GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAR 28 1900

7e Année. N° 6. 15 Mars 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Auzias-Turenne	*Le Roi du Klondike* (1re partie)	225
Jacques Haussmann	*La Question des Câbles*	251
Auguste Pavie	*Comment je devins Explorateur.* — I.	278
Marcel Prévost	*Léa* (fin)	303
Marquis de La Mazelière	*La Peinture allemande contemporaine*	345
Achille Viallate	*Cecil Rhodes.* — II.	373
Vicomte de Reiset	*Le Retour de Hartwell.* — II.	405
Michel Corday	*A l'Exposition.* — *Visions lointaines*	422
D'Estournelles de Constant	*Le Transvaal et l'Europe divisée*	439

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

En Avril, LA REVUE DE PARIS commencera :

LE FEU

ROMAN

PAR

GABRIEL D'ANNUNZIO

LE ROI DU KLONDIKE

I

AÉLIS

Les dieux ne sont pas morts ; seulement, pour nous punir d'avoir perdu la foi, ils ont quitté la terre, et la triste planète s'en va, se refroidissant toujours, par l'éternité. Plus miséricordieuses, les déesses, leurs filles ou leurs sœurs, reviennent quelquefois parmi nous : ainsi, la sœur d'Apollon aime encore à courir nos forêts, aux heures où s'endorment les villes et les peuples. Lorsque l'aube survient avant la dispersion de ses nymphes, si vous êtes né sous un signe favorable, vous pouvez en rencontrer une. Vous ne l'oublierez plus.

Tout à l'heure, soixante-dix livres de pression au centimètre carré faisait cabrer l'*elevated* sur ses rails d'acier pour vous emmener vite, plus vite à la Bourse ; plus vite encore, les statistiques, les équations, tous les chiffres du monde partaient, s'envolaient, revenaient dans votre cerveau prêt à la bataille. En bas, dans les rues noires qui s'ébranlaient sous le passage de votre locomotive, en haut, à côté de vous, chacun si près, si loin de ses voisins, on se ruait à la curée, à la pitance quotidienne... Une porte s'ouvre : et c'est Daphné ou Syrinx, en habit moderne.

Frank Smith, administrateur des Télégraphes unis de la Bourse, était dans son bureau, ce matin-là, comme tous les matins, ne songeant rien à de mythologique. Il avait répondu machinalement : « Faites entrer », puis s'était replongé dans ses calculs.

— Bonjour, monsieur ! dit-elle, en même temps que sonnaient neuf coups à la pendule.

Si légère était sa démarche que Franck Smith ne s'était pas aperçu de sa présence. Avant de tourner la tête, il jeta un coup d'œil sur son agenda ; en tête du programme de la journée, il lut avec ennui :

Neuf heures a/m : Miss d'Auray. — Une place !

et puis, au-dessous :

Envoi de Bloch. — Dieu le bénisse !

Alors, il leva les yeux, eut un sursaut d'étonnement, et, se dressant à demi :

— Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, mademoiselle.

Elle eut une gracieuse inclination du buste, et se posa doucement sur le bord d'un fauteuil, pendant qu'il la regardait de nouveau malgré ses soixante ans et sa sagesse. Une aurore subite, avec un parfum de printemps, illuminait maintenant la pièce, et, dans la cervelle de Smith, où dansaient tout à l'heure les millions, il n'y avait plus qu'une seule pensée : « *Great Scott !* qu'elle est belle ! »

— M. Bloch m'a fait espérer qu'en m'adressant à vous, monsieur, je trouverais peut-être ce que je cherche...

Sa voix claire d'enfant tremblait un peu, comme ses lèvres.

— J'ai, en effet, reçu un mot de lui, mademoiselle. Il me parle de ce que vous désirez. Il est très fort pour...

Frank s'arrêta net, mais les années n'avaient pu calmer sa fougue : entre haut et bas, il envoya Bloch à une damnation quasi éternelle. Capon qui, sans le consulter, empruntait la bouche d'un ami pour dire non à la plus jolie fille du monde, dans ce New-York où le marché encombré ne leur offre pas même une bouchée de pain honnête !

Elle reprit, très rouge :

— Je voudrais gagner ma vie, monsieur... Je suis bonne télégraphiste. Il y a longtemps que je cours de bureau en bureau... que je cherche... et je croyais enfin...

Elle aussi s'arrêta : ses grands yeux violets s'assombrirent, un voile humide les recouvrit, et puis leurs paupières. Frank

Smith regarda la fenêtre, la pendule électrique, et enfin son interlocutrice. Il vit un visage où l'amertume, la mortelle lassitude d'une jeune vie criaient si fort qu'il répondit presque malgré lui :

— Je ne veux pas vous faire de peine, mademoiselle, mais vous êtes des milliers à demander... des milliers, entendez-vous... et il y a bien peu de places à donner. Cependant je ne vous laisserai pas partir sans vérifier votre habileté. Vous paraissez sûre de vous : voulez-vous jouer du *duplex* devant moi?

Elle releva vivement la tête, ôta bien vite ses gants troués :

— Certes, monsieur! A quel appareil faut-il me mettre?

Son empressement fit une certaine impression sur l'administrateur. Il lui désigna le manipulateur dont usait ordinairement son secrétaire, et commença tout de suite :

— Y êtes-vous?... Demandez Joseph Wilson, à Chicago. Prévenez-le que mon bureau va lui communiquer une statistique confidentielle des blés de la République Argentine...

— Bien, monsieur... Il est prêt.

Frank se mit à dicter : lentement, d'abord, puis, sur un rythme accéléré; enfin, avec la vitesse d'un graphophone dont le régulateur s'est déclenché. Aélis d'Auray le suivait toujours, mais Chicago cliqueta furieusement au récepteur :

— Holà! quelle mouche vous pique ce matin? Avez-vous le diable au bout des doigts?... Allez piano, pianissimo. La Bourse n'est pas encore ouverte!

L'administrateur se renversa en arrière, riant à gorge déployée :

— Bravo! oh! la la! Je vous fais mes compliments, mademoiselle. Vous êtes d'une jolie force pour expédier la pensée humaine... Et pour la recevoir? Vous savez que c'est plus difficile.

— Je puis essayer le récepteur.

— Parfait!... Attendez un peu.

Lui-même, il appela Wilson :

— C'est vous, Joe?

— Oui, mon vieux. Comment allez-vous?

— Pas mal. Et vous? Bien, je suppose. Voulez-vous me faire télégraphier n'importe quoi par le plus rapide de vos clercs? J'essaie un débutant, et je crois que vous aurez de la peine à l'embrouiller.

— Allons donc! est-ce que vous savez faire chanter les volts, vous autres, à New-York!... Je vais vous livrer à mon numéro un. Gare à vous!

— *All right. Go!*

Par-dessus les villes tumultueuses, à travers les campagnes tranquilles, l'éclair des fils trembla de la reine de l'ouest à la reine de l'est : il charriait un véritable torrent de paroles entre les deux grandes rivales. Le chapitre III de la Bible : « Or, le serpent était le plus rusé de tous... » jaillissait de chez Wilson, bondissait par delà quinze cents kilomètres, s'en venait à la même seconde couler aux doigts d'Aélis ; et Frank Smith n'entendait plus qu'un bourdonnement de mots : « Adam... saisi de crainte... du fruit de l'arbre... », quand la jeune fille, sans arrêter Chicago, télégraphia d'une main :

— Allez plus vite, s. v. p.

Le chapitre III, Adam, Ève et le serpent, tout cela se fondit aussitôt en la plus extraordinaire, la plus foudroyante des imprécations. Aélis l'attrapa au vol et rougit aussitôt. L'administrateur sauta sur la feuille, poussa un cri, saisit le manipulateur. Maintenant Chicago hurlait :

— Qui est-ce qui est à l'autre bout de la ligne, là-bas? Nous l'engageons, à n'importe...

New-York lui coupa la parole :

— C'est une jeune fille à peine sortie de l'école... Elle ne veut à aucun prix s'en aller dans ce trou de Chicago, où les gens sont mal élevés et lâchent des jurons... pas assez vite pourtant pour qu'elle ne les enregistre...

— Oh! pas possible!...

— Et comme elle n'a pas d'égale au monde, elle est nommée première télégraphiste de la Bourse, à New-York. Tant pis pour vous. Au revoir!

Frank Smith vit le soleil se lever sur un visage de femme, et, dans le silence, il crut entendre quelques mots entrecoupés. C'était, sans doute, la nouvelle employée qui le remerciait. Mais une autre voix, fort désagréable, celle de presque un demi-siècle d'expérience, lui disait à l'oreille :

« Vous avez parlé trop vite, mon ami. Sottise! Vous avez fait une sottise. Elle est trop jolie pour la Bourse. »

Brutalement, alors, pour mieux secouer l'espèce de fascination qui pesait sur lui, il répéta à voix haute ce qu'il pensait tout bas et ajouta :

— N'importe, c'est dit, et chacun sait que ma parole vaut un chèque... Vous connaissez le métier à fond. Si vous pouviez vous défigurer ou devenir bossue, vous seriez parfaite. Telle que vous voilà, nous vous essaierons quand même à la corbeille. Seulement, il vous faut d'abord jurer le secret le plus absolu sur tous les télégrammes, toutes les conversations que vous expédierez, que vous entendrez, que vous devinerez... Vous allez porter au bout de ces petits doigts bien des fortunes, et encore plus de ruines. Le seul moyen d'éviter les pièges que chacun vous tendra, ce sera d'être une machine, rien autre, entendez-vous? et qui saura tout et qui ne dira rien. Rien. A quel culte appartenez-vous?

— Je suis catholique romaine, née à New-York de parents français.

— Eh bien, miss d'Auray, vous allez jurer devant moi, sur le Christ qui ferme cette Bible, une discrétion pleine, entière, absolue. Levez la main ; baisez la croix... Que Dieu vous soit en aide!

II

TOM TILDENN

Cinq heures du matin. Là-bas, sans doute, les champs et les bois de la Nouvelle-Angleterre se réveillent au souffle de la brise ; des prairies, des taillis, s'exhale une essence de vie nouvelle, et ces sourdines d'orgues lointaines qui chantent parmi les hautes herbes, c'est l'hymne des abeilles jusqu'à l'heure où, frémissantes, comme enivrées, elles s'en vont, par les chemins de l'air, glissant vers la ruche.

Et c'est une autre ruche aussi qui se réveille dans les faubourgs de New-York : après la nuit sinistre, étouffée par toutes les vapeurs qui sortent des pavés défoncés, des boues honteuses, des immondices amassées aux portes, les cloches des manufactures appellent tristement les travailleurs : « A la besogne ! à la besogne ! » Un moment, le sommeil, cette

demi-mort presque aussi miséricordieuse que l'autre, leur a donné le repos et l'oubli; déjà, aux cris du bronze, parmi les sifflements de la vapeur, ils s'en retournent vers leur tâche, les hommes aux corps jamais dispos, les femmes à l'âme plus lasse encore, les enfants que Moloch réclame et broie et dévore plus avidement qu'aux jours de Carthage. Sur eux, les portes lourdes se referment; et la cité de luxe, un peu plus loin, se ranime à son tour...

Son bonnet de fourrure gaillardement incliné sur l'oreille, son bâton court sous le bras gauche, le policeman Patrick O'Hara, hume le brouillard du *Central Park;* il est heureux. Cette belle matinée, qui lui rappelle Erin la Verte, a débuté par une dîme prélevée sur le bar de la 109e rue; maintenant, c'est une faction de quatre heures, ou plutôt une flânerie à travers l'air qui sent bon, car le parc est encore désert, et un honnête Irlandais peut gagner l'heure du lunch sans se surmener. Pourtant... oui, c'est bien une voiture... on ne la distingue pas encore, mais on l'entend, et, par saint Patrick, elle va beaucoup trop vite!

— Holà! arrêtez! arrêtez donc, l'homme!... Je vais vous...

Phuitt! où sont-ils, les deux trotteurs, qui ont déchiré la brume, paru et disparu comme si le diable les menait? Pat, son assommoir en main, ouvre la bouche et l'oreille; mais il n'entend plus rien. Alors, il exécute une sorte de gigue où il dépense un peu de sa rage; ce n'est, du reste, que partie remise! Il a reconnu l'audacieux qui foulait ainsi la loi aux sabots de ses chevaux. C'est Titi! autrement dit, Tom Tildenn, le jeune spéculateur dont New-York parle depuis trois semaines, parce que, mieux que les autres, il a trouvé le secret de faire passer, sans être pincé, l'argent d'autrui dans ses poches. Gueux de capitalistes!

Or, tandis que le fils de Dublin exhale ses ressentiments ataviques, Tom s'est arrêté un peu plus loin, et c'est pourquoi on ne l'entend plus. Sur le trottoir d'asphalte, il a cru reconnaître une femme, une taille, un visage qu'il devinerait entre cent mille, rien qu'à écouter battre son cœur, C'est bien *elle*! Il soulève son chapeau, se penche en avant, et, avec son audace de yankee, risque la première carte, qui pourrait être la dernière.

— Mademoiselle d'Auray! Comme vous êtes matinale! Voulez-vous me permettre de vous enlever? C'est délicieux de fendre le brouillard, ce matin : on dirait un pays de rêve!

— Tom Tildenn, un rêveur! Ah! ah! par exemple!...

Elle sourit et elle hésite; lui, qui a peur d'un « non », reprend vite :

— Je ne dirai rien, pas un mot, et vous mènerez. Ne m'avez-vous pas déclaré, un jour, que vous possédiez le maniement des chevaux comme celui du télégraphe, que vous aviez le même doigté?...

— Tentateur! Oui, c'est moi qui menais mon grand-père, jadis, avant le déluge... Y a-t-il longtemps de cela!... Je vais essayer tout de même.

— A vos ordres, mademoiselle. Vous me ferez un plaisir...

— Chut! Oubliez-vous déjà votre promesse : « Je ne dirai rien ». Comment s'appellent-ils, vos chevaux?

— Orloff et Rita.

— Hop! allons, Orloff! plus vite, Rita!... Là, ensemble, hop, hop! Ça y est. Soutenu à présent... *Hurry, hurry, hurry!*

D'abord surpris par la voix nouvelle, les deux trotteurs donnent un coup de mâchoire sur le mors, reconnaissent une main souple, un bras ferme, puis se jettent en avant de tous leurs nerfs surexcités : huit sabots martèlent le sol en une merveilleuse cadence, rythme vertigineux de « pur sang » à longue lignée d'ancêtres. Leurs narines dilatées boivent l'air qui frémit sur les rouges membranes, leurs crinières s'envolent, plus fauves que la chevelure d'Aélis, et, quand ils repassent devant Pat, si l'on disait au brave homme qu'ils vont quitter terre pour s'élancer à travers l'espace, eh bien! il le croirait, car, cette fois, ce doit être sainte Brigitte qui les mène, parole!...

Elle est finie, la course fantastique, — une course au paradis, oui, vraiment : pour Tom, parce qu'il était près d'elle; pour Aélis, parce qu'une enfance heureuse, évoquée devant ses yeux, lui faisait oublier pendant quelques minutes la ruine, la misère, les siècles d'angoisse... Ah! pour lutter contre tous, et même, aux plus mauvaises heures, contre elle-même, elle se sentait si seule dans ce grand New-York!... Cependant,

il fallait obéir, elle aussi, aux cloches de tout à l'heure ; et par une si belle journée, la malédiction jetée sur Adam se faisait plus lourde qu'à l'ordinaire.

Aélis soupire, repasse les rênes à son compagnon ; puis, un peu confuse, le remercie. Ce que voyant, il s'enhardit :

— Où faut-il vous reconduire? Pas encore à la Bourse !

— Si, j'ai à vérifier les derniers perfectionnements apportés aux appareils de Baudot, à six claviers. Je déjeunerai sur le pouce.

— Venez plutôt avec moi chez Delmonico.

La jeune fille le regarde : aussitôt il s'excuse.

— Je vous demande pardon : je suis un sot. C'est la faute de vos yeux violets... D'ailleurs, vous êtes si peu comme nos Américaines !... Laissez-moi parler, de grâce ; il y a dix mois que j'attends une pareille occasion, et je ne la perdrai pas, foi de Tildenn !... Vous rappelez-vous l'air solennel du vieux Frank quand il vous installa derrière le comptoir où vous manipulez le monde? Était-ce hier, était-ce il y a trois ans? Je vois encore l'arrêt de la cote... la première fois depuis un quart de siècle, m'a-t-on dit... ensuite la reprise, mais sans conviction, sans enthousiasme, avec une autre idée au fin fond du cerveau, l'idée de vous faire la cour, à la clôture... Bah! ils sont tous venus se faire brûler les ailes, et rien n'était plus beau que de voir la tranquillité avec laquelle vous les avez renvoyés à leurs télégrammes... Voilà pourquoi il y en a tant qui ne vous aiment pas, à présent, jusqu'à Frank Smith, je crois bien... Moi, je me suis tenu à l'écart.

— Oh! dit Aélis, avec un sourire.

— Il m'en a coûté, je vous le jure! Car je me disais : « Si un autre prend son cœur... »

— « ... Il n'en restera plus pour moi »? Mais un cœur, depuis quand en ai-je un? Demandez à vos confrères.

— Inutile, je fais mes affaires tout seul. Je n'ai qu'à vous regarder en face, comme ça... Parfois il m'a semblé...

— Que?...

— Que vous accepteriez une promenade avec moi, un beau matin !

Les deux jeunes gens rient franchement ; puis Aélis reprend, d'une voix tranquille :

— Monsieur, vous êtes un fat; ce sont vos chevaux seuls qui m'ont fait dire oui.

— Vraiment? Je m'en doutais un peu... Eh bien, dans quatre heures, à la corbeille, je joue tout ou rien. Si je réussis — et je réussirai, je le pressens! — j'achète les trotteurs de Vanderbilt. Qui sait s'ils ne me seront pas une mascotte auprès de celle qui sait comprendre mon silence?

Une petite main se pose sur son bras.

— Et votre promesse? Vous l'oubliez de nouveau... Rentrons par le faubourg, voulez-vous? Ce sera un de ces contrastes qu'il faudrait toujours s'imposer aux heures ensoleillées de la vie.

Tildenn se lance dans la cité ouvrière, où déjà bourdonne une vie intense; par les hautes cheminées d'usine, le feu s'échappe en étincelles. Presque toutes, elles brillent une seconde à peine avant de disparaître; quelquefois, pourtant, elles montent, montent encore, et la jeune fille en remarque deux qui jouent ensemble, descendent, remontent, s'unissent enfin et meurent.

« Deux âmes, un seul amour! se dit-elle pensivement. Et moi, qu'est-ce qu'ils veulent de moi, tous ces hommes, le vieux Frank, Edgar, Bloch, Belden ou même Tom?... est-ce l'âme? est-ce le corps? »

Alors, elle considère la taille athlétique de son compagnon, cet air jeune et décidé qui semble lui assurer la victoire partout où il porte ses pas, cette croyance naturelle en sa force qui est bien un des plus sûrs garants de la réussite. Certes, il ferait bon s'appuyer sur un tel bras, et la vie passerait doucement à côté de celui-là s'il vous épousait pour autre chose qu'un visage régulier ou qu'une jolie tournure.

Les voilà dans la 4e avenue. La vue d'une femme saoule qu'emmène une sœur de l'Armée du Salut change le cours des réflexions de la jeune fille. Tom a ri, et elle s'indigne :

— Pourquoi riez-vous? Moi aussi, je me suis d'abord moquée des troupes de Booth; plus tard, j'ai oublié leurs bizarreries, disons même, si vous y tenez, leurs folies, car j'ai reconnu, voyez-vous, une foi sur leurs fronts; et ces gens-là font du bien, plus de bien qu'on ne le croit d'habitude. Les égouts où nul apôtre ne s'aventure en Amérique, ils y descen-

dent, eux; elles s'y hasardent, elles : voyez plutôt ce que celle-là y a repêché ce matin !

— Ce n'est pas la sœur qui m'amuse, c'est l'autre. Elle est drôle au possible.

— L'ivrognesse? C'est une de ces damnées qui travaillent en bas pour le plaisir de ceux d'en haut : elle a voulu s'oublier, une heure ou une nuit. Leur tâche de bête au manège, j'en connais l'éternité.

Tom eut un mouvement de surprise : ces amères paroles détonnaient entre les lèvres de sa déesse.

— Mais nous travaillons autant que ces gens-là, souvent davantage !

— Mais vous réussissez ! Mais vous êtes vaillants, vous êtes forts, et le succès ou l'espoir du succès double votre énergie !... Dieu ne nous a pas tous créés bêtes féroces. Pensez-vous quelquefois aux faibles, à ceux qu'a brisés la bagarre, et qui n'ont même plus le courage d'invoquer nos saints du nouveau monde, — un milliardaire, cent archi-millionnaires, six mille richards à sept chiffres !... Leur vie d'épreuves et de triomphe, à ces victorieux, nous la savons beaucoup mieux que notre catéchisme; le culte que nous leur vouons passe celui des martyrs... et nous en oublions l'enfer que crée ici-bas la connaissance des réussites impossibles, et surtout, surtout, le moderne sentiment des jouissances inaccessibles... L'autre damnation, celle des prêtres, n'est-ce pas la connaissance et la privation de Dieu?

Elle est si jolie, dans sa frémissante conviction, que Tildenn ne pense plus du tout à ses chevaux, et voilà qu'ils font demi-tour. Quand il s'en aperçoit, il presse leur évolution, les enlève au trot vers l'Armée du Salut et, jetant d'une main leste un aigle d'or :

— Pour la dégriser avec une soupe chaude ! crie-t-il.

Et il repart aussi vite qu'il est venu; très émue, Aélis se tourne vers lui :

— Ah ! la belle réponse à mes tirades ! Merci ! grâce à vous, cette matinée comptera parmi mes meilleures. Je ne l'oublierai pas.

— Moi non plus ! dit Tom, très vite, en bredouillant. Vous n'êtes pas une yankee, vous. Votre âme est latine,

trop compliquée pour nous autres, Saxons ou Teutons... Mais vous êtes... vous êtes adorable quand même. Ça y est! Ne vous fâchez pas. Il fallait que je vous le dise!

— Si j'avais la figure couturée de petite vérole, me tiendriez-vous les mêmes discours?

Le jeune homme hésite, regarde le beau visage anxieux penché vers lui, agite son fouet en l'air:

— Cette hypothèse est inadmissible.

— Quatre mots pour un faux-fuyant. C'est indigne de vous. Allons, répondez, vous qui êtes la franchise même!

— Au nom du ciel, mademoiselle, il ne faut pas trop demander à un homme!

— Ah! je le savais, je l'avais deviné. Vous êtes tous les mêmes. Comme si l'âme qui ne se ride pas, elle, l'esprit qui ne vieillit pas, lui, n'étaient pas plus nécessaires au bonheur que leur misérable gaine!... A quoi bon récriminer, au surplus? Il faut croire que vous avez tous été créés ainsi. Voici la 57e rue. Je vais descendre pour prendre l'*elevated*.

— Vous me quittez déjà? Je vous en prie, faites-moi une aumône!

— Vous aussi, vous mendiez? Quelle est votre excuse?... Bah! ce sera pour l'amour de vos trotteurs... Vous disiez donc que vous aviez cru remarquer dans mes yeux... quoi?

Tom Tildenn se remit à bégayer stupidement :

— Je n'ose le dire.

— Comment le devinerais-je, alors? Je ne suis pas sorcière, et le télégraphe m'attend. Au revoir, monsieur.

— Je l'aurai! je l'aurai, par Jupiter, cria Tom en brûlant le ciment de la Cinquième Avenue. Quelle drôle de petite romaine, avec ses idées mystiques, neurasthéniques, le diable sait quoi encore!... Jolie, avec ça, à damner les trois cent mille saints de son calendrier!... Et je l'aurai, ce koh-i-noor là, oui, moi, Titi. Entends-tu, Orloff!

Orloff entendait tout et parlait peu. C'était un philosophe du nord. Comme il aimait son maître, il envoya sa droite à hauteur de sa gourmette, releva la tête et frappa le sol en hennissant :

— Si tu avais voulu, il y a cinq minutes! si tu avais su....

III

LE VENDREDI NOIR

La machine humaine est bien délicate et fragile ; mais ces grands jours de la corbeille où l'on vit trois mille six cents heures en une seule, de onze heures à midi, en plein choc de « taureaux » à la hausse et d' « ours » à la baisse, ces jours inoubliables galvanisent des mourants, centuplent l'énergie des vivants et feraient même ressusciter les morts, si le diable ne réservait à ceux-là le plus raffiné des supplices, celui de suivre la cote sans prendre part au jeu.

Ah ! certes, ils durent cliqueter singulièrement, les squelettes des feus rois de la Bourse, en ce jour de septembre où la puissance qui, jadis, leur donna l'empire du monde, l'or, monta de 143 1/2, cours de l'ouverture, à 150, cours de onze heures, et, en deux ou trois soubresauts électriques, jeta New-York, jeta le monde dans la même frénésie qu'Israël aux pieds de l'idole.

— Six points et demi en une heure, dix-neuf depuis la reprise d'août!... Où allons-nous? cria Titi, qui avait envie de réaliser.

Le sang monté à ses tempes, l'allégresse de ses yeux encore jeunes disaient de quel côté il se trouvait. Sa voix, d'ailleurs, se perdit dans le brouhaha de la foule avec un rugissement de Bloch :

— 200! Ça montera à 200!... Je parie cinquante mille dollars que ça touchera 200! Qui tient le pari, messieurs?

On ne regarda même pas le chèque brandi en l'air. Vraiment, c'était bien la peine de parler d'une misère de deux cent cinquante mille francs, quand cet enragé de William Belden, se ruant, tête baissée, à droite et à gauche, achetait, à chaque coup, un million de dollars, vous entendez bien, cinq millions de francs ! Derrière lui, deux secrétaires pointaient et répétaient à voix haute ses transactions épileptiques. « Un... deux... trois... six !... » Les « ours » se regardèrent indécis... Sept! huit millions! Et William n'avait pas même

changé sa chique de côté? Jusqu'où irait-il? Qu'est-ce qu'il pouvait avoir appris avant les autres?

La formidable phalange des baissiers, que hérissaient douze cent cinquante millions à découvert, se mit à osciller comme une muraille avant un tremblement de terre; la fièvre serra les gorges sèches, les yeux s'agrandirent, tout près de la folie, la congestion spéciale à la Bourse gagnait les têtes les plus solides. On murmurait — qui donc? oh! tout le monde et personne :

— Il n'y a que cent millions d'or sur le marché; le gouvernement en a quatre cents dans les caves du Trésor, mais il paraît qu'*ils* le tiennent...

Même, un petit homme noir, qu'on ne vit plus une fois qu'on lui eut sauté dessus, cria :

— La clique a garanti dix pour cent de ses profits au cousin de la présidente!

— C'est faux! Tenez bon! ils vont sauter. Le gouvernement va vendre son or!

— Allons donc! les acheteurs exigent la liquidation.

— Refusez; tenez ferme! est-ce que les reports sont faits pour les chiens? Je parie...

Ce que voulait parier le chef des baissiers, on ne le sut jamais, parce que Belden et sa chique disparurent, furent remplacés par Edgar, la tête du syndicat, le numéro un, et qu'alignée derrière lui, la dernière charge des « taureaux » s'avança avant qu'on eût le temps de respirer trois fois. Il commença par acheter vingt millions de dollars; ses troupes appelèrent les options qu'elles possédaient, près de cinq cents millions de francs. On leur rit au nez : seulement, les bouches se tordaient d'une façon bizarre en découvrant les dents, et ils le remarquèrent. Edgar acheta six autres millions, fit monter le prix jusqu'à 159; plusieurs baissiers commencèrent à liquider, et il redoubla de sa voix de gong, sonnant la déroute et le triomphe :

— 160 pour un million? Qui me vend un million à 160?

Pour la première fois dans cette inoubliable journée, il se fit quelques secondes d'un silence tel qu'on entendit parfaitement la respiration de cette bête monstrueuse, qui règne sur les nations civilisées, la Bourse. Puis, il y eut une poussée au

pied de la petite tribune où se tenaient deux employés à visage impassible, quoiqu'en réalité leurs nerfs fussent tendus comme des cordes d'arc. Le premier poussa une clef, la grande aiguille de l'indicateur oscilla un peu, descendit sur 158, commença à remonter ; le second frappa un rappel sur son Morse, et les trois chiffres prestigieux, 160, apparurent à Chicago juste au moment où l'aiguille de New-York les indiquait sur le cadran.

— Allons, messieurs, donnez-moi un million à 160! qui veut me le vendre?

Personne ne répondit. L'heure était venue, où chacun, à son insu, laisse tomber son masque, grimaces d'enfants mal élevés ou corrects, mais toujours hypocrites. En doutez-vous? Regardez leur roi Bloch : pour reprendre haleine, il est sorti de la mêlée ; adossé au comptoir d'Aélis, il écoute une voix plus forte que les hurlements de ses troupes, car elle chante l'or arraché aujourd'hui par brassées : c'est elle qui, malgré ses efforts, fait battre son cœur trop vite, reçoit et lance à torrents le sang qui brûle les veines et les artères, les dessine enfin en ce hideux réseau sur son visage de bête à l'image de Dieu. Et, tandis qu'il prête l'oreille, un des relais du comptoir se met à épeler au passage un télégramme de Washington : d'instinct, Bloch le déchiffre, au bruit, sans que personne s'en doute, pas même Aélis, attentive, elle aussi, à son poste. La dépêche, d'ailleurs, n'est pas destinée à la Bourse : elle ne fait que la traverser sur ses fils et passer plus loin, comme des milliers d'autres chaque jour.

Mais il était écrit que cet heureux homme l'attraperait au passage. Elle arrêta net dans ses veines ce sang de spéculateur si enfiévré tout à l'heure. Car elle disait :

Secrétaire du Trésor, Washington, à sous-secrétaire du Trésor, New-York. — *Mettez en vente vingt millions d'or du gouvernement.*

— Dites donc, Bloch, quel feu d'artifice ! crie Tom Tildenn, très excité. Ça va merveilleusement! J'ai gagné mon million! Je le rejoue : il m'en faut trois autres à la clôture!... 160 1/2! Bravo! 160 3/4!... *Go ahead, boys!*

L'artillerie des fins de bataillle tire partout à la fois, autour de la corbeille, aux quatre coins de la salle, sous le péristyle

et jusque dans les rues voisines, où se masse maintenant New-York. Le relai télégraphique s'est tu. Bloch se redresse, un peu pâle :

— Parbleu ! c'est ce que j'ai toujours prédit. Nous clôturerons à 170, vous verrez, par Jupiter !

Il s'éloigne rapidement, appelle son secrétaire, l'envoie à Belden, fonce lui-même sur Edgar, les poings en avant, puisque le salut de la conspiration dépend tout entier de sa hâte. Il arrive enfin à ses côtés, lui passe les mains autour du cou, pour ne rien laisser échapper des nouveaux ordres d'achat qu'il lui donne, — sans doute, — dans le tuyau de l'oreille... et c'est fait.

C'est fait. Pendant ce temps, Tom, qui vient de crayonner ses dernières dépêches, retourne acheter ce qu'on offre dans la corbeille. L'aiguille à 160 3/4 lui fait oublier Aélis. Ah ! s'il la regardait une fois ! Deux yeux de femme qui aime ou qui a pitié le suivent, le rappellent, lui crient, mieux que la bouche frémissante qui voudrait parler, qui ne peut pas :

— Par grâce ! ne faites rien : restez avec moi !

Mais, grisé qu'il est par le souffle de la Bête, il ne comprend pas, il n'entend plus, il s'en va droit à son destin. Aélis se lève, fait un geste, ouvre les lèvres :

— Tom ! Vous allez...

Tout à coup, entre elle et lui, se dresse son serment du premier jour... Et la jeune fille retombe assise, le front dans ses mains.

Tildenn, d'abord surpris, croit à une méprise, rentre dans le tourbillon, se met à la tête des « taureaux », achète à n'importe quel prix, pour enfoncer les derniers carrés de Waterloo et faire en un mot, comme il l'a chanté, trois petits à son million.

A une heure et demie, une rumeur étrange s'insinue dans la salle, arrive jusqu'à la corbeille, en est victorieusement repoussée, mais pour y revenir à travers toutes les bouches, cette fois, comme à travers tous les cerveaux, et s'afficher enfin sous la forme du télégramme officiel que Bloch avait lu, en esprit, avant le destinataire :

Mettez en vente vingt millions d'or du gouvernement.

— Le Trésor commence à vendre !... Le Trésor vend son or !

Comme trois autres mots, deux mille quatre cents ans auparavant, ces quelques lettres détraquèrent les intelligences, affolèrent les volontés, firent comprendre aux plus obstinés que c'était bien la fin. Dix mille furies se déchaînèrent dans le parvis du tabernacle où croûlait l'idole : les hommes se tordirent sous leurs fouets, ils crièrent devant la ruine, pire que la mort; leurs traits se convulsèrent à en expirer d'effroi si les Euménides leur eussent alors présenté des miroirs, car, sauf les contorsions de la strychnine, il n'y a rien au monde de plus effrayant que les convulsions du jeu. Et ce fut dans un ouragan de liquidation, parmi les râles de gosiers dont on eût dit la trachée-artère ouverte, la vie s'enfuyant à gros bouillons, ce fut dans un effondrement subit, que s'acheva la journée de l'amoureux d'Aélis. De 161 l'or retomba, en fermeture, à 135, sur un chaos de ruines ou de faillites, et les générations à venir parleront du « Vendredi noir » tant qu'il y aura sous le ciel d'Amérique une Bourse pour les batailles des « ours » et des « taureaux ».

Seul maintenant, sous le péristyle, Tom Tildenn regardait sans bouger la foule courir par les avenues étincelantes.

Fini, c'était fini. Millionnaire à midi et mendiant à trois heures: drôle de situation... Plus un dollar, saisissez-vous?... Une lutte si dure, un tel effort de muscles, ainsi que jadis, à l'Université, pour le câble disputé pouce à pouce par deux équipes rivales. Et puis, quoi? Après? un coup de tonnerre et un krach : la panique, la défaite; ruiné et battu à plate couture, voilà tout... Est-ce qu'il avait encore des os dans le corps, une cervelle dans le crâne, ou bien de la gélatine partout ?... et qui faisait si mal !... Qu'est-ce que ce tintamarre là-bas? L'*elevated* sonnant l'airain ou la Bourse tintant l'or?... Irait-il en prendre un peu? Sans doute; mais il n'avait plus rien dans le corps, rien qu'un malaise indéfinissable, une envie de se dissoudre en quelque chose de mou qui ne sentirait plus, qui rentrerait sous terre... « Ah! Dieu, pourquoi me frapper ainsi ? »

Ses nerfs le forcèrent à crier : une décharge électrique, bien

sûr, ou une douleur fulgurante, l'ataxie... Non, ce n'était qu'une main de femme sur son épaule. Il se retourna, reçut en plein visage l'éclair de deux yeux violets tout près des larmes, baissa la tête et fit un effort pour se ressaisir. C'était Aélis.

— Monsieur Tildenn! Je vous ai cherché partout! Pourquoi vous êtes-vous sauvé si vite?... Est-ce si grave que cela? Vous me faites peur.

— Rien du tout, mademoiselle : c'est bête... un léger éblouissement... sans doute, votre soudaine apparition...

Il crut sourire, et la jeune fille eût plutôt voulu le voir pleurer. Elle lui prit les mains.

— Au nom du ciel! ce n'est pas le moment de plaisanter. Dites-moi où vous en êtes. On dit à la corbeille que vous avez perdu. Mais vous vous relèverez, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute. Oui.

— Êtes... êtes-vous ruiné?

Tom éclata de rire, et Aélis se cacha le visage.

— Ruiné! mieux que ça : dix ruines, vingt ruines, de quoi travailler vingt ans avant de régler mon passif!

— Dieu, Dieu qui nous vois! Je l'ai pressenti quand vous êtes venu parler à Bloch!

— Vous étiez là? Oh! pardon, c'est vrai, je me le rappelle. Ce n'est que plus tard que je vous ai perdue de vue.

— Je m'en suis aperçue, allez! J'aurais donné le monde pour que vous pussiez lire ma pensée à ce moment-là : vous aviez réalisé, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi? Est-ce que vous saviez quelque chose?

— Mais oui! L'ordre du Trésor a sonné au relai, sous mon comptoir, dix minutes au moins avant l'affichage du télégramme : *Mettez en vente...*

— Je sais, je sais, ne le redites pas... Je souffre, j'ai la tête vide et pleine, elle a envie de se fendre. Serrez-moi les mains. Bien... Vous parliez du télégramme. *Great Scott!* Bloch était là. A-t-il sonné devant lui?

— Derrière son dos. Qu'est-ce que cela fait?

— Ça fait qu'il a réalisé à temps, lui qui lit le *duplex* comme la cote! ça fait qu'il a vendu quand il nous conseillait d'acheter!... Ça fait qu'il nous a tous mis dedans, moi le premier, et que vous, vous l'avez aidé!

— Monsieur!

Aélis retira ses mains. Tildenn continua de divaguer :

— C'est comme ça, ma petite... Ça fait mal, allez!... Êtes-vous contente? Vous aussi, vous étiez contre moi. Ruiné... bah!... Un mot, un seul mot,et elle me sauvait!

— Est-ce que je pouvais le dire, ce mot? Ah! que vous êtes dur!...

— Dur? Non, je me sens mou, tout mou!... Elle n'a pas voulu parler, elle n'a pas même tendu la main à celui qui se noyait devant elle, Aélis, vous savez, la jolie fille...

— Monsieur! monsieur Tildenn! Calmez-vous! Savez-vous ce que vous dites?

— Oui, je le sais. Vous m'avez trahi, mademoiselle.

— Et mon serment?

— Votre serment?... Un serment, allons donc! Qu'est-ce que c'est que ça à côté de la vie d'un homme?... Moi, surtout, à qui vous aviez souri ce matin, moi qui, avec ce mot de vous, aurais pu gagner cinq, dix, quinze millions comme Belden, comme Edgar, comme Bloch!... Laissez-moi seul, miss d'Auray.

— Vous êtes injuste, vous êtes cruel, vous êtes égoïste, Tom Tildenn, mais vous êtes si malheureux que je ne vous abandonnerai pas à présent... Je ne pouvais pas oublier mon serment pour vous; je peux oublier ma fierté de femme. Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma porte? C'est loin, la promenade au grand air vous remettra, et, puisque ce matin, nous roulions en phaéton, eh bien! n'est-il pas juste que, ce soir, nous allions à pied?

*
* *

Madame Pat'O'Hara, blanchisseuse de gros et de fin, dans la 109e rue, avait toujours un fer à la main et un œil sur la porte de son vis-à-vis, « une créature de vingt ans, disait-elle, qui s'en croyait et se faisait appeler *miss* parce qu'elle travaillait au marché des gros bonnets, en bas de la ville ». Malgré la pommade, les cheveux rouges de la bonne femme se dressèrent droit en l'air quand elle vit un homme embrasser la petite d'Auray sur le seuil de son logis.

— En pleine rue, oui, ma chère, c'est comme ça! Je l'ai

vue de mes yeux comme je vous vois là. Et à bouche que veux-tu !... Si encore elle avait eu la respectabilité de se cacher... Je l'ai dit souvent, hein ? ces créatures finissent nécessairement par mal tourner... Une goutte, ma chère?... A votre santé !

C'est ainsi que la Pitié donna à Tom Tildenn, ruiné, ce que l'Amour n'avait pu obtenir, au matin de sa richesse. Le « vendredi noir » lui prit une fortune et lui donna une fiancée. La 109e rue en fut scandalisée affreusement.

IV

PAT' O'HARA

Deux hommes valent mieux qu'un ; trois est un chiffre qu'il faut respecter en lui-même, c'est connu ; mais, au delà de ce nombre, une agrégation de cerveaux humains ne vaut pas le jugement d'un âne, et cela depuis la tour de Babel. Pour l'oublier, ou mieux, pour protester, les peuples tendent de plus en plus à la forme de gouvernement parlementaire et les individus ne manquent jamais de se réunir quand ils sont las de se croire des êtres raisonnables. C'est pourquoi ils furent huit *policemen*, sanglés dans leurs redingotes bleu sombre, qui s'en vinrent frapper, quelques jours plus tard, à la porte du ménage O'Hara. Celui qui marchait en tête de la colonne, un sergent, halait au bout d'une corde un roquet jaune dont la fureur eut tôt fait d'ameuter le quartier. Par derrière, les sept subordonnés encourageaient la pauvre bête à avancer, du bout de leurs bottes, et, de temps à autre, ils se retournaient, sourcils froncés, vers les gamins qui surgissaient partout du sol, comme des maringouins avant un orage. Enfin, la petite troupe arriva au n° 203 1/2 et, sans parlementer, fit irruption dans le logis du camarade :

— Sainte mère de Dieu ! cria madame O'Hara. Et qu'est-ce que vous voulez faire avec cette bête jaune chez des gens qui se respectent, monsieur le sergent?

— La petite charogne! elle vient de me mordre le doigt! fit le sergent, exaspéré. Faites excuse, madame, mais j'aimerais mieux emmener Pat lui-même au poste! Au nom du ciel, où, bien sûr, vous irez un jour, prenez-la, madame, car c'est pour votre mari. Nous venions en *surprise-party* : ce bâtard que voilà s'est mis à faire autant de bruit que les trois cornets à piston de la fanfare! Mais c'est un vrai chien du Labrador, et on dit qu'ils valent leur pesant d'or en Alaska. Prenez-le, pour l'amour de la police de New-York!

— Vrai, vous êtes tous ben honnêtes, messieurs, et, quand Pat rentrera, il va jurer d'émotion tout plein, sûr!... Il est allé quéri du butin, mais i'sera bientôt de retour. Asseyez-vous, en attendant, où vous pourrez, sur les corbeilles de linge, à la ronde... On n'est pas riche, mais on sait recevoir des amis, de bons amis comme vous... Tenez, escusez-moi, mais i' faut que je pleure... Dites-moi, sergent, qu'est-ce qu'i va faire là-bas, mon homme?

Le sergent se retourna vers son escouade sans y trouver la moindre inspiration : alors il allongea deux coups de pied au chien jaune, qui se mit à hurler en regardant madame O'Hara. Elle se pencha vers lui :

— Oui, qu'est-ce qu' i' fera là-bas, sans moi? Cette idée de gagner une contrée barbare ousqu'il n'y a point de *policemen*! Est-ce toi qui me remplaceras, dis, Caton?

Et ce roquet de mauvais caractère, que pas une caresse ou pas un juron n'avait pu émouvoir tout à l'heure, cette bête jaune se dressa contre la bonne femme, et, voyant beaucoup d'angoisse sur sa figure de vieille, aboya doucement :

— Oui, madame, je vous le promets! Ouah, ouah!...

— C'est un miracle, s'écria le sergent. Ah! les femmes, elles en savent plus long que les autres créatures! Madame a trouvé du premier coup un nom qu'il aime!

— Les chiens du Labrador parlent le français, — dit modestement Brigitte O'Hara, — et je l'ai appelé du nom d'un savant de Paris, aux anciens temps, par devant leur révolution. Tiens! voilà Pat! Escusez-moi, je reviens dans la minute.

Elle courut réquisitionner chez l'épicier la goutte avec des cigares, des plus gros et des plus forts, et aussi, pour servir

et tenir le crachoir, trois ou quatre jupons du voisinage. Pendant que s'organisait ainsi cet impromptu, qui fit époque dans le quartier, Pat venait de déposer au milieu de ses amis très intrigués un paquet de hardes.

— Que diable est-ce que c'est que ça, Pat? demanda le sergent. Serait-ce le butin que vous apportâtes sur le dos, il y a vingt et un ans, en débarquant des vieux pays? Vous rappelez-vous?... Quelle mauvaise mine vous aviez, à cette époque!

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, — répondit Pat, très important. — Ce colis renferme mon costume de mineur !... Attendez, je vais le passer derrière votre dos, et vous verrez s'il ne me va pas mieux que l'uniforme!

— L'habit ne fait pas le moine! hasarda timidement une des dernières recrues du sergent.

— Au diable les niaiseries d'Europe! Est-ce qu'il ne fait pas le *policeman*?... Voilà : comment me trouvez-vous?

Le poing sur la hanche, la poitrine en avant, comme au jour de Saint-Patrick, il était si beau que Brigitte s'arrêta sur le seuil avec ses amies :

— V'là mon homme! Pour un homme, c'en est un!

Lui ne l'entendait plus. Il oubliait même le cruchon qu'elle serrait tendrement dans ses bras. Son habit de laine, strié de mille et une bigarrures d'arc-en-ciel en déliquescence, l'hypnotisait autant que ses admirateurs, et il se serait mis à en compter les coutures si Caton eût gardé le silence. Mais ce bout de chien n'avait du chacal que la ressemblance physique : il avait le courage de ses opinions, et il aboya franchement son aversion pour de tels oripeaux. Il fallut expliquer au futur prospecteur le cadeau de ses camarades, l'intelligence qu'il cachait derrière ses mauvais yeux, la sauvegarde enfin qu'il serait pour lui là-bas : et O'Hara prouva immédiatement sa reconnaissance en distribuant à la ronde des bols de wisky. Puis, pour la trente-deuxième fois en cinq jours, il recommença son histoire, avec orgueil, avec modestie, en y ajoutant une douzaine de fioritures à l'eau-de-vie. Et, plus heureux que des rois de la Bourse, buvant, fumant, crachant, les huit *policemen* l'écoutèrent avec une véritable piété.

— C'est comme je vous le dis ! Y a pas de mon mérite,

mais fallait encore être décidé comme je le suis. C'est survenu le jour que je me présentai chez mosieu Tom Tildenn.

— Titi? interrogea l'étourneau qui avait déjà parlé une fois de trop.

— Son Honneur Tildenn, mon nouveau chef! corrigea sévèrement O'Hara. Il faudra vous défaire de vos familiarités, mon fils! Ça vous nuirait dans le Corps!... Or donc, il était ruiné, comme je l'ai su après, par une de ces machinations de damnés capitalistes, qui sucent du sang d'homme ici comme en Irlande...

Le sergent était de Belfast : il approuva d'une rasade.

— Bien dit, Pat! A votre santé!

— Et moi qui l'ignorais, j'étais allé le voir, histoire d'entendre ce qu'il dirait parce que je ne l'avais pas stoppé au parc, le jour qu'il y galopait, à preuve que...

— Du souffle, O'Hara, reprenez du souffle! dit le sergent. Vous me coupez le mien, à parler si vite... D'ailleurs, ces explications ne regardent pas votre supérieur... Belles dames, à votre santé!

— Dieu vous le rende, monsieur le sergent! firent ces dames, le verre aux lèvres.

L'une d'elles alla chercher un second cruchon, et le narrateur reprit :

— « Mössieu O'Hara, me dit-il (c'est un vrai *gentleman*), je n'ai plus un sol! Vous êtes plus riche que moi! Hormis l'existence, il ne me reste plus rien. — Saints du saint paradis, ayez merci de nous! » criai-je, car jamais humain ne fut plus étonné que moi ce jour-là; « j'en suis bien marri pour vous, monsieur Tildenn, vous me pardonnerez d'être venu. Mon nom est O'Hara, de la 109e rue, et prêt à saisir ceux qui vous ont dépouillé, pour vous servir! »

— Mon mari est né avec un porte-voix dans la bouche, dit madame O'Hara. Rien ne l'embarrasse pour s'exprimer comme un ministre.

— « Y a pas d'offense », me répond-il en riant, continua Pat-Chysostôme; « pauvre je suis, riche je redeviendrai : pour ça, je m'en vas en Alaska. » Mes gars, je vous le dis, un feu d'artifice partit dans ma tête à ce nom-là, et mon bon ange me souffla en même temps une pensée...

— Ton bon ange? Ton mauvais diable, mon homme! c'est moi, ta femme légitime, qui te le déclare. Oh! Pat, Pat! comment as-tu pu!...

— Paix, femme! tu parleras après moi. C'est pour ton bien. Toujours qu'une voix, ange ou diable, me coule à l'oreille : « Patrick O'Hara! va avec lui! tu feras fortune! » Justement, lui qui n'avait rien ouï, comme de raison, me disait : « *Policeman*, quand je reviendrai, je vous promets de me rappeler votre gracieuseté du parc. Je n'oublie jamais un service. — Que saint Patrick, mon patron, bénisse Votre Excellence! Moi itou, je veux aller ramasser de l'or. Prenez-moi avec vous! » Il me regarda de côté, et je crus être devant notre docteur, quand on se fait porter malade, histoire de ne pas se surmener; puis, il dit : « Patrick, vous êtes solide, il n'y a pas à dire le contraire; mais, pour aller là-haut, il faut être maigre et pas marié. — Merluche je deviendrai assez vite, Votre Honneur, au régime des conserves, et, pour ce qui touche à ma moitié, elle restera domiciliée à New-York, comme par devant, jusqu'à ce que.... »

— Je ne veux pas, Pat : c'est toi, toi que je veux!... pleura Brigitte.

— Allons, allons, la vieille, passe-moi le cruchon au lieu de m'interrompre. Pas celui-là : le sergent l'a vidé... Sans reproche, hein?,.. Merci. Et je te rapporterai des richesses et des falbalas pour t'en aller sur la Cinquième Avenue, et nous aurons à dîner, ce jour-là, toute la police de New-York.

— Bravo! Vive O'Hara d'Alaska! crièrent ses amis enthousiasmés.

Le wisky commençait à râcler les gorges, que cicatrisait la fumée des havanes; la conversation devint bruyante autour de la carte des glaciers aurifères, devant le petit sac de peau de daim ou l'ex-*policeman* mettrait les pépites glanées chaque jour. On admira le mercure qui, paraît-il, soutire l'or là où il y en a, comme un *pick-pocket* dans la veste d'autrui; et le sergent offrit de recommander le futur mineur à un sien cousin qui balayait une banque de quatre à six : ça lui servirait à se faire ouvrir un compte pour ses dépôts d'Alaska. Seulement la jeune recrue proposa une autre banque, et, comme Dieu a créé de toute éternité les Irlandais pour se casser mutuel-

lement la tête, la *surprise-party* du sergent et de ses sept hommes se termina par une bagarre telle que jamais Caton n'en devait revoir une pareille au cours de ses fantastiques aventures vers le pôle Nord.

Quant à son maître, il avait depuis longtemps roulé dans un coin, et souriait à la voix mystérieuse, diable ou ange, qui lui scandait cette phrase avec le balancier de l'horloge :

« Vas avec lui! Tu feras fortune! »

Pour le réveiller, il fallut, le lendemain, à la première heure, le seau d'eau et le balai de Brigitte, plus cette désagréable apostrophe :

— Brute! oh! brute d'homme! est-ce que tu pourras mieux te saouler quand tu l'auras enfin, ta fortune maudite?

*
* *

Une scène bien différente s'était passée la veille au couvent des Ursulines de la 132e rue, où, du temps de son grand-père, Aélis avait obtenu la couronne d'honneur de sa division. Elle sonna au tour, par derrière lequel on voyait sans être vu, et dit :

— Ma sœur, voulez-vous me passer la clef du troisième parloir des religieuses? Je suis Aélis d'Auray et je voudrais causer avec la mère Saint-Joseph.

Sans un mot, la tourière lui envoya ce qu'elle demandait, et la jeune fille s'en alla, par les appartements déserts, jusqu'à la double grille du dernier parloir. Elle s'assit tout contre, s'y accrocha même, pour retrouver le passé, la jeunesse insouciante et pure, les prières et les jeux, tout ce qui se levait dans l'ombre du cloître et l'accueillait malgré cette barrière, et lui criait de mille voix aimantes : « Aélis! oh! revenez-nous! » Elle n'entendit pas la porte intérieure s'ouvrir, des pas glisser dans le parloir comme ceux d'une morte; elle ne se réveilla qu'au doux appel de mère Saint-Joseph : « Bonjour, ma petite fille! » et lorsqu'à travers le réseau opposé elle put saisir le doigt de la bonne religieuse.

— Ma mère!... mère Saint-Joseph!... que je suis heureuse de vous revoir!

— Pas plus que moi, Aélis. Vous nous aviez un peu négligées, ces temps derniers.

— C'est vrai... mais, en retour, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Ah! je sais, je devine!... Eh bien, vous êtes faite pour le monde...

— Est-ce qu'on peut rien vous cacher, mère? ou bien, êtes-vous sorcière?... Oui, vous ne vous trompez pas, je vais me marier, ou plutôt je me suis fiancée!

La religieuse contempla ce pur ovale qu'elle trouvait — était-ce un péché? — plus beau que celui de la Vierge, dans la chapelle :

— Est-il bon, au moins, votre jeune homme, Aélis? Est-ce un fervent catholique?

— Il est né de parents catholiques, et c'est une des raisons qui m'a décidée. Mais il est aussi indifférent que tolérant, je crois, en matière spirituelle.

— Il faudra le ramener à la foi vive, mon enfant. Ce sera votre mission, puisque Dieu vous a indiqué la voie du mariage pour y faire votre salut... et le sien.

La jeune fille ne répondit rien; elle soupira. Mère Saint-Joseph, qui n'avait pas besoin de paroles pour lire les âmes de ses élèves, reprit doucement :

— Est-ce que cela vous effraie?

— Oh! mère, non! Je pensais à autre chose.

— A quoi? Vous ne me cachiez rien, jadis!

Une rosée d'aurore monta au radieux visage; Aélis baissa les yeux et dit :

— C'est *demain* qui me fait peur.

— Mais enfin, vous le connaissez, ce jeune homme, mon enfant... Vous savez ce qu'il vaut... Toute jeune fille a des terreurs au moment de faire le grand pas... Est-ce que vous avez pensé à la vie religieuse?

— Mère, oui, quelquefois... Je ne peux... je ne peux pas me faire à l'idée du mariage.

Cette fois, ce fut au tour de mère Saint-Joseph à garder le silence; très rouge, elle resta longtemps la tête appuyée contre la grille. Puis elle murmura, de cette voix qui faisait qu'on pouvait l'aimer sans la voir ;

— Pauvre, pauvre petite Aélis! C'est la même pensée qui amène derrière ces grilles beaucoup d'entre nous... Il vous faudra surmonter cela, si vous l'aimez véritablement.

— Je l'aime, ma mère, puisque je me suis fiancée. Mais je suis tourmentée...

— Il ne faut pas l'être : il faut prier. J'ai toujours cru que vous étiez née pour le monde. Vous y pourrez faire beaucoup de bien. Nous prierons toutes Dieu pour vous. D'ailleurs, vous ne vous mariez pas demain, n'est-ce pas?

— Ah! non, par exemple!... Nous attendrons peut-être longtemps, car le vendredi noir a ruiné M. Tildenn, et il faut qu'il regagne de quoi vivre.

Mère Saint-Joseph n'avait pas entendu parler du « vendredi noir ». Était-ce possible?... Aélis le narra dans tous ses détails, tellement que quatre heures survinrent à l'improviste. Il fallut se séparer : deux doigts fuselés se touchèrent encore à travers les grilles, deux âmes s'effleurèrent pour se donner le baiser de paix; et puis mère Saint-Joseph, de son pas de morte, retourna à l'éternité; et Aélis d'Auray, plus calme et plus forte, s'en revint à la vie du dehors, au tourbillon de New-York.

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(A suivre.)

LA QUESTION DES CABLES

Fachoda n'apparaîtra pas, dans l'histoire de ces dernières années, comme un simple incident colonial. On y verra le point de départ d'une orientation nouvelle de notre politique générale. Subitement menacée d'une guerre qu'elle n'avait ni voulue, ni crue possible, la France, absorbée jusque-là par la surveillance de ses frontières de terre, a dû subitement se tourner vers ses côtes et envisager, avec un nouveau péril, de nouvelles et impérieuses nécessités. Nécessité de mettre nos arsenaux insuffisamment armés à l'abri d'une surprise; nécessité de protéger nos ports de commerce contre l'injure et le dommage d'un trop facile bombardement; nécessité d'augmenter nos forces navales; nécessité d'assurer la défense de nos colonies.

Accessoire dans l'hypothèse d'une guerre purement continentale, la défense de nos colonies prend une importance capitale dans l'éventualité d'une lutte avec une puissance qui est maîtresse des mers et qui n'a pas en Europe de point vulnérable. Nos colonies deviennent l'enjeu même de la guerre. Si l'ennemi s'en rend maître, la flotte française, privée des points d'appui qui rendent possibles les croisières à quelque distance des côtes, n'aura d'autre alternative que d'être sacrifiée dans une lutte inégale ou de se laisser bloquer dans un

de nos ports de guerre. Autant vaudrait déclarer immédiatement que la France souscrit à l'avance à toutes les prétentions de l'impérialisme britannique, et qu'elle renonce à jouer dans le monde le rôle que comportent ses traditions et ses intérêts.

Mais, pour défendre nos colonies, pour combiner, avec le moins d'aléa possible, les mouvements de nos escadres, une condition en quelque sorte préjudicielle s'impose : c'est que nos colonies et nos escadres ne soient pas, dès l'ouverture des hostilités, coupées de toutes communications avec la France. Or, l'opinion publique vient de s'émouvoir d'un fait qui n'était ni nouveau, ni secret, mais dont les récents incidents soulevés par l'Angleterre ont révélé la gravité : l'Angleterre, maîtresse des mers, l'est aussi du réseau sous-marin qui relie l'Europe aux autres continents. A l'exception de nos possessions d'Amérique qui communiquent avec la métropole par un câble français, toutes nos colonies sont tributaires des compagnies anglaises pour leurs relations télégraphiques avec la France. Enfin ce monopole presque absolu des compagnies anglaises est mis à profit pour les besoins de sa politique par le gouvernement anglais qui se réserve le droit de supprimer, d'interrompre, ou de retarder à son gré les télégrammes destinés à d'autres pays.

L'usage que l'Angleterre, au moment de l'ouverture des hostilités avec le Transvaal, a fait du privilège qu'elle s'est ainsi attribué, a été le signal, en France, d'une campagne tardive en faveur de l'établissement d'un réseau de câbles reliant les colonies à la métropole. On a trouvé excessif que la censure anglaise, sous prétexte de surveiller les communications venant du Cap, de Durban ou de Lourenço-Marquès, s'arrogeât le pouvoir d'arrêter aussi les télégrammes chiffrés de Madagascar. On a rappelé, fort à propos, des abus du même genre, que notre indifférence, en d'autres temps, a laissé passer sans en tirer l'enseignement qu'ils comportaient : au moment des affaires du Siam en 1893, les interruptions extraordinairement opportunes pour la politique anglaise des lignes de l'*Eastern Telegraph;* les instructions destinées à l'amiral Humann soumises au préalable par les agents de la compagnie à l'examen du Cabinet de Londres, « de telle sorte que l'électricité semblait être devenue l'un des plus dangereux

adversaires de notre diplomatie[1] »; plus tard, en juin 1894, la mort du sultan du Maroc, tenue secrète pour toutes les puissances d'Europe, hormis l'Angleterre, le ministre anglais ayant accaparé le câble de Tanger pendant trente-six heures pour entretenir le Cabinet de Londres de cet événement.

Pendant la période de tension qui a suivi l'affaire de Fachoda, une de nos colonies a pu faire l'expérience du péril que créerait, en cas de guerre, l'isolement causé par la rupture des câbles. Le Sénégal se réveilla un beau matin privé de toute communication télégraphique avec le reste du monde. On crut à Saint-Louis que la guerre était déclarée. Malgré l'insuffisance des ressources dont disposait le gouverneur général, pas une minute ne fut perdue pour organiser la défense. Des canons furent braqués sur la rade de Dakar, les réserves indigènes rappelées et armées. On eut le temps de pousser jusqu'au bout cet exercice de mobilisation, car ce n'est qu'après cinq jours que les lignes télégraphiques recommencèrent à fonctionner. La compagnie anglaise qui exploite le câble de Ténériffe à Saint-Louis allégua un dérangement momentané dans ses appareils, et tout fut dit.

Ce qui s'est passé au Sénégal, sur une simple menace de guerre, montre bien ce qu'il adviendrait dans nos autres colonies si la guerre éclatait. Elles n'apprendraient même pas d'une façon certaine l'ouverture des hostilités. Elles ne pourraient que la présumer par la suppression des nouvelles venant d'Europe. Il n'est pas besoin d'insister sur la supériorité qu'aurait, en face de cet isolement, un adversaire instruit heure par heure de tout ce qui peut l'intéresser. Ce serait le duel inégal d'un aveugle contre un homme qui voit clair.

Avant d'examiner les propositions dont le gouvernement a saisi le Parlement en vue de remédier à une situation que l'on se montre à peu près unanime maintenant à déplorer, il ne sera pas inutile de montrer de quelle force dispose l'An-

1. Harry Alis, *les Câbles sous-marins*, 1894. Harry Alis, de son vrai nom Henri Percher, dénonçait, dès cette époque, dans une brochure très documentée, le danger de l'accaparement des câbles par les compagnies anglaises. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de rendre hommage à la clairvoyance de ce soldat d'avant-garde de la cause coloniale, qui fut un publiciste de talent, et dont on n'a pas oublié la mort tragique en 1895. Il fut tué en duel à la suite d'une discussion sur les affaires du Congo.

gleterre, avec l'immense filet de câbles dont elle enserre le monde entier, et à quoi se réduisent les réseaux que possèdent la France et les puissances autres que la Grande-Bretagne.

*
* *

Les compagnies télégraphiques anglaises se divisent en trois groupes principaux : 1° le groupe de l'Amérique du Nord, possédant des câbles qui relient l'Angleterre aux États-Unis et au Canada ; — il est à remarquer que l'un de ces câbles, appartenant à l'*Anglo-American Telegraph Co.*, aboutit à Brest ; — 2° le groupe de l'Amérique du Sud, qui relie l'Europe au Brésil par deux lignes sous-marines, avec prolongement jusqu'à Buenos-Ayres par deux câbles qui desservent la côte Atlantique de l'Amérique du Sud ; 3° le groupe d'Orient et d'Extrême-Orient entièrement entre les mains de la compagnie *Eastern Telegraph* — qui occupe la Méditerranée, la mer Rouge et la mer des Indes, — et de compagnies affiliées à l'*Eastern Telegraph :* celles-ci se prolongent en Chine, au Japon, en Australie ; elles entourent l'Afrique d'un double fil allant par la côte occidentale jusqu'au Cap et depuis Aden jusqu'à Durban. Quatre câbles anglais traversent la Méditerranée jusqu'en Égypte[1]. Trois câbles longent la Mer Rouge de Suez à Aden ; trois câbles relient Aden à Bombay.

Des compagnies moins importantes assurent les communications entre les États-Unis et le Mexique, rayonnent dans les Antilles, traversent l'Amérique centrale et longent jusqu'à Valparaiso et jusqu'à La Concepcion, par le Pacifique, les côtes de l'Amérique du Sud. Toutes ces compagnies sont liées entre elles et obéissent à la direction du gouvernement britannique. Il est utile de citer ici les principaux articles du cahier des charges imposé à toutes les compagnies

1. Un de ces câbles part de Marseille. Il a été établi en 1874 en vertu d'une convention passée entre le gouvernement français et le représentant de la compagnie anglaise sans qu'aucun des ministres intéressés ne se soit demandé si une autre solution ne sauvegarderait pas plus sûrement les intérêts français. La création d'un réseau français n'était pas à l'ordre du jour à cette époque, personne ne s'en préoccupait.

de câbles en échange des subventions qui leur sont largement accordées.

ART. 3. — *Le câble proposé ne doit, en aucune station, posséder d'employés étrangers; de même les fils ne passeront dans aucun bureau et ne pourront être sous le contrôle d'un gouvernement étranger,*

ART. 5. — Le gouvernement de Sa Majesté ne prendra aucun engagement ni aucune responsabilité en ce qui regarde le câble au delà du payement du subside.

ART. 6. — Le subside sera accordé pendant vingt ans et payable à chaque période complète de douze mois, sous la condition que le câble sera maintenu en bon état et aura fait un bon service et que ce service entre le Royaume Uni et les colonies et protectorats de la côte d'Afrique n'aura pas subi d'interruptions.

ART. 7. — *Les dépêches du gouvernement impérial et colonial doivent avoir la priorité* lorsqu'elle est demandée. Elles seront transmises à demi-tarif qui n'excédera pas une somme à déterminer.

ART. 8. — Le total de tous les bénéfices produits par la transmission sur le câble appartiendra à l'entrepreneur qui devra supporter les dépenses de fournitures et d'entretien de même que les frais des stations nécessaires et du personnel.

ART. 9. — *En cas de guerre, le gouvernement pourra occuper toutes les stations du territoire anglais ou sous la protection de l'Angleterre et se servir du câble au moyen de ses propres employés.*

ART. 10. — La Trésorerie nommera un représentant auprès du conseil d'administration, que l'entrepreneur devra accepter. Il aura mission de constater l'ouverture, l'entretien suffisant et l'exploitation de la ligne. La compagnie lui devra toute assistance et la communication des renseignements nécessaires.

Nous avons souligné celles des dispositions où se voient le mieux les desseins que poursuit le gouvernement britannique : tenir en mains, par les câbles, les destinées du monde entier. Grâce à ces stations peuplées d'agents anglais, on voit se produire au Siam, au Maroc ou dans toute autre partie de l'univers, s'il arrive quelque incident intéressant le cabinet de Londres, des ruptures de câbles opportunes, des encombrements miraculeux; le résultat en est toujours que la diplomatie anglaise est la première ou la seule informée d'événements que d'autres nations auraient un égal intérêt à connaître. En état de guerre, le gouvernement anglais s'attribue un droit de censure sur les télégrammes envoyés non seulement du théâtre

des opérations militaires, mais des pays simplement reliés par des annexes au câble principal qui y aboutit. C'est ainsi, comme nous l'avons dit, que depuis l'ouverture des hostilités au Transvaal, le cabinet noir d'Aden arrête les dépêches chiffrées destinées à notre colonie de Madagascar ou en provenant. Le gouvernement français ne peut plus communiquer avec le gouverneur général de Tananarive, si ce n'est en langage clair et sans garantie que les télégrammes n'attendront pas, pour passer, un délai que rien ne limite, le bon plaisir des autorités britanniques [1].

On peut évaluer à près d'un milliard la dépense faite par l'industrie anglaise, encouragée et subventionnée par le gouvernement pour l'établissement d'un réseau dont la longueur totale dépasse aujourd'hui trois cent mille kilomètres. Cet effort considérable, réalisé en quarante années environ, n'a pas épuisé en Angleterre la question des câbles. Elle a même été posée récemment, en des termes qui précisent les visées de l'impérialisme britannique, par le projet de relier les colonies australiennes au Canada et par le Canada à l'Angleterre.

En 1893, une société française (la seule société française qui ait une exploitation de câbles) obtint des colonies australiennes du Queensland et de la Nouvelle-Galles-du-Sud, une subvention de douze mille livres sterling, qui, combinée avec la subvention allouée par la France, lui permit d'établir un câble entre Bundaberg (Queensland) et la Nouvelle-Calédonie. La Nouvelle-Calédonie est sur la route directe de l'Australie au Canada : dans la pensée des promoteurs du projet, ce câble devait être l'amorce du futur transpacifique. Mais l'initiative prise par le Queensland et la Nouvelle-Galles-du-Sud

1. Tous les journaux ont reproduit la note du 18 novembre dernier par laquelle le gouvernement anglais a fait connaître, par l'entremise du Bureau international des administrations télégraphiques de Berne, qu'il considérait comme nécessaire « de suspendre à Aden, comme cela a été fait au Cap, la transmission des télégrammes en mots de code ou en chiffre, envoyés soit par les gouvernements étrangers, soit par les particuliers à destination ou en provenance de Zanzibar, Seychelles, Maurice, Madagascar, l'Est-Afrique anglaise, l'Est-Afrique allemande, Mozambique, Delagoa-Bay, etc., etc. ». Quant aux télégrammes en langage ordinaire, ils sont soumis à la censure et envoyés aux risques de l'expéditeur. Il ne semble pas que la publication de cet avis, quelque choquant qu'il paraisse, dans son application aux pays et surtout aux gouvernements étrangers, ait donné lieu, soit en Allemagne, soit en France, à de bien vives protestations.

fut sévèrement jugée non seulement dans les autres colonies australiennes, mais aussi à Londres, par l'organe officiel du secrétaire d'État de la reine pour les colonies : « Tout en regardant avec satisfaction la prochaine union télégraphique de l'Australie à la Nouvelle-Calédonie, écrivait lord Ripon au gouvernement de Victoria, dans une lettre du 30 août 1893, le gouvernement de Sa Majesté ne peut envisager qu'avec regret l'action du gouvernement du Queensland et de la Nouvelle-Galles-du-Sud. Cette action implique un abandon des principes de cohésion coloniale, un oubli des intérêts de l'Empire qui ont occupé une place si importante dans les discussions de la Conférence de 1887 ; de plus, elle paraît diminuer les chances d'obtenir l'appui de ces colonies dans la pose d'un futur câble transpacifique *sous un contrôle purement britannique*. Le gouvernement de Sa Majesté partage les vues exprimées par le gouvernement de Victoria sur les inconvénients, les pertes, *voire les dangers que pourrait occasionner en temps de guerre*, aux intérêts coloniaux et impériaux, un câble transpacifique touchant la Nouvelle-Calédonie et il ne saurait approuver, au point de vue impérial, un arrangement d'après lequel le câble passerait par un territoire étranger.

Devant un désaveu aussi net, le Queensland et la Nouvelle-Galles-du-Sud ne pouvaient que baisser pavillon et renoncer à toute idée de faire adopter le câble de la Nouvelle-Calédonie comme premier tronçon du transpacifique anglais. Dans les conférences successivement réunies à Ottawa et à Londres (juin 1894, janvier 1897 et juillet 1899), où furent représentés non seulement les colonies australiennes, le Canada et le gouvernement métropolitain, mais aussi la colonie du Cap, il fut décidé que le câble projeté éviterait, non seulement la Nouvelle-Calédonie, mais tout atterrissement en pays non anglais. Une ligne directe de Vancouver-Brisbane aurait passé par les Sandwich, mais toucher à Honolulu, colonie des États-Unis, eût été un danger. Un rocher dans la mer, l'îlot Necker, qui n'appartenait encore à personne, ou le petit archipel anglais des Fanning furent désignés comme stations intermédiaires, malgré le sensible allongement de trajet qui devait résulter de ce détour. Pour l'île Necker, l'Angleterre fut devancée par le gouverneur

américain des îles Hawaï qui en prit possession. C'est donc par l'archipel des Fanning, par les Fidji et l'île Norfolk que passera le futur transpacifique anglais. La métropole s'est engagée à contribuer à la dépense par une subvention annuelle de huit cent mille francs, le Canada et les colonies australiennes ont promis un million. Quant à l'intervention de la colonie du Cap, elle s'explique par ce fait que le câble du Canada à l'Australie se prolongera par une ligne reliant l'Australie à Maurice, Maurice au Cap, le Cap aux îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène, et aboutissant par les îles du Cap Vert à la côte anglaise.

La première partie de cette ceinture exclusivement anglaise qui entourera le globe et montrera l'union et la solidarité des différentes parties de l'Empire, est sortie de la période d'études après de longs tâtonnements qu'explique la diversité des intérêts en jeu. M. Chamberlain, ministre des colonies, qui représentait le gouvernement métropolitain à la dernière conférence avec Sir Michael Hicks-Beach, a pu indiquer en octobre dernier, à la Chambre des communes, quelle sera la composition du conseil de huit membres qui dirigera la nouvelle ligne transpacifique et dont les réunions se tiendront à Londres. La seconde partie du nouveau câble impérial est en cours d'exécution. La section reliant Cape-Town à Sainte-Hélène et à l'île de l'Ascension est terminée; on pose actuellement la section de l'Ascension aux îles du cap Vert.

*
* *

L'exemple de l'Angleterre peut, à certains esprits, ne pas paraître concluante. La disproportion entre ce qu'elle possède déjà et ce qui nous reste à faire est de nature à causer quelque découragement. A quoi bon lutter contre un adversaire qui a pris une telle avance et accaparé à son profit exclusif, les positions les plus avantageuses? Mais l'Angleserre n'est plus seule à prétendre posséder des câbles dont elle soit maîtresse. La même volonté se manifeste aujourd'hui chez deux autres puissances qui ont des colonies et qui se préoccupent depuis peu de développer leurs forces navales. Nous voulons parler des États-Unis et de l'Allemagne.

Jusqu'à une période toute récente, les États-Unis s'étaient

contentés de s'intéressr, par l'apport de capitaux importants et par des ententes avec des compagnies anglaises, au développement et à l'amélioration de leurs communications avec l'Europe. Il ne semble pas d'ailleurs que le gouvernement fédéral soit intervenu dans ces entreprises d'initiative purement privée. Il y a quelques années déjà, toutefois, que le Cabinet de Washington subordonne les autorisations d'atterrissage à une condition qui est significative. L'autorisation de créer une station en territoire américain est nettement refusée à toute compagnie étrangère si elle se prévaut, pour l'exploitation de son réseau, de privilèges exclusifs à elle conférés par des gouvernements étrangers et qui « s'opposeraient à l'établissement ou à l'exploitation d'un câble par une compagnie américaine, dans la juridiction de ces gouvernements étrangers ». Cette règle, qui dénote bien la préoccupation de laisser toute latitude à la création d'un réseau de câbles américains, a été opposée à la société française des Télégraphes sous-marins quand elle a voulu établir une ligne télégraphique entre les États-Unis et le Brésil, qui lui avait conféré un monopole. C'est par surprise et grâce à la hardiesse de ses agents que la société française, passant outre à la prohibition qui lui était opposée, réussit à opérer son atterrissage au cap Cod. L'émoi fut grand dans les sphères officielles des États-Unis. Il fut question d'intenter un procès à la compagnie. Puis, en gens pratiques, les Américains s'inclinèrent devant le fait accompli. Ces incidents se passaient avant la guerre dont le résultat a été de classer les États-Unis au nombre des puissances coloniales.

Maître des Philippines, le gouvernement américain n'a pas cru qu'il pût exercer sa souveraineté, s'ils ne disposait d'un câble jeté à travers l'Océan Pacifique et dont il se réserverait le contrôle exclusif. Voici en quels termes le président Mac Kinley, dans son Message au Congrès du 10 février 1899, exposait l'urgence de ce projet : « Actuellement des télégrammes ne peuvent arriver aux Philippines qu'en passant par les lignes des pays étrangers, et la navigation seule nous permet de correspondre avec les îles Hawaï et Guam, ce qui occasionne des retards de huit jours pour chaque courrier. Une pareille situation ne saurait être tolérée. Le moment est venu de poser à travers le Pacifique un câble allant jusqu'à Manille avec stations

aux îles Hawaï et Guam... Un câble de cette longueur ne saurait être construit en peu de temps ; on pense qu'il faudrait au moins deux ans, à partir du moment où le projet aura été voté, pour que la ligne puisse être terminée. De plus, des sondages sont encore indispensables à l'ouest des îles Hawaï, avant que le meilleur tracé soit définitivement arrêté. »

Ces études complémentaires ont été faites. De San Francisco aux îles Hawaï, les fonds étaient déjà connus. Le *Néron*, croiseur de guerre, fut chargé d'explorer la seconde partie du trajet. Parti de San Francisco le 26 avril, d'Honolulu le 6 mai, il avait achevé le 22 mai les sondages jusqu'aux îles Midway. Le 4 juillet, il touchait à Guam, des îles Ladrones ou Mariannes, et le 1er août à Luçon après avoir parcouru 4 812 milles. Le rapport de l'amiral Bradword, qui a dirigé ces opérations, contient d'intéressantes observations. Il a trouvé sur certains points des profondeurs de neuf mille mètres ; plus loin, une montagne au fond de la mer dont il évalue la hauteur à trois mille six cents mètres ; malgré ces accidents de terrain, qu'on ne soupçonnait pas aussi marqués, l'amiral estime qu'aucune difficulté insurmontable ne s'oppose à l'établissement du câble. Ultérieurement la ligne reliant San Francisco à Manille serait prolongée d'une part vers le Japon, d'autre part vers l'Australie. Enfin, du Japon, un autre câble toucherait aux îles Aléoutiennes et se raccorderait par l'Alaska et Sitka à San Francisco.

L'Allemagne, malgré l'importance de ses intérêts commerciaux en Amérique, n'a eu jusqu'à présent de communication au delà de l'Atlantique que par l'intermédiaire des compagnies anglaises ou anglo-américaines. C'est d'Emden, sur la côte du Hanovre ou plus exactement de Greetsiel, à dix-huit kilomètres d'Emden, que part le câble qui se relie à Valentia (Irlande) au réseau transatlantique anglo-américain. D'Emden également partent quatre câbles qui relient l'Allemagne à Londres ; enfin la station d'Emden communique par lignes directes avec Hambourg, Berlin, Brême, Cologne, Hanovre, Vienne, Francfort, Stettin, Dantzig, Königsberg, Münster, Hamm, Amsterdam et Rotterdam. L'Allemagne ne pouvait se contenter de cette situation. Emden va devenir le point de départ d'un réseau allemand à la création duquel s'intéressent de hauts

personnages, comme l'atteste la lettre adressée par l'empereur Guillaume au directeur général des postes de Berlin, le 4 janvier 1897 : « J'ai pris avec un vif intérêt connaissance de votre rapport du 20 décembre dernier concernant la pose du câble sous-marin entre Emden et Vigo. Je suis heureux de voir que cette entreprise, due à l'initiative de l'Office impérial des postes, permet les communications télégraphiques directes entre l'Allemagne et la presqu'île ibérienne, qu'elle simplifie les communications avec les pays de protectorat allemand, et enfin qu'elle nous affranchit de l'entremise de la France et de l'Espagne. En vous exprimant mes félicitations à l'occasion de l'heureux résultat d'un travail long et ardu, je me plais à espérer qu'il sera également possible de prolonger le câble jusqu'à l'Amérique du Nord et de parachever ainsi cette importance entreprise. »

Le vœu impérial est sur le point de recevoir satisfaction. Un accord est intervenu, en effet, entre l'Allemagne et les États-Unis d'une part, l'Allemagne et le Portugal d'autre part, pour l'établissement d'un câble reliant le territoire de l'Empire à l'Amérique du Nord en passant par les Açores. Des dépêches cordiales ont été échangées au mois de mai dernier entre le président Mac Kinley et l'empereur allemand pour se féliciter de cette entente. Le câble d'Emden à Vigo sera prolongé jusqu'à Florès (Açores) et de là jusqu'à New-York où, par suite d'arrangements spéciaux, la compagnie allemande ouvrira ses bureaux au centre même du quartier des affaires. Il est probable par la suite que d'autres lignes se grefferont aux Açores sur le câble allemand pour assurer des communications directes entre l'Allemagne et ses colonies du Cameroun, du Togo-Land et d'Angra-Pequena.

C'est qu'en effet l'archipel des Açores, dont le gouvernement et le Parlement français n'ont pas assez compris l'importance quand l'occasion se présenta, en 1893, d'y créer une station pour le réseau de câbles français, est un incomparable nœud d'attache pour les lignes sous-marines entre l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud et les Antilles d'une part, l'Europe et l'Afrique de l'autre. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette regrettable affaire du câble français des Açores. Dès le lendemain du jour où expirait le délai d'op-

tion qui nous avait été laissé par le gouvernement portugais, une compagnie anglaise, *The Telegraph construction and maintenance*, obtenait « le droit d'amarrer et d'exploiter dans n'importe quelle île des Açores des câbles sous-marins à destination des côtes ou des îles de l'Amérique du Nord, sous la condition que le premier de ces câbles serait établi à l'île de Florès (loi du 15 juin 1893) ». Un autre article de la même loi réservait à la compagnie le droit d'établir un câble entre les Açores ou la Grande-Bretagne ou l'Irlande. La compagnie anglaise n'a pas mis grand empressement à tirer parti de cette concession, puisque c'est au mois de mars 1899 seulement que les Chambres portugaises ont été saisies d'un projet de loi accordant, sans subvention ni garantie d'aucune sorte, à la compagnie *European and Açores Telegraph*, héritière de la compagnie *Telegraph construction and maintenance*, le droit d'amarrer aux Açores et d'exploiter : 1° deux câbles sous-marins directs respectivement liés à New-York et Canso (Canada); 2° un câble lié à la côte de Grande-Bretagne et d'Irlande; 3° un câble directement lié à Emden (Allemagne). L'article 4 de la loi stipule que les divers câbles auront aux Açores une station centrale qui leur sera commune, mais qu'aucune administration télégraphique étrangère n'aura de représentant dans ce bureau ou dans les autres stations des Açores qui seront exclusivement entre les mains d'employés portugais.

Sans doute cette réserve explique le peu d'empressement du gouvernement britannique à faire usage des droits qui lui sont attribués depuis 1893. « Il sera dangereux, écrivait, il y a quelques mois, un rédacteur du journal anglais *le Globe*, de confier en certain cas urgents à des câbles placés sous l'inspection exclusive du Portugal, des dépêches intéressant la marine anglaise... Afin que les Açores servent de point d'observation dans l'Atlantique Nord, il faudrait que l'Angleterre eût un câble anglais manipulé seulement par des employés britanniques. » Quoi qu'il en soit, les nouvelles lignes anglaises sur le Canada et sur New-York viendront dans un délai prochain s'ajouter à toutes les autres lignes du réseau britannique; quant au câble allemand, si le droit de toucher aux Açores ne lui a été reconnu que par les bons offices de la

compagnie anglaise, héritière de la concession de 1893, l'arrangement qui le concerne ne doit pas moins être envisagé comme ayant, au point de vue politique et économique, une réelle importance. Les travaux sont poussés avec la plus grande activité, et la compagnie des câbles allemands, qui s'est formée sous les auspices des grandes banques et après entente avec l'administration des postes de l'Empire, espère, dit-on, livrer la nouvelle ligne à l'exploitation avant la fin de l'année 1900.

*
* *

Il nous reste à dire en quoi consiste le réseau français des câbles. Il serait injuste de méconnaître l'effort qui a été fait dans ces dernières années, grâce à l'initiative d'une compagnie française, la seule compagnie française qui exploite des câbles, la société des Télégraphes sous-marins. La société commença modestement par créer un petit réseau de câbles reliant quelques-unes des Antilles entre elles et au Brésil en passant par Cayenne. Plus tard, le câble du cap Haïtien au cap Cod, dont nous avons parlé plus haut, établissait la liaison entre le réseau sud-américain et la ligne de New-York à Brest [1], desservie, depuis 1879, par un câble français dit câble Pouyer-Quertier ou P. Q. [2]. Enfin la société des câbles télégraphiques, devenue propriétaire du câble P. Q., l'a doublé par un second câble qui unit directement Brest au cap Cod et qui a été mis en exploitation le 1er janvier 1899. Ce câble, fabriqué à l'usine de Calais, est le plus long et le plus gros de tous les câbles existants.

Ce réseau de 23 500 kilomètres, très intéressant au point

1. Le résultat immédiat des communications directes ainsi établies par voie française entre la France et ses colonies d'Amérique a été d'abaisser sensiblement le montant des taxes. Le prix du mot a été ramené pour la Martinique et la Guadeloupe de 8 fr. 65 c. à 3 fr. 45 c., pour Cayenne de 9 fr. 60 c. à 4 fr. 50 c. C'est en faveur du développement du réseau français un argument de plus qui vient à l'appui des considérations d'un ordre plus élevé qui l'imposent.

2. Il existe bien un autre câble reliant Brest à New-York en passant par Saint-Pierre. Ce câble, quoiqu'il ait été posé en 1868 par des ingénieurs et un navire anglais, appartenait à l'origine à une société française, mais il est devenu plus tard la propriété de l'*Anglo-American Telegraph Co.*

de vue commercial, ne dessert parmi nos colonies que les Antilles et la Guyane française d'une part, et les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon, d'autre part.

Si l'on y ajoute les cinq câbles français qui relient la France avec l'Algérie et la Tunisie, à savoir trois de Marseille à Alger, un de Marseille à Bizerte, avec embranchement sur Bône, — qui n'est relié directement à Marseille que par une ligne anglaise, — un de Marseille à Oran, et ceux qui rattachent la Corse à Toulon et à Antibes, nous aurons dressé le bilan des lignes françaises qui permettent à la France de communiquer avec ses possessions extérieures sans passer par l'intermédiaire et le contrôle des compagnies étrangères.

Nos colonies d'Indo-Chine, de la mer des Indes, de la côte occidentale d'Afrique ne sont desservies que par des lignes anglaises. Madagascar est relié à Mozambique par un câble français, mais à Mozambique, c'est le réseau anglais qui reçoit, quelquefois pour les arrêter, les télégrammes venant de notre colonie. Même situation pour le petit câble français d'Obock à Djibouti et pour celui que la *Compagnie française des Câbles télégraphiques* a établi entre la Nouvelle-Calédonie et l'Australie. Ces petits tronçons, dont le budget de la France a fait les frais ou qu'il subventionne, rendent d'incontestables services aux colonies et à la France, puisque sans eux les colonies n'auraient aucune communication télégraphique avec la mère patrie; mais ils rendent en même temps service aux compagnies anglaises en leur apportant de nouveaux éléments de trafic. Et il faut reconnaître que nous payons un peu cher la faveur que veulent bien nous faire ces compagnies en acceptant de toucher des taxes élevées pour transmettre nos télégrammes.

Par une convention du 29 novembre 1884, l'*Eastern extension*, qui desservait déjà la Cochinchine, s'engageait à relier le cap Saint-Jacques à Thuan-an (Hué) et Doson (Haï-Phong), et à prolonger le câble de Haï-Phong à Hong-Kong. Elle recevait en échange pour vingt ans, une subvention annuelle de 275 000 francs. Le câble valait environ trois millions, la compagnie aura reçu à l'expiration de sa concession 5 500 000 francs, sans compter le trafic dont elle aura bénéficié. Une circonstance accidentelle a d'ailleurs rendu ce contrat particulière-

ment avantageux pour l'*Eastern*. Quand le gouvernement français se décida à traiter avec l'*Eastern* pour le câble du Tonkin, il se trouva que la compagnie avait transporté sur les lieux un câble dont elle ne savait que faire. Il avait été construit pour le Japon et, par suite de difficultés, était resté pour compte.

Non moins onéreuses ont été pour la France les conventions passées en 1883 et 1885 avec des compagnies anglaises pour nos colonies de la côte occidentale d'Afrique. Quoiqu'il s'agisse là d'affaires déjà anciennes, il n'est pas inutile d'en rappeler l'historique avec quelques détails, car il montre avec quelle habileté et quel heureux entêtement sont servis les intérêts anglais.

La côte occidentale d'Afrique n'était encore touchée par aucun câble lorsque la France et l'Espagne conclurent en 1883, avec la compagnie *Spanish National Submorine*, une convention en vue de l'établissement d'une ligne sous-marine devant relier Cadix à Saint-Louis en passant par Ténériffe. La compagnie anglaise recevait du gouvernement français une somme de 1 700 000 francs une fois payée; elle avait pour vingt-cinq ans l'exploitation du câble, qui, passé ce délai, deviendrait la propriété de la France. Il est à noter que ce droit de propriété éventuelle est assez illusoire, car l'expérience a prouvé qu'au bout de vingt-cinq ans un câble est usé et doit être remplacé. En donnant 1 700 000 francs à la société anglaise, la France a fourni pour plus des deux tiers le capital nécessaire à l'établissement d'un câble dont elle ne deviendra propriétaire que quand il sera hors d'usage. L'opération est médiocre, mais les arrangements ultérieurs l'ont rendue plus mauvaise encore.

La convention de 1883 prévoyait que le câble du Sénégal pourrait être prolongé plus au sud, atteindre le Cap en desservant les colonies anglaises ou étrangères intermédiaires. tel était le programme que s'était assigné la *Spanish National*, mais ici, elle se heurta aux prétentions d'une compagnie rivale, la *Brazilian*, propriétaire des câbles anglais qui relient, depuis 1874, par le Portugal, les îles du Cap Vert à l'Angleterre. La *Brazilian*, soutenue par la toute-puissante compagnie l'*Eastern*, s'engageait à relier toutes les colonies anglaises comprises entre le Cap et Bathurst (Gambie) à

l'aide de câbles qui ne toucheraient qu'en territoire britannique ou en territoire portugais. Mais ce projet n'était réalisable que si le gouvernement portugais autorisait l'atterrissement à Saint-Vincent.

Dans les négociations engagées à Lisbonne, malgré l'appui donné au groupe de l'*Eastern* par l'Angleterre, ce fut le groupe de la *Spanish National* qui l'emporta. La *Spanish National* obtenait du gouvernement portugais le droit exclusif d'établir des câbles sous-marins pour relier Saint-Louis d'une part, et les îles du Cap Vert, de l'autre, aux différentes colonies françaises, portugaises ou autres de la côte occidentale d'Afrique. Elle s'engageait vis-à-vis du gouvernement français à créer quatre stations entre le Sénégal et le Gabon, dont deux seraient placées directement sur le câble principal. La France accordait pour vingt-cinq ans à la compagnie formée pour l'exploitation de ce réseau (la *West African Co.*) une subvention annuelle de trois cent mille francs (convention du 1er juillet 1885), mais elle pouvait compter sur une atténuation de cette charge par la part qui lui reviendrait sur le trafic de la ligne, puisque, d'après son traité avec le Portugal, la compagnie devait avoir le monopole des communications télégraphiques d'Europe au Cap ou du Cap en Europe par la côte ouest d'Afrique.

Ce calcul a été déjoué par les manœuvres de l'*Eastern*, toujours soutenue par le gouvernement anglais. La *West African*, dans ses arrangements avec la France, n'avait pas mis en doute qu'elle ne fût autorisée à faire atterrir son câble en territoire anglais ; quand elle en vint à l'exécution de son programme, elle se heurta à une interdiction formelle qui ne fut levée qu'à la condition qu'elle cédât ses droits et ses obligations, pour le câble destiné à relier le Cap Vert à l'Afrique, précisément à sa rivale la compagnie *Eastern*. Il serait oiseux de retracer le détail des négociations qui aboutirent à la création d'une compagnie nouvelle, l'*African direct Telegraph*, dont le réseau fut combiné de manière que l'administration anglaise pût acheminer par le Cap Vert tous les télégrammes venant de Bathurst et du sud de l'Afrique sans les faire passer par les stations françaises. En même temps que les bureaux de nos colonies perdaient les taxes de transit qui

auraient dû leur revenir, la ligne Saint-Louis à Cadix et les lignes franco-espagnoles perdaient le trafic dont le bénéfice leur avait été promis. L'Angleterre, par contre, réalisait entièrement le programme qui avait été primitivement écarté dans les négociations de Lisbonne. Si elle avait paru perdre tout d'abord la partie, elle avait pris une complète revanche. Le gouvernement français essaya bien de réclamer une plus fidèle exécution des engagements pris en 1885; mais l'entente entre les compagnies anglaises s'était faite à ses dépens. Aucune satisfaction ne lui fut accordée.

Citons encore, pour en finir avec les subventions que le Trésor français verse aux compagnies anglaises, le contrat passé en 1889 pour relier Obock à l'île de Périm dans la mer Rouge. C'est de nouveau la compagnie *Eastern Telegraph* qui en a eu le bénéfice. Elle a consenti, moyennant une subvention annuelle de 37 500 francs, qu'elle touchera pendant vingt ans, à nous céder un câble de réserve qu'elle promenait sur ses navires de réparation et qui valait environ deux cent mille francs. Le service est fait à Obock par des agents français et la compagnie anglaise bénéficie des taxes perçues. Là encore, ce n'est pas pour la compagnie anglaise que la combinaison a été mauvaise.

***

Comment la France, en même temps qu'elle s'imposait de si grands sacrifices pour le développement de son empire colonial, a-t-elle pu se contenter pour ses colonies d'un système de communications télégraphiques aussi précaire et aussi défectueux? Il n'y a pas de réponse satisfaisante à cette question, en dehors des considérations exposées ici-même [1] sur la manière dont s'est formé notre domaine extérieur. Il ne faut pas perdre de vue que si la France tient aujourd'hui le second rang dans le monde comme puissance coloniale, c'est grâce à une série d'efforts individuels bien plus qu'en vertu d'un plan prémédité. Les pouvoirs publics ont subi la poussée coloniale, ils ne l'ont pas dirigée, ils n'ont montré quelque bonne grâce

1. *Vingt années de Politique coloniale.* (*Revue* du 1er mars 1899.)

à suivre le mouvement qu'après avoir reconnu qu'ils chercheraient en vain à l'enrayer. Dans cet état d'esprit le législateur n'a fait qu'au jour le jour et à la dernière heure ce qui était indispensable : le câble d'Haïphong quand la guerre battait son plein au Tonkin, le câble de Majunga à Mozambique quand l'expédition de Madagascar fut décidée. Quant aux autres projets de câbles, en dehors de celui qui a abouti au doublement de la ligne de Brest à New-York, ils se sont heurtés à l'indifférence du Parlement.

Ce n'est que justice de rappeler que, dès 1886 et 1887, la question des câbles français était posée devant les Chambres par deux projets de loi ayant pour objet : le premier, l'établissement de lignes entre la côte d'Afrique, Madagascar et la Réunion ; le second, la création de communications télégraphiques entre la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe et la France. Ce dernier projet échoua devant la Chambre, l'autre ne fut même pas discuté. L'initiative prise par le ministre des postes et télégraphes avait eu toutefois un résultat utile : elle avait déterminé la création à Calais et à Saint-Tropez de deux usines pour la fabrication des câbles. Malgré l'aliment insuffisant qui a été fourni à son activité, cette industrie, nouvelle en France, a pu se maintenir et est en état de faire face aux commandes que comporterait la création d'un vaste réseau.

En 1892, une nouvelle et très intéressante tentative était faite auprès du Parlement par le ministre du commerce : il s'agissait de créer aux Açores, en un territoire neutre admirablement situé pour servir de nœud d'attache à un réseau qui de France rayonnerait vers l'Afrique, l'Amérique du Nord, les Antilles, l'Amérique du Sud, une station télégraphique française. Il suffisait pour cela de donner à la société française des Télégraphes sous-marins, en lui allouant une subvention, le moyen d'exécuter l'entreprise, dont elle s'était rendue adjudicataire auprès du gouvernement portugais; il fallait établir un câble entre Brest et Haïti, en touchant à Lisbonne, que le câble projeté relierait aux Açores. La Chambre fut saisie d'un projet contre-signé à la fois par les ministres du commerce, des finances et des affaires étrangères. C'était bien montrer que, dans la pensée du gouvernement, il s'agissait d'un premier jalon posé pour l'exécution d'un réseau intéres-

sant la défense nationale. La société s'engageait à maintenir son siège social en France, à n'avoir que des administrateurs français, à faire construire le câble dans une usine située en France, à assurer l'immersion et l'entretien avec un navire et un personnel français, Elle s'interdisait en outre, pour tout son réseau, de céder aucun de ses droits, d'affermer ses lignes ou de fusionner ses intérêts avec ceux d'aucune autre compagnie étrangère, sans le consentement exprès du gouvernement français.

Malheureusement, avant que le Ministère qui avait pris l'initiative de ce projet eût eu le temps de le faire adopter par la commission du budget et par la Chambre, une crise éclatait, qui amenait, avec un changement de personnes un revirement complet dans les vues gouvernementales. Le nouveau ministre du commerce combattit devant la commission du budget la convention conclue par son prédécesseur. Il résultait des calculs qu'il présentait que les évaluations de dépenses avaient été exagérées en faveur de la compagnie. La commission ne pouvait être indifférente à ces critiques. Elle repoussa le projet, et le délai que s'était réservé la compagnie pour exécuter ses engagements expira sans que la Chambre eût même discuté la convention. Le Parlement n'eut à intervenir que pour voter un crédit de quatre cent mille francs en vue de rembourser le cautionnement qu'avait versé la compagnie française et que confisquait le gouvernement portugais. Quatre cent mille francs pour ne pas établir un câble, c'était cher. Une grande partie de la Chambre des députés protesta en s'abstenant lors du vote du crédit. Protestation tardive et dépourvue de sanction. La moralité de cet incident fut tirée par la compagnie *Eastern*, qui s'empressa de s'assurer le bénéfice des privilèges délaissés par la société française en posant le câble de Lisbonne à Vigo. La station des Açores fut définitivement perdue pour la France ; mais nous avons vu que, par suite d'arrangements pris avec l'*Eastern*, l'Allemagne partage aujourd'hui avec l'Angleterre le droit d'y faire atterrir ses câbles.

*
* *

Il nous reste à dire ce qu'il est possible de faire maintenant

pour réparer le temps perdu. Quoique les meilleures positions aient été prises par les nations rivales, le problème n'est pas insoluble. Il a été étudié, depuis plusieurs années déjà, avec beaucoup de compétence, d'esprit de suite et une vigilance patriotique qui ne s'est jamais laissé décourager, par une commission qui se réunit périodiquement au Ministère du commerce, et où les Ministères de la guerre, des affaires étrangères, de la marine et des colonies sont représentés. Le programme d'ensemble auquel s'est arrêtée la commission se rapproche beaucoup de celui qui a été indiqué récemment à la Chambre dans un projet de résolution dont plusieurs membres du groupe colonial ont pris l'initiative. Nous le résumerons dans ses grandes lignes.

La France ne peut pas avoir l'ambition de communiquer par câbles avec ses colonies en ne touchant qu'à des terres françaises. Ce qu'elle doit et peut éviter, c'est le contrôle de l'Angleterre; ce qu'elle doit et peut rechercher, c'est l'intermédiaire des lignes ou des stations appartenant soit à des nations amies, soit à des pays dont la neutralité paraît garantie en temps de guerre. Cela posé, en laissant de côté les colonies d'Amérique qui sont déjà reliées à la France par des lignes françaises, nos possessions coloniales peuvent se diviser en quatre groupes : 1° celles de la côte occidentale de l'Afrique comprenant le Sénégal, le Soudan, la Guinée française, la Côte d'Ivoire, le Dahomey et le Congo; 2° celles de l'Océan Indien : Madagascar, la Réunion, les Comores; 3° l'Indo-Chine; 4° les îles du Pacifique, la Nouvelle-Calédonie et Tahiti.

Pour la côte occidentale d'Afrique, l'établissement des lignes françaises n'offre pas de difficultés. Il suffira de relier Oran à Tanger, Tanger à Ténériffe et Ténériffe à Saint-Louis. On a parlé de racheter le câble actuel de Ténériffe à Saint-Louis pour lequel la France a déjà payé 1 700 000 francs. Le rachat est en effet prévu dans le contrat passé avec la compagnie anglaise, mais à des conditions qui seraient onéreuses étant donnée l'usure de ce câble après seize ans de service; c'est une solution à écarter. De Saint-Louis les communications télégraphiques sont assurées jusqu'à Saï sur le Niger et de Saï au Dahomey par des lignes terrestres. Il serait facile de les étendre jusqu'à Conakry et jusqu'à la Côte d'Ivoire. Un

câble serait nécessaire pour relier le Congo au Dahomey. Cette partie du programme est la plus simple; aussi figure-t-elle en première ligne dans le projet de loi que le gouvernement vient de soumettre à la Chambre.

Pour l'Océan Indien, la question est plus compliquée. Il ne faut pas songer à traverser le canal de Suez. Indépendamment du peu de sécurité qu'offrirait cette voie, elle est fermée par les accords intervenus en 1884 entre le gouvernement égyptien et l'*Eastern Telegraph Co.*, qui possède le monopole jusqu'en 1912 du transit télégraphique et de l'atterrissage des câbles en Égypte.

Pour tourner cette difficulté, deux tracés ont été étudiés, qui l'un et l'autre empruntent l'intermédiaire d'une ligne terrestre à établir en territoire turc. Le premier par El-Arish et Akabah aboutirait à la mer Rouge et à Djibouti; le second, comportant une ligne terrestre plus longue, d'Alexandrette à Fao, au fond du golfe Persique, irait directement de l'île Masirah à Diego-Suarez. En tout état de cause, il est indispensable que l'un de ces deux projets aboutisse, ou tout autre dont le résultat, que nous tenons pour essentiel, sera de relier Diego-Suarez, et avec Diego-Suarez, Madagascar et la Réunion, à la France par une ligne française.

Le projet du gouvernement présente à ce point de vue une lacune regrettable : il ne prévoit que la pose d'un câble entre la Réunion et Tamatave. Nous supposons toutefois que le projet soumis à la Chambre ne vise que la partie immédiatement réalisable d'un programme plus complet. Diego-Suarez, qui est destiné à devenir une station maritime de premier ordre, ne peut pas en cas de guerre être privé de toute communication avec la métropole.

Pour l'Indo-Chine, un pas a déjà été fait par l'initiative du gouverneur général et de son conseil supérieur dans la voie d'une solution que consacre également le projet du gouvernement. Un crédit a déjà été inscrit au budget de l'Indo-Chine en vue de relier par un câble Hué au point où aboutit le réseau russe, au nord de Hong-Kong. De Hué à Saïgon et à Hanoï la communication est assurée par des lignes terrestres. Le réseau russe comprend de Saint-Pétersbourg à Vladivostock une ligne télégraphique parallèle au Transsibérien. La

compagnie des Câbles, qui unit déjà la Russie au Danemark dans la mer Baltique, a été chargée également de relier Vladivostock au Japon, à la Corée et à la Chine.

Ce projet, qui a l'avantage de pouvoir être rapidement réalisé, ne serait toutefois qu'une combinaison d'attente; la véritable solution, quand le réseau de Madagascar existera, consistera à relier par un câble soit Djibouti, soit Diego-Suarez (suivant le tracé qui aura prévalu) aux Indes Néerlandaises et de là à Saïgon.

En ce qui touche le quatrième groupe de nos colonies, le groupe du Pacifique, il serait prématuré d'indiquer les conditions dans lesquelles il pourra dans un avenir forcément éloigné être rattaché à un réseau français. Tahiti n'est dotée d'aucune communication télégraphique; la Nouvelle-Calédonie est, ainsi que nous l'avons dit reliée à l'Australie. La France ne prendra pas l'initiative de créer un câble transpacifique, mais nous avons vu qu'une autre puissance que l'Angleterre s'en préoccupe. Il sera peut-être possible, quand ces projets auront pris corps, de chercher le moyen de tirer nos établissements de l'Océanie de l'isolement auquel ils sont actuellement condamnés.

*
* *

Supposons que le problème soit résolu. Le gouvernement a complété par de nouveaux projets le réseau dont il propose aujourd'hui d'engager l'exécution; les Chambres ont voté tous les crédits de premier établissement nécessaires, dans le cas où l'État se réserverait l'exploitation des lignes, ou les subventions reconnues indispensables, si la construction et l'entretien des lignes est confiée à des compagnies concessionnaires de ces entreprises. Une guerre maritime éclate. Est-il vrai que cet outillage qui aura coûté des millions soit voué fatalement à cesser de fonctionner au moment même où il serait utile, c'est-à-dire dès l'ouverture des hostilités? Est-il aussi facile qu'on le prétend de couper les câbles en cas de guerre? Pour répondre à une semblable question, comme à la plupart de celles que soulève l'hypothèse d'une lutte sur mer entre deux puissances armées des formidables engins

qu'a imaginés l'industrie moderne, il manque une donnée essentielle, celle que fournirait l'expérience.

Dans un article très documenté qu'il a publié récemment[1], le directeur de l'unique compagnie française de câbles qui existe actuellement a tiré argument de ce qui s'est passé à Cuba dans la guerre hispano-américaine pour démontrer qu'il est moins aisé qu'on ne le suppose d'interrompre les communications télégraphiques sous-marines. Il résulte des faits cités par l'auteur de cet article : 1° que les tentatives faites par les Américains pour isoler la Havane en coupant le câble qui relie la capitale de Cuba à Santiago n'aboutirent, après un premier échec, que plus d'un mois après la déclaration de guerre; 2° que le câble français entre Santiago et Haïti ne fut coupé que le 7 juin, la guerre ayant été déclarée le 25 avril; 3° que les câbles anglais de la Jamaïque, dont l'atterrissage dans la passe de Santiago était protégé par les forts espagnols, ne furent jamais interrompus, malgré plusieurs tentatives des Américains.

Il a été constaté en outre qu'aucun dragage en eau profonde n'a donné de résultat : les câbles n'ont pu être crochés que par de tout petits fonds et à proximité des points d'atterrissage. On peut supposer que les efforts des Américains auraient été vains si la défense des côtes avait été organisée à Cuba d'une façon plus efficace. La conclusion de M. Depelley mérite d'ailleurs d'être citée textuellement : « Autant il est facile à un navire installé et outillé pour ce travail et à un personnel expérimenté de relever et de réparer un câble dont la position est exactement connue, autant il est difficile et peu pratique, en temps de guerre, de rechercher des câbles hors des points où ils viennent atterrir à la côte... Il semble dès lors que l'on trouverait des garanties de défense en gardant secret le tracé des câbles que l'on pose et en dissimulant les atterrissages au lieu de les marquer, comme on le fait aujourd'hui, par des guérites et des balises visibles de très loin. Il semble aussi qu'il serait aisé de choisir l'emplacement des atterrissages de manière à y organiser une défense qui en rendrait l'approche dangereuse en temps de guerre. » Ces conseils sont excellents;

1. M. Depelley, *les Câbles télégraphiques en temps de guerre.* (*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1900.)

toutefois le point faible de l'argumentation saute aux yeux dans la citation qui précède. Il ne faut pas prévoir que nous nous trouverons en présence d'un adversaire qui recourra pour la rupture des câbles à des moyens improvisés; les navires installés et outillés pour ce genre d'opérations ne feront pas défaut, ni le personnel expérimenté, ni les indications soigneusement recueillies à l'avance sur le tracé de nos câbles. Dès lors il est sage d'admettre que les ruptures de câbles font partie des risques d'une guerre maritime, mais ce risque n'est pas unilatéral, et il dépend de nous d'être suffisamment armés pour rendre la pareille à nos adversaires.

Puisqu'à la fin de ce siècle la préoccupation qui s'impose plus que jamais aux nations civilisées est la préparation de la guerre, c'est-à-dire la recherche et le perfectionnement des moyens qu'elles ont de se ruiner, de s'affamer, de s'exterminer, force est bien à la France d'être prête à jouer son rôle dans cette œuvre de mutuelle destruction. L'heure viendra peut-être où ce jeu de massacre apparaîtra comme un jeu de dupes; en attendant, armons-nous, hérissons-nous de défenses, sur nos côtes et nos colonies; immergeons nos câbles et outillons-nous pour détruire ceux qui nous gêneront. Quand il y aura dans le monde non plus une seule puissance, mais plusieurs qui auront fait ces préparatifs et assuré leurs communications télégraphiques d'un bout à l'autre de l'univers, sous l'influence d'un danger commun, elles en reviendront peut-être à cette idée de neutraliser les lignes télégraphiques, qui fut le vœu exprimé à l'inauguration du premier câble reliant les États-Unis à l'Angleterre[1].

*
* *

Nous n'avons jusqu'à présent parlé des câbles que comme instrument de défense. Il le fallait bien, puisque c'est seulement sous une menace de guerre que la question des câbles s'est

1. 5 août 1858. Le président des États-Unis demandait, dans sa dépêche de félicitations à la reine Victoria, « que toutes les nations civilisées déclarent spontanément et d'un commun accord que le télégraphe électrique sera neutre à jamais, que les messages qui lui seront confiés seront tenus pour sacrés, même au milieu des hostilités ».

imposée à l'opinion publique. Ce n'est pas cependant à ce seul point de vue que se recommande la création d'un réseau télégraphique sous-marin français; elle se justifie par des considérations d'ordre économique qu'il nous suffira de rappeler, car elles ont été exposées maintes fois.

L'exemple de l'Angleterre montre qu'il y a une corrélation constante entre le développement de ses réseaux télégraphiques et l'accroissement de son commerce avec ses colonies. En 1890, pour un réseau de 225 670 kilomètres, le commerce de l'Angleterre avec ses colonies était de 5 milliards 509 millions de francs; il atteignit 6 milliards 121 millions en 1894. Pendant cette période, cinquante mille kilomètres de câbles nouveaux avaient été posés.

Ajoutons que les entreprises de câbles constituent en Angleterre une industrie rémunératrice; les capitaux qui y sont engagés atteignent la somme totale de près d'un milliard de francs et le produit des taxes que perçoit annuellement l'ensemble des compagnies anglaises dépasse cent vingt millions.

Il y a évidemment dans le réseau anglais des lignes improductives qui ne se recommandent que par leur intérêt politique ou stratégique. C'est alors qu'interviennent les subventions gouvernementales. Les compagnies anglaises touchent à ce titre près de six millions. Il ne faudra donc pas s'étonner si l'industrie des câbles en France, qui n'en est qu'à ses débuts, réclame des subsides relativement élevés. Mais pourquoi ne deviendrait-elle pas à son tour une industrie prospère? Pourquoi ne ferait-elle pas ses frais? Il faut songer que la télégraphie sous-marine ne date que d'une quarantaine d'années. L'usage s'en est développé dans des proportions qui dépassent toutes les prévisions. Il est vraisemblable qu'il continuera à en être de même dans l'avenir. Si la France n'a pas compris dès l'origine tout le parti qu'elle pouvait tirer de ce précieux instrument d'expansion dans le monde, il n'est pas trop tard pour qu'elle apprenne à l'utiliser. Ce n'est pas seulement son commerce et son industrie qui y sont intéressés; c'est aussi son influence qui est en jeu, c'est la diffusion de ses idées, c'est sa bonne renommée dans l'univers entier.

Il fut une époque où le monde civilisé finissait aux fron-

tières des pays d'Europe. Le reste ne comptait pas, sinon pour quelques hardis commerçants qui attendaient anxieusement que les navires qu'ils envoyaient aux Indes leur revinssent chargés d'épices. Pendant longtemps, dans ce monde qui commençait à nos côtes et qui s'arrêtait à Saint-Pétersbourg, la France a tenu le premier rang, elle a imposé sa langue, ses goûts, sa littérature. Avec la vapeur et l'électricité le cadre s'est élargi, mais en même temps les distances ont été supprimées. Le tour du globe est devenu une promenade facile. L'industrie de la vieille Europe s'est créé dans ces continents nouveaux, qui se rapprochaient d'elle, de nouveaux éléments d'activité. Les Anglais d'abord, puis plus récemment les Allemands, en ont amplement tiré parti. Ils ont passé les mers; ils se sont établis partout; pendant ce temps nous sommes restés attachés au sol de notre France, dédaigneux de la révolution qu'opéraient les découvertes modernes, confiants dans la supériorité de notre goût et de nos industries d'art. Or, il est arrivé qu'à force de n'entendre parler qu'anglais et allemand le monde a désappris la langue française. Il est arrivé aussi que les câbles télégraphiques sont devenus de merveilleux commis-voyageurs pour la diffusion de l'influence politique et commerciale de la puissance qui a su en accaparer l'usage presque exclusif. C'est ce que comprennent tous ceux de nos compatriotes qui vivent à l'étranger.

« Quand on vit loin de son pays, écrivait un de nos agents en résidence dans l'Amérique centrale, il est facile de se rendre compte que ces grandes et silencieuses voies sous-marines jouent un rôle dans la prépondérance des peuples. Il se passe ici ce que nous avons constaté dans beaucoup d'autres pays; les câblogrammes d'informations générales nous arrivent chaque jour des États-Unis et sont aussitôt publiés par les journaux locaux. Ils ne contiennent guère que des nouvelles concernant la grande république du Nord et l'Angleterre. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils nous apportent quelque information intéressant la France. Il se fait ainsi dans le public un travail lent, caché, mais efficace, de chaque jour, de chaque minute on peut le dire, tant sont rapides les communications actuelles. On arrive par la force

même des choses à s'intéresser à des gens dont on vous parle à chaque instant, on vit peu à peu de leur vie, et tout naturellement on entre en relations suivies. Quant à ceux dont on ne vous parle jamais, ils sont bien vite oubliés. »

Nous ne nous résignerons pas à ce que notre pays soit parmi les oubliés.

La France doit faire entendre sa voix dans le monde. Elle usera pour cela du véhicule puissant et prompt dont d'autres savent si bien tirer parti. Elle créera, elle développera son réseau de câbles sous-marins.

Sur les neuf cents millions de charges nouvelles qu'imposent cette année — car ce n'est qu'un premier pas — à notre budget déjà bien lourd les menaces de l'impérialisme britannique, la réfection de la flotte, la construction d'ouvrages de défense absorbent la plus grande part ; quelques millions seulement seront consacrés aux câbles.

Qu'il faille des cuirassés et des canons, qu'il faille des fortifications sur nos côtes et dans nos colonies, nous ne l'avons point contesté ; mais il est permis d'espérer que cette préparation de la guerre ne sera qu'un moyen d'assurer la paix, que nous verrons ces cuirassés neufs, à soixante-dix millions la paire, passer à l'état de curiosité avant d'avoir fait leurs preuves, que les forts pour les assises desquels s'entassent les millions seront démolis et déclassés avant d'avoir montré s'ils pouvaient ou non résister à l'effort de l'artillerie du plus récent modèle. De tant de dépenses, dont le mieux qu'on puisse augurer est qu'elles demeurent superflues, une seule restera utile et productive, celle des câbles.

Souhaitons que cette considération soit jugée décisive. Les Chambres ne marchanderont pas les quelques millions indispensables pour que le projet présenté par le gouvernement soit complété dans le sens par nous indiqué.

JACQUES HAUSSMANN

COMMENT

JE DEVINS EXPLORATEUR[1]

Lorsque je conçus sous sa forme définitive le projet d'explorer les régions inconnues de l'Indo-Chine, j'avais passé plus de dix ans déjà dans notre colonie d'Extrême-Orient : sept en Cochinchine et près de quatre au Cambodge.

Mon dessein était né pendant un long séjour à Kampot, petit port cambodgien sur le golfe de Siam, où, chargé du bureau télégraphique, j'avais habité plusieurs années au milieu de la population indigène.

Il s'était fortifié dans la capitale du Cambodge, à Pnom-Penh, où je résidai ensuite, et au contact d'un vieil ami, aujourd'hui disparu, qui aima passionnément l'Indo-Chine, Raphaël Garcerie.

*
* *

Au Cambodge, débarqué un jour d'une jonque de pêcheurs de Cochinchine, j'étais arrivé sans introducteur.

Venu pour remplacer un camarade mort depuis quelques mois, je fus salué sur la rive par plusieurs chefs et un interprète, qui me conduisirent à ma case, semblant surtout préoc-

1. Ces pages sont l'introduction du premier volume, qui paraîtra prochainement, de la *Mission Pavie*.

cupés de deviner mon caractère à mon attitude et à mes premières actions.

En remontant la rivière avec la marée, j'avais trouvé le village à une heure dans l'intérieur. Ma maison, en arrière du marché, était isolée dans un terrain vague entre le petit cours d'eau et un temple bouddhiste.

Ce pays de Kampot était habité par quelques centaines de Chinois négociants et agriculteurs établis sur le port ou dans les poivrières, et dont les affaires importantes avaient été une des causes de l'installation du télégraphe. Autant d'Annamites pêcheurs d'écaille, de nacre et d'holothuries peuplaient aussi la rive, mais le fond de la population était surtout un nombre assez considérable de Khmers, que nous appelons Cambodgiens, et de Kiams plutôt répandus dans les campagnes.

Choisi par un chef bienveillant pour occuper ce poste alors le plus éloigné de la colonie et qui me mettait en évidence dans mon service en me faisant le correspondant politique du représentant de la France au Cambodge, j'avais lu ce qu'on savait du passé du pays, mais je n'avais d'autres notions sur son peuple que l'opinion défavorable qui avait alors cours en Cochinchine, et qui avait pour origine l'antipathie des Annamites dont nous avions un peu sur ce sujet pris la manière de voir. J'étais surtout loin d'être fait à l'idée d'avoir avec les Cambodgiens des rapports plus familiers que ceux qu'on avait avec les indigènes dans les centres annamites où, un certain nombre de Français se trouvant réunis, nous vivions presque complètement entre nous; aussi je gardai vis-à-vis d'eux une réserve résultant de la prévention acquise et d'une timidité naturelle très grande, et je ne vis guère, pendant assez longtemps, que ceux qui m'avaient accueilli à l'arrivée.

Cependant je lisais dans les regards, quand les gens me saluaient dans mes promenades, comme une invitation aimable à leur parler. Sans doute on avait déjà dans le pays favorablement jugé mon caractère, car il me semblait qu'ils disaient :

— Vous nous plaisez bien, et nous serions heureux de ne pas vous être indifférents.

J'étais jeune, je ne sus pas sortir seul de l'attitude de policé sauvage que, je le savais pourtant par l'interprète, mes prédécesseurs n'avaient pas conservée.

Les prêtres bouddhistes de la pagode située à côté de ma case changèrent et ma manière de voir et ma manière d'agir.

Un jour, avec cette sorte de hardiesse enfantine qu'autorise leur situation dans le pays, ils osèrent plus que les gens du voisinage et franchirent, pour me faire visite, la porte de mon enclos.

Marchant à la file, leur chef en tête, ils s'arrêtèrent aux marches de la véranda.

Par la fenêtre je les avais aperçus; peu désireux de les voir envahir ma case, je pensai que peut-être ils s'en retourneraient, s'ils ne me voyaient pas, et je restai dans la chambre, faisant semblant d'ignorer leur présence.

Alors j'entendis de légers bruits de voix rendus habilement perceptibles.

Sans doute, ils se disaient :

— Il ne nous sait pas là, parlons un peu plus fort, appelons son attention.

D'assez mauvaise grâce, je me résignai et m'avançai vers eux.

Par contenance, le chef montrait aux autres les fruits chargeant le citronnier planté devant la porte.

Comme si je ne devinais pas que leur démarche eût pour but une visite, je feignis de croire qu'ils venaient demander quelques-uns des fruits mûrs, et je fis le signe qu'ils en cueillissent autant qu'ils en voudraient.

En souriant, le chef en prit un, et, tandis que ses compagnons, confus de ce qu'ils croyaient ma méprise, baissaient la tête embarrassés, de la main il me montra leur groupe, puis se montra lui-même, et, ayant dans le regard une prière de bon accueil, il prononça une phrase interrogativement modulée que je compris très bien devoir être :

— Nous tous venons vous voir, ne le permettrez-vous pas?

Je lui tendis la main.

Il monta, paraissant heureux de n'avoir pas échoué, et, indiquant qu'il était du temple situé à gauche de ma maison, il me présenta trois de ceux qui le suivaient et les cinq ou six autres, les prêtres et les élèves, puis s'assit près de moi, les laissant en arrière.

Après des petits compliments devinés de part et d'autre et

un silence court, il éleva en riant vers moi le citron dans sa main, et, pour m'en faire connaître le nom en cambodgien, dit : « crauchmar ».

Je répondis : « citron ».

Il répéta le mot en français et voulut qu'à mon tour je dise et je redise « crauchmar » jusqu'à ce que j'eusse très bien prononcé. Puis, me touchant du doigt, il m'appela : « monsieur », en me faisant comprendre que, pour lui, c'était : « louck ».

J'étais un peu gêné, n'ayant pas idée d'apprendre la langue khmère ; mais les jeunes, derrière nous, avaient à chaque mot un rire heureux, encourageant, portant à la condescendance, et lui-même semblait si aise de la façon dont sa visite marchait que leur joie triomphait de ma sauvagerie et de ma timidité.

Je vis alors qu'il était borgne, mais son œil avait si bien de l'expression pour deux qu'on ne s'apercevait pas tout d'abord de cette infirmité.

Je n'avais encore guère pris garde au visage des Khmers, le sien me paraissait maintenant sympathique. C'était un homme d'une quarantaine d'années : je lui trouvais un air intelligent de penseur tranquille et je le considérais, un peu surpris de voir dans ses traits la caractéristique aryenne des physionomies d'Europe qui m'étaient familières plutôt que celle de l'asiatique que son teint indiquait.

Je lui offris du café.

Le petit domestique qui nous servit alla chercher l'interprète qu'amenaient d'ordinaire ceux qui venaient chez moi.

En l'attendant, le prêtre se leva ; montrant qu'il connaissait la maison très bien, il entra dans le bureau, s'approcha de la pile électrique et plongea un doigt de chaque main dans les vases des deux extrémités, disant, je crus le comprendre du moins, qu'il savait qu'on recevait ainsi une légère secousse, mais que les explications qu'on lui avait données n'avaient pas suffi à lui apprendre pourquoi.

Répondant aux regards des autres, je les engageai à imiter leur chef ; enhardis, ils suivirent son exemple, se faisant des remarques entre eux sur un ton de discrétion polie dont j'étais et surpris et charmé.

Les prêtres bouddhistes de la pagode située à côté de ma case changèrent et ma manière de voir et ma manière d'agir.

Un jour, avec cette sorte de hardiesse enfantine qu'autorise leur situation dans le pays, ils osèrent plus que les gens du voisinage et franchirent, pour me faire visite, la porte de mon enclos.

Marchant à la file, leur chef en tête, ils s'arrêtèrent aux marches de la véranda.

Par la fenêtre je les avais aperçus; peu désireux de les voir envahir ma case, je pensai que peut-être ils s'en retourneraient, s'ils ne me voyaient pas, et je restai dans la chambre, faisant semblant d'ignorer leur présence.

Alors j'entendis de légers bruits de voix rendus habilement perceptibles.

Sans doute, ils se disaient :

— Il ne nous sait pas là, parlons un peu plus fort, appelons son attention.

D'assez mauvaise grâce, je me résignai et m'avançai vers eux.

Par contenance, le chef montrait aux autres les fruits chargeant le citronnier planté devant la porte.

Comme si je ne devinais pas que leur démarche eût pour but une visite, je feignis de croire qu'ils venaient demander quelques-uns des fruits mûrs, et je fis le signe qu'ils en cueillissent autant qu'ils en voudraient.

En souriant, le chef en prit un, et, tandis que ses compagnons, confus de ce qu'ils croyaient ma méprise, baissaient la tête embarrassés, de la main il me montra leur groupe, puis se montra lui-même, et, ayant dans le regard une prière de bon accueil, il prononça une phrase interrogativement modulée que je compris très bien devoir être :

— Nous tous venons vous voir, ne le permettrez-vous pas?

Je lui tendis la main.

Il monta, paraissant heureux de n'avoir pas échoué, et, indiquant qu'il était du temple situé à gauche de ma maison, il me présenta trois de ceux qui le suivaient et les cinq ou six autres, les prêtres et les élèves, puis s'assit près de moi, les laissant en arrière.

Après des petits compliments devinés de part et d'autre et

un silence court, il éleva en riant vers moi le citron dans sa main, et, pour m'en faire connaître le nom en cambodgien, dit : « crauchmar ».

Je répondis : « citron ».

Il répéta le mot en français et voulut qu'à mon tour je dise et je redise « crauchmar » jusqu'à ce que j'eusse très bien prononcé. Puis, me touchant du doigt, il m'appela : « monsieur », en me faisant comprendre que, pour lui, c'était : « louck ».

J'étais un peu gêné, n'ayant pas idée d'apprendre la langue khmère ; mais les jeunes, derrière nous, avaient à chaque mot un rire heureux, encourageant, portant à la condescendance, et lui-même semblait si aise de la façon dont sa visite marchait que leur joie triomphait de ma sauvagerie et de ma timidité.

Je vis alors qu'il était borgne, mais son œil avait si bien de l'expression pour deux qu'on ne s'apercevait pas tout d'abord de cette infirmité.

Je n'avais encore guère pris garde au visage des Khmers, le sien me paraissait maintenant sympathique. C'était un homme d'une quarantaine d'années : je lui trouvais un air intelligent de penseur tranquille et je le considérais, un peu surpris de voir dans ses traits la caractéristique aryenne des physionomies d'Europe qui m'étaient familières plutôt que celle de l'asiatique que son teint indiquait.

Je lui offris du café.

Le petit domestique qui nous servit alla chercher l'interprète qu'amenaient d'ordinaire ceux qui venaient chez moi.

En l'attendant, le prêtre se leva ; montrant qu'il connaissait la maison très bien, il entra dans le bureau, s'approcha de la pile électrique et plongea un doigt de chaque main dans les vases des deux extrémités, disant, je crus le comprendre du moins, qu'il savait qu'on recevait ainsi une légère secousse, mais que les explications qu'on lui avait données n'avaient pas suffi à lui apprendre pourquoi.

Répondant aux regards des autres, je les engageai à imiter leur chef ; enhardis, ils suivirent son exemple, se faisant des remarques entre eux sur un ton de discrétion polie dont j'étais et surpris et charmé.

L'interprète entra; c'était un Cambodgien descendant de Portugais, élevé par les missionnaires; il était chrétien et se nommait Jean.

Tout de suite mon visiteur parla; Jean traduisit :

— Monsieur, le bonze dit qu'il vous aime pour votre accueil affable. Depuis longtemps, avec tous ceux de sa pagode, il souhaitait de vous connaître comme il a connu les trois messieurs avant vous au télégraphe ici, mais il n'osait se presser de venir à cause de la recommandation de ne pas vous importuner, faite à votre arrivée par les autorités aux gens de ce pays.

On m'eût appris la veille ce détail-là, j'eusse sans doute trouvé la précaution très bonne; maintenant elle me semblait superflue, et je craignais presque de voir mes hôtes me laisser seul trop vite.

Et Jean leur dit pour moi :

— J'irai aussi vous visiter à la pagode, je ne connais rien des usages des Khmers ni des pratiques des temples, je serai heureux d'apprendre quelque chose de vous et aussi de vous voir dans vos occupations.

A ce moment un certain nombre d'Annamites, se dirigeant vers la bonzerie, passaient devant ma case; je demandai :

— Je croyais que les Annamites n'observaient pas le même rite que les Khmers et qu'ils fréquentaient des temples différents ?

Ma remarque fit sourire le prêtre; il répondit deux mots que Jean présenta ainsi :

— Ces gens, qu'accompagnent leurs parents, sont les matelots des barques qui vont faire la campagne de trois mois dans les îles du golfe pour la pêche de l'écaille, des coquillages nacrés et des holothuries. Ils ne se rendent pas au temple, mais viennent consulter le chef de la pagode qui lira dans leurs mains s'ils échapperont cette fois encore à la tempête et si la pêche de l'année sera bonne pour eux.

Enchanté de voir mon étonnement, l'interprète continua :

— Ce bonze est savant en des sciences que nous autres chrétiens ignorons : ainsi il connaît les étoiles et sait quelles sont celles qu'on doit examiner pour l'horoscope des gens. C'est aussi lui qui, dans le pays, annonce le moment des éclipses.

J'étais dans une surprise très grande.

— Demandez-lui donc, Jean, d'où il sait toutes ces choses ?

Loin d'amener sur le visage du chef de la pagode une expression de vanité satisfaite, ma question y mit comme une vague apparence de crainte de moquerie de ma part. Il répondit :

— Je les sais par nos manuscrits ; n'est-ce pas aussi ainsi qu'en Europe tout s'apprend?

Je n'avais pas songé que les Cambodgiens pouvaient avoir à la portée de tous une instruction réellement approfondie ; je m'étais attendu à l'entendre dire que ces connaissances-là se transmettaient de père en fils dans sa famille, et j'eus tout de suite le vif désir de voir ces ouvrages où la science se mêlait à des idées étranges gardées des temps antiques.

— Quand j'irai à votre pagode, je vous demanderai de me montrer ces livres curieux.

— J'aurai grand plaisir à vous faire voir tous ceux que nous avons, — fit-il, riant de ce rire que j'eusse eu moi-même s'il m'avait demandé de regarder un livre quelconque en français de préférence à tout autre dans la même langue.

Et il compléta, comme s'il avait craint d'avoir été irrévérencieux :

— Vos conversations, si vous le vouliez, nous instruiraient plus que les manuscrits que, malgré la ruine de notre pays, nous avons encore.

Ces mots étaient dits avec un accent de prière instante.

Sans oser parler du passé auquel il venait de faire allusion, n'étant pas très sûr du souvenir de mes lectures, je lui promis en serrant sa main de le voir souvent. Et j'eus ce sentiment que dans nos rapports j'apprendrais certainement de cet homme, que je devinais curieux à connaître, beaucoup plus que lui-même ne pourrait apprendre de moi.

Attendu par les pêcheurs, il se retira.

Jusqu'auprès du seuil de la véranda je gardai sa main. Tous les deux, je crois, nous comprenions que nos relations ne se borneraient pas aux visites polies. Ceux qui le suivaient, quoique bien plus jeunes, semblaient très touchés.

Au bas de l'escalier il se retourna, montrant le fruit cueilli en entrant ; je compris, au geste dont il accompagna son sourire de salut, qu'il le conserverait sûrement quelque temps

et je répétai en guise d' « au revoir » à mon premier ami cambodgien, ce premier mot khmer « crauchmar » qu'il m'avait appris.

Lorsqu'il fut parti, je restai songeur, ayant ce regret que ma timidité eût pu s'allier à une prévention injuste peut-être, et me faire penser à vivre à l'écart d'une population que j'ignorais; et j'éprouvai un sentiment de bienveillance extrême pour celui qui avait ainsi ébranlé mon indifférence.

*
* *

Quand j'allai le voir, il se disposait à faire une lecture aux prêtres de la pagode.

Jean, demandant qu'on ne le dérangeât pas, lui exprima mon désir de l'entendre aussi: se faisant fort de traduire pour moi à mesure qu'il parlerait.

M'ayant fait asseoir le chef commença, me disant d'abord:

— C'est pour former l'esprit de ceux qui, plus tard, pourront être des juges.

» Un jeune prêtre vient de quitter la pagode et l'habit religieux pour rentrer dans sa famille et choisir une compagne; il se baigne au bord du fleuve par la grande chaleur du milieu du jour.

» Tout à coup une partie de la berge, rongée par les eaux, s'éboule. La chute des terres cause un remous tel qu'il pousse le nageur jusque dans la partie impétueuse du courant. Il est entraîné malgré ses efforts.

» Le soleil baisse à l'horizon, le jeune homme a en vain lutté pour gagner le bord, le léger vêtement qui le couvrait pour le bain a disparu; ses forces l'abandonnent, il implore Pra-En, lui confie son destin et, se contentant de se maintenir à la surface de l'eau, il se laisse emporter.

» A ce moment trois jeunes filles venues pour puiser de l'eau l'aperçoivent.

» La première pousse dans le fleuve un tronc de bois mort auquel le naufragé parvient à s'accrocher; mais son épuisement est grand: incapable de le diriger vers la rive, il reste à la merci des eaux.

» On entend dans le lointain le grondement d'un rapide, les

flots s'y brisent tumultueusement contre les rochers. Malgré le secours puissant qu'il a reçu, l'infortuné va périr.

» Les jeunes filles le suivent en courant sur le bord.

» La deuxième a pris un long bambou, elle le lui tend, il peut le saisir, il est sauvé !

» Au moment où il sort de l'eau, la troisième voit qu'il est nu, elle se dépouille rapidement de son écharpe et la lui jette.

» Aussitôt qu'il est à terre, le jeune homme tombe à genoux sur le sol, il remercie Pra-En, puis les jeunes filles.

» Celles-ci l'interrogent, il répond :

» — J'ai ce matin quitté la pagode et l'habit religieux pour rentrer dans ma famille et choisir une compagne; je me baignais au bord du fleuve par la grande chaleur du milieu du jour; tout à coup une partie de la berge, rongée par les eaux, s'éboule, la chute des terres cause un remous tel qu'il me pousse jusque dans la partie impétueuse du courant; je n'en puis sortir, mes forces sont épuisées, je sens que je vais périr, je remets mon destin aux mains de Pra-En, vous apparaissez alors, vous êtes mon salut.

» Les jeunes filles ont considéré le naufragé, elles l'ont trouvé beau; la pensée est venue à chacune qu'il pourrait devenir son époux.

» La troisième s'exprime ainsi :

» — Ce qui arrive, ô jeune homme, a lieu par la volonté de Pra-En lui-même, l'une de nous sans doute vous est destinée !

» Et son regard dit qu'elle serait heureuse d'être la choisie.

» Mais la première jeune fille aussitôt s'écrie :

» — Il ne saurait être l'époux d'une autre que moi, je l'ai sauvé, il m'appartient.

» Alors la deuxième, parlant à son tour :

» — C'est à moi qu'il doit être, sans moi sa mort était certaine ! Allons au juge !

» Cependant le juge a écouté le récit du jeune homme, il a aussi entendu les deux premières jeunes filles, il s'adresse à la troisième :

» — Et vous qui couvrez votre poitrine de vos bras croisés, quelle obligation vous doit le naufragé qui puisse être comparée aux services rendus par vos compagnes ?

» — Je n'ai pas contribué à lui sauver la vie ; le voyant sortir sans vêtements de l'eau, je me suis dévêtue de mon écharpe et la lui ai jetée. »

A ce point de la lecture, le prêtre s'arrêtant s'adressa à ceux qu'il instruisait :

— Maintenant réfléchissez et inscrivez sur vos ardoises en faveur de qui vous eussiez rendu le jugement.

Puis, ayant constaté que ses auditeurs s'étaient prononcés moitié pour la première, moitié pour la deuxième des jeunes filles, il reprit son manuscrit et continua :

« Le juge conclut ainsi :

» — La première de ces jeunes filles a fourni à un malheureux emporté par les eaux le moyen de surnager, elle lui a sauvé la vie, car dans sa détresse il n'aurait pu sans son aide attendre le secours qui lui a ensuite été donné.

» La deuxième l'a retiré du fleuve au moment où il allait périr dans les rapides et les tourbillons.

» Toutes deux, en remplissant généreusement leur devoir, ont accompli une action également belle.

» La troisième, voyant un jeune homme sortir sans vêtements de l'eau, a voulu tout de suite le couvrir et s'est dépouillée de son écharpe.

» Jeune homme, quoique le service que vous ont rendu les deux jeunes filles leur ait peu coûté, il est tel que vous leur devez désormais une reconnaissance approchant de celle que vous devez à votre mère.

» Le sentiment de pudique protection auquel a obéi la troisième est celui qu'une jeune fille aurait éprouvé pour son fiancé : son action a établi un lien entre elle et vous.

» De ces trois jeunes filles qui désirent vous avoir pour époux, c'est à elle qu'il appartient de vous conduire vers ses parents. »

» Le jeune homme, ayant salué le juge, s'agenouilla aux pieds des deux premières jeunes filles et les remercia de nouveau, demandant au ciel qu'il lui fût donné de rendre un jour pareil service à des humains. Puis il s'approcha de celle dont il avait pour vêtement l'écharpe :

» — O jeune fille, conduisez-moi vers vos parents, je serai heureux s'ils me reçoivent avec bonté.

La lecture était terminée; le chef de la pagode vint à moi,

je lui dis combien j'avais eu de plaisir à l'entendre, et avec quel intérêt j'écouterais dans son entier le livre ainsi entr'ouvert.

Il m'amena à la bibliothèque, petit bâtiment dans lequel une sorte de coffre laqué rouge et noir, orné de dorures et ressemblant à un cercueil, habilement abrité de l'eau et des termites, contenait pêle-mêle plusieurs centaines de manuscrits sur feuilles de palmier. Très troublé par la vue de l'amas de tous ces volumes que j'imaginais curieux comme celui dont je venais d'entendre un fragment, je le suivis ensuite vers sa cellule; elle était en arrière du temple; celles des prêtres et des élèves étaient alignées en face d'elle.

Assis près de lui sur une de ces nattes luisantes aux couleurs vives qu'on ne fait nulle part aussi bien qu'au Cambodge, je considérai silencieux et découragé les livres sur l'astronomie, l'astrologie, la chiromancie et la divination qu'en ordre devant nous il avait rangés, comprenant très bien, comme il le disait et l'interprète aussi, que je ne pouvais songer à me faire traduire toutes ces choses abstraites, et je me contentai de lui demander quels pouvaient bien être les sujets traités dans les manuscrits emplissant le coffre.

Désireux d'être exact, content de m'intéresser encore, le chef répondit avec complaisance :

— Quelques-uns enseignent la manière d'écrire la langue cambodgienne; d'autres, *le Pali*, notre langue savante; la plus grande partie, sorte de romans, relate les existences passées du Bouddha et forme avec les livres religieux le fonds ordinaire des bibliothèques de nos temples khmers; nombreux aussi sont les livres sur les usages, éducation, codes, lois, et il s'y trouve, bien courtes il est vrai, des pages sur l'histoire de notre pays dans ces derniers temps.

J'avais revu depuis sa visite tout ce qu'il y avait alors d'écrit sur le Cambodge, mon indifférence pour le peuple khmer était devenue sympathie sincère, et j'avais éprouvé un désir d'apprendre davantage, singulièrement plus vif qu'à l'ancienne lecture.

Pensant que j'entendrais peut-être de lui des choses inconnues chez nous, je le priai de me parler de l'antique Cambodge et des malheurs qui avaient clos son époque de merveilleuse gloire.

Alors, timidement d'abord, il causa, cherchant un peu les mots, puis sa voix s'assura, et je sentis bientôt qu'il mettait son cœur entier dans ses paroles. Mais dès le commencement la traduction de l'interprète me montra que sur ces sujets il en savait moins encore que moi.

Cependant je voulus le laisser aller jusqu'au bout, non pas seulement par simple convenance, mais aussi parce que maintenant je trouvais je ne sais quel charme au débit de ses phrases, et je fis signe à Jean d'attendre qu'il eût fini pour me les résumer.

En l'écoutant encore je compris que ce charme tenait à ce que je sentais la différence entre le langage khmer, parlé comme le nôtre, et le chinois et l'annamite dont j'étais habitué à entendre les tonalités bizarres.

Je connaissais bien la théorie du « recto tono » et du « vario tono », mais combien, comme moi, en entendant ces divers langages, les ont confondus dans les premiers temps !

Ses paroles m'allaient non seulement à l'oreille, mais aussi au cœur. Ce n'était plus le ton des mots comme dans ces langues que nous disons « chantées » ; c'était bien, comme chez nous, le ton du sentiment.

Je me félicitais comme d'une découverte de cette impression que je n'avais pas eue pendant la lecture du manuscrit. Les mots me semblaient plus faciles à prononcer, je m'attachais à retenir ceux-là qui, le plus souvent, revenaient sur ses lèvres, et je me demandais pourquoi je n'apprendrais pas cette langue, en ayant le loisir.

De l'art du discours, le chef du temple khmer avait seulement la note naturelle, mais sa parole chaude, alliée à la flamme de son œil unique, s'emparait de moi, je me complaisais à découvrir dans son récit des périodes de tristesse, de regrets, de larmes et d'espoir, je comprenais qu'il exprimait des sentiments que les Cambodgiens devaient tous avoir ; il faisait vibrer les cordes de mon cœur ; en croyant simplement m'instruire, il me conquérait.

Quand l'interprète, sans rien m'apprendre d'important, à son tour eut parlé et qu'il eut ensuite traduit mon impression à celui que j'appelai dès lors mon ami, je demandai ce que signifiaient quelques-uns des mots les plus employés que j'avais retenus.

Et comme surpris ils me répondaient, j'ajoutai :

— Je suis décidé à étudier le khmer, j'espère que vous m'y aiderez?

A ce moment les prêtres et les élèves arrivèrent pour la prière du soir. Tous étaient curieux de connaître pourquoi leur chef rayonnait; quand il leur eut dit ma résolution, ils me saluèrent joyeux comme s'ils avaient appris une chose vraiment heureuse.

***

L'entraînement que je subissais pour les choses khmères alla désormais en augmentant. L'étonnement causé par une civilisation, sinon dédaignée, du moins à laquelle je n'avais pas donné l'attention qu'elle méritait, fit naître en moi un besoin impérieux de mieux connaître ce peuple au passé colossal voilé d'ombre et d'étudier son sol.

Il se trouvait que, pour la satisfaction de mes désirs, j'étais vraiment servi à souhait.

En effet, dans ce district de Kampot, les trois races kiam, chinoise et annamite vivent côte à côte avec les Cambodgiens, offrant des points précieux de comparaison pour l'observateur; des sauvages même, épave d'origine inconnue, s'y rencontrent encore.

La nature s'est complu à y réunir dans la disposition du terrain ses manifestations les plus susceptibles d'agir sur l'imagination.

Les montagnes les plus hautes du Cambodge s'y élèvent, recouvertes de forêts vigoureuses, peuplées de fauves; de leurs replis s'échappent en cascades bruyantes des torrents sans nombre allant former un petit fleuve large sitôt qu'il est en plaine et qui, avant d'arriver à la mer, a un port sur ses rives.

Et cette mer, c'est le golfe de Siam, béni des pêcheurs d'écaille, de nacre et d'holothuries.

Avec des îles immenses à l'horizon, elle s'étale devant l'embouchure du cours d'eau en une vaste rade sur laquelle, en ce temps exempt de douanes, dix à douze jonques chinoises, trop fortes pour remonter la rivière, étaient mouillées la moitié de l'année.

Elle découpe la côte en pointes aiguës, en baies profondes, amasse ici des sables en plages, se confond là avec le sol naissant dans des marais encombrés de palétuviers, enfants de l'alluvion, prodigieux auxiliaires des formations de terres nouvelles.

A droite et à gauche les contreforts des monts viennent mourir dans ses flots; entre les hauteurs, une plaine, riche delta du petit fleuve, cultivée en rizières et couverte de palmiers à sucre [1] dans ses parties basses, est chargée de plantations de poivre, d'aréquiers et de bétel dans celles qui avoisinent les pentes.

Et sur cet ensemble, tantôt le ciel gris ardent des régions torrides, tantôt le ciel bleu des nuits étincelantes, tantôt le ciel noir des orages.

Par l'effort constant de suggestion d'une population aimable qui demandait l'affection, et par la contemplation d'une nature toute d'empoignantes oppositions, remarquable ici par son développement civilisé, là par sa sauvagerie, une transformation profonde s'opéra en moi, je fus pris de passion et pour l'une et pour l'autre.

Les ai-je assez souvent parcourus et fouillés, ces forêts, cette plaine, ces marais et ces plages de Kampot!

Me suis-je assez trempé dans les torrents, baigné dans les rapides des monts Kamchay et dans les eaux du golfe!

Quel est le village du canton aux fêtes duquel je n'ai pas assisté?

Combien dans le pays n'ont pas avec moi causé au moins quelques instants?

La connaissance de la langue me vint bien plus encore par la pratique que par l'étude. Je prenais plaisir à parler aux prêtres des pagodes, aux gens qui m'accompagnaient dans mes courses et à ceux que je rencontrais en chemin. L'interprète, enchanté de quitter pour m'accompagner la case où il se morfondait, m'aidait à être compris et m'aidait à comprendre.

Tous là-bas, à quelque race qu'ils appartiennent, savent le cambodgien. Leurs conversations ne m'apprenaient pas seu-

1. *Borassus flabelliformis*.

lement ce langage, elles m'instruisaient ou me permettaient d'instruire les autres sur une foule de sujets.

Un jour, à des pêcheurs annamites, je demandais :

— La campagne de pêche qui vient de s'achever a-t-elle été bonne? qu'avez-vous rapporté?

— De l'écaille, des holothuries, des sèches, des coquilles nacrées et aussi quelques autres coquillages de couleurs vives, de formes curieuses et d'aspect séduisant que nous viendrons vous montrer chez vous pour que vous nous disiez s'ils valent qu'on en recueille encore.

Et le lendemain ces marins hardis, qui voguant d'île en île passent à la mer les beaux mois de l'année, vinrent étaler devant moi d'éblouissantes coquilles sans valeur pour eux et dont ils désiraient connaître l'utilisation possible et l'écoulement.

C'étaient des mîtres, des olives, des harpes, des cérites, des rochers et des porcelaines d'infinies variétés, depuis la « granulée » jusqu'aux « cauris », « géographique », « aurore ».

Pour le placement des coquilles nacrées, ils avaient des intermédiaires chinois qui, par Singapore et Hong-Kong, les faisaient parvenir au Tonkin pour les incrustations. Je leur fis connaître le moyen de tirer des autres un modeste parti, j'achetai les plus jolies, et pris plaisir dès lors à collectionner ces chatoyants produits de la mer chaude ; je commençai ainsi par eux, sans intention d'abord, ces recherches sur l'histoire naturelle qui devaient dans la suite m'intéresser si profondément.

Ces pêcheurs, une autre fois, m'apportèrent vivante une tortue à écaille. J'essayai de l'élever dans l'eau de mer, mais ils l'avaient si longtemps gardée ficelée au fond de leur bateau et elle était dans un tel état d'épuisement que je dus me résoudre à la tuer pour qu'il me fût au moins possible de garder sa dépouille.

Cette circonstance me donna l'occasion de leur montrer la manière de dépecer ces bêtes précieuses, de les empailler après en avoir poli la carapace et de créer ainsi une industrie nouvelle qui ne tarda pas à se propager tout le long de la côte, car les tortues ainsi préparées furent tout de suite recherchées

par les Français de Cochinchine à qui les pêcheurs allèrent les offrir.

Comme Kampot était trop éloigné de ce débouché, Hatien, le premier des petits ports de la colonie en allant vers l'Est, et où se fabriquaient déjà, avec l'écaille, des peignes et des éventails, devint peu à peu le marché des tortues.

Pendant les longues journées de l'hivernage où la mousson de sud-ouest souffle trop violemment sur la côte pour permettre aux petites barques de se risquer au loin, ce fut pour les industrieux pêcheurs annamites une occupation ajoutée à celle du travail du jais qu'ils rapportaient de l'île de Phu-Quoc et dont ils faisaient des bracelets qui, élégamment montés sur or, étaient des bijoux alors très à la mode en Cochinchine.

J'avais fait connaître à quelques-uns d'entre eux mon désir d'acquérir un de ces derniers ornements ; assez longtemps après ils vinrent me présenter leur travail.

Après un léger examen, j'observai :

— Mais ceci n'est pas du jais.

— Il est vrai qu'il n'est pas de la meilleure espèce, aussi nous ne vous le vendrons pas cher : il ne vient pas de Phu-Quoc, nous le rapportons d'une île non loin de Kompong-Som.

Pendant qu'ils parlaient je constatais que j'avais dans les mains du charbon de terre ! En même temps que je m'apercevais de leur supercherie, j'éprouvais un contentement extrême à l'idée qu'ils avaient trouvé un gisement pouvant avoir grande importance.

— Avez-vous creusé pour recueillir ceci ? L'endroit est-il déjà connu dans le pays ?

— Nous n'avons pas creusé, l'endroit n'est pas connu.

Comme en me répondant ils semblaient gênés par ma question, je pensai qu'ils croyaient préférable de garder leur secret et j'ajoutai :

— Ce que vous m'apportez est du charbon de terre dont vous avez entendu dire qu'on consomme d'énormes quantités pour le chauffage des bateaux à vapeur et des usines d'Europe. Vous avez fait là une trouvaille heureuse, mais vous n'en pourrez tirer parti vous-mêmes ; dites-moi où est le gisement,

je préviendrai le gouvernement et je ferai en sorte que votre chance vous profite.

— Alors cela ne peut servir qu'à faire du feu ?

Sur mon signe affirmatif ils laissèrent percer une déception très grande, ils se consultèrent avec embarras et l'un d'eux, comme prenant son parti, me dit avec le rire ennuyé d'un enfant qui conviendrait d'une faute inexcusable :

— Eh bien, monsieur, ce charbon ne provient pas de notre sol, mais d'un navire français naufragé sur la côte à deux journées d'ici. Loués par le capitaine, nous avons joint nos efforts à ceux de l'équipage pour le sortir des roches; on n'a pu réussir. Le capitaine a acheté une de nos barques sur laquelle, avec tout son monde, il est parti pour Siam ; en quittant le bord il nous a permis de prendre autant que nous voudrions de cette matière que nous croyions du jais et dont le vaisseau est plein.

Ils m'avaient caché la nouvelle d'un événement pareil depuis six jours qu'ils étaient de retour ; le temps de faire un bracelet !

Je connaissais les Annamites, ayant déjà vécu sept ans en Cochinchine, mais je n'aurais jamais imaginé semblable conclusion à la visite des pêcheurs.

Penauds, ils répondirent ensuite si bien aux questions que je leur fis encore que je pus aussitôt connaître et faire prévenir par le télégraphe le chargeur du navire qui était de Saïgon.

*
* *

La présence de voiliers européens sur la rade n'était pas chose rare à cette époque : ils venaient charger le riz en superflu dans le petit delta, appelés par les négociants chinois installés sur le port.

Ceux-ci avaient été empressés à me faire bon accueil. Dans ce temps où le Protectorat n'avait pas l'administration du Cambodge, ils tenaient à être favorablement connus du seul agent français placé dans le pays. C'était une protection morale qu'à la vérité ils recherchaient tout autant et peut-être plus que l'établissement de relations agréables, non qu'ils fussent molestés par les autorités cambodgiennes, mais parce

qu'ils croyaient en agissant ainsi mieux se mettre à l'abri de tout ennui possible.

Ils venaient souvent me voir, j'allais parfois dans leurs maisons. Ils me présentaient les capitaines étrangers venus pour chercher leur riz et sur les navires desquels je me rendais aussi quand la mer était belle.

J'avais beaucoup vu les Chinois en Cochinchine où les Annamites prenaient bien plus d'eux que de nous la note civilisée, et j'étais très à l'aise dans mes rapports avec leur groupe qui ne m'attirait d'ailleurs par rien de nouveau, ni rien d'original.

A Kampot les métis chinois étaient nombreux; un fait les concernant et que j'avais à peine remarqué dans notre colonie annamite, m'y avait surtout frappé.

Les Chinois hors de chez eux épousent les filles indigènes, leurs enfants sont élevés suivant les usages et dans la religion du pays où ils sont nés, où ils restent et où ils se fondent peu à peu dans la population quand le père, après fortune faite, retourne en Chine. Chez les Annamites de même civilisation que les Chinois, rien d'anormal sous ce rapport n'avait forcé mon attention; mais, au Cambodge, où les femmes sont de pieuses bouddhistes et où la plupart des enfants, même métis, revêtent l'habit jaune des pagodes, cette particularité saute aux yeux.

La majeure partie des plantations à Kampot se trouvait alors entre les mains des métis; elles se composaient de champs de poivre, d'arec, de mûrier et d'indigo.

Des arbres fruitiers de toute sorte bordaient les plantations, garnissaient le devant des cases; parmi eux je n'avais pas tardé à connaître le dourion[1], dont le fruit délicat et exquis, sans doute le meilleur qui existe, est souvent dédaigné à cause de son odeur.

Je m'arrêtais souvent, dans mes courses, chez les métis

1. *Durio zibethinus*. Cet arbre, assez commun en Malaisie, ne se rencontre sur la côte est du golfe de Siam qu'à Kampot et Chantaboun, où on ne le maintient que grâce à des soins extrêmes. Le fruit arrive à 40 centimètres de longueur sur 20 de diamètre. Les quelques centaines qu'on recueille chaque année à Kampot étaient alors presque totalement achetés pour la Cour cambodgienne et expédiés à Pnom-Penh; suivant leur taille on les vendait de 1 à 5 francs pièce.

planteurs sur mon chemin. Ils étaient simples, accueillants et désireux de plaire. Je les ai cependant toujours trouvés, au sens policé, inférieurs aux deux races d'origine.

Je mettais la conversation surtout sur la culture du poivre.

Ils me répondaient, avec satisfaction, se complaisant dans des détails que je trouvais parfois curieux, toujours utiles.

L'un d'eux, un jour, parlait de la récolte :

— Nous aurons cette année une bonne moyenne. Pour ma part, je serais satisfait si les oiseaux n'avaient pas déserté mon terrain pour ceux de l'autre rive.

Me voyant très surpris, l'interprète m'expliqua que quand le poivre mûrit, les moineaux viennent en foule se gorger de ses grains qu'ils digèrent sur les palissades servant d'enclos aux plantations. Il m'apprit que ces oiseaux laissent tomber sur le sol, à peine dépouillé de son écorce, le poivre qui, ainsi modifié par le séjour dans leur estomac, a acquis aux yeux des Chinois des qualités précieuses pour lesquelles, recueilli chaque jour avec soin, il est vendu à leurs pharmaciens trois fois plus cher que l'autre.

Chinois et métis me montraient ainsi leurs idées bizarres sur une foule de choses.

Une autre fois un négociant chinois me racontait qu'il était venu de Pnom-Penh à Kampot dans le but d'épouser une riche veuve métisse qui, déjà d'un certain âge, désirait un mari pour administrer son bien.

— J'ai toutes les qualités qu'il faut pour lui convenir, me disait-il, je parle assez bien le français, je suis commerçant, bon comptable, je saurai conserver et faire fructifier sa fortune; mais tous les Chinois d'ici cherchent à me nuire dans son esprit, car ils voudraient voir ses biens entre les mains de quelqu'un du pays.

Je ne savais trop que lui dire : j'avisai qu'il avait la lèvre supérieure barbouillée jusqu'au nez d'une fine poudre brune. Je lui demandai s'il était malade.

Il se mit à rire en me regardant d'un air entendu :

— Vous savez ce que c'est?

— Pas du tout.

— Eh bien, par l'application de cette poudre sous mon nez, je force la femme que je veux épouser à penser à moi cons-

tamment. J'ai payé la préparation soixante piastres qui me seront rendues si je ne réussis pas.

— Et votre future fiancée sait que vous employez ce moyen ?

— Mais oui, et elle le sait efficace. Je l'ai mise au courant à ma première visite. Si les autres prétendants connaissaient celui qui m'a vendu la poudre, ils feraient tout pour en avoir aussi.

L'emploi de cette poudre devait être une pratique suggestive, car la noce eut lieu quelque temps après.

Le voyageur Mouhot, qui passa à Kampot en 1859, a consacré à ce petit pays tout un chapitre plein d'intérêt. Il y avait remarqué le fameux pirate chinois Mun-Suy, devenu garde-côte, qui, peu avant d'avoir cette importante fonction, avait pillé Hatien, et continuait du reste à être la terreur de toute cette partie du golfe.

Je voulus connaître aussi ce gros personnage, comme l'appelait le sympathique voyageur : je sus qu'il avait perdu navire et fortune dans un naufrage qui avait mis fin à sa carrière navale. Vieux, presque pauvre, il habitait, respecté, Kampot dont il avait longtemps été l'effroi. Il lui était resté de son ancien métier une grande habileté dans l'art de panser les blessures; unique chirurgien du pays, on venait le trouver de plusieurs lieues à la ronde ; il ne faisait pas payer ses soins.

Lorsqu'il y avait un mariage dans les plantations, les familles en fête m'invitaient à prendre part à leur joie. J'arrivais en barque, j'assistais des heures entières, sous les ombrages des palmiers et des arbres à fruits, aux représentations qu'une petite troupe cambodgienne de théâtre ambulant donnait devant les maisons, au bord de la rivière. Les artistes étaient des fillettes de douze à quatorze ans ; elles interprétaient, avec une grâce extrême, sur des nattes étendues sur le sol, les épopées aimées dans le pays et dont l'interprète me racontait les péripéties.

Je trouvais un charme autrement grand à ces fêtes champêtres qu'aux assourdissantes séances que des acteurs chinois, chèrement rétribués par le commerce du port, venaient, aux grandes époques annuelles, offrir au public sur une estrade

grossièrement installée devant le temple de leur culte à Kampot.

Les relations avec les Annamites et les Chinois étaient loin de me faire oublier les Cambodgiens à qui les comparaisons, au point de vue de l'expression des sentiments du cœur auxquels j'étais surtout sensible, étaient extrêmement favorables.

Sans doute, je devais à notre même origine indoue d'éducation une facilité plus grande à comprendre cette dernière population, car j'ai plus tard, dans le contact des peuples de l'autre origine civilisée, également reconnu chez eux des sentiments de loyauté, de reconnaissance et de fidélité dont je ne les avais d'abord pas supposés capables et dont je conserverai toujours le souvenir.

Au commencement de mon séjour, j'avais été surpris de voir les Kiams et les Khmers, un peuple musulman et un peuple bouddhiste, unis en des relations presque fraternelles; je sentais maintenant le rôle puissant, l'influence atavique d'un passé nébuleux, presque oublié, plein de choses prodigieuses et d'événements écrasants, sur l'imagination et sur les sentiments de deux races certaines d'avoir brillé côte à côte sur le même sol.

Les fêtes religieuses, les fêtes périodiques du peuple et des villages étaient toujours pour eux des prétextes à réunions amicales. Seuls les repas y marquaient séparation sensible, car dans la nourriture des uns entrait la chair du porc proscrite chez les autres qui, à sa graisse, substituaient dans leur cuisine l'amande fraîche du coco.

Dans ces assemblées, les uns et les autres ne se montraient pas seulement unis de sentiments, les jeunes gens s'y mêlaient dans des jeux renouvelés des plus antiques usages : courses d'éléphants, de chevaux, de buffles; courses de chars à bœufs, courses de barques; lutte, assauts de boxe, de lance et de bâton. L'émulation sportive était stimulée au plus haut point par l'intérêt que le pays prenait à ces rencontres. On se passionnait pour ceux du canton, de quelque origine qu'ils fussent. Dans les joutes d'homme à homme, chacun se posait en champion de sa race, les vainqueurs étaient ou des Khmers ou des Kiams, les revanches étaient remises aux fêtes prochaines.

Aux jeux athlétiques, tout se passait avec ordre, méthode et discipline; les ruses traîtresses, les coups mauvais, bien connus cependant, étaient rigoureusement proscrits. La force, l'agilité, l'adresse seules étaient admirées; un coup de lance ou de bâton lourdement ou brutalement porté excitait des murmures mécontents, tandis que les coups habilement retenus soulevaient les applaudissements unanimes de la foule.

Les jeunes filles suivaient avec émotion toutes ces passes où leurs fiancés montraient leur adresse, leur vigueur, leur courage, et pouvaient les rendre fières ou bien peut-être confuses.

Je me souviens entre toutes de l'une de ces luttes.

C'était pour la fête du Printemps, dans un village khmer, à une heure de Kampot.

La réunion était dans la pagode.

La cérémonie au temple terminée, l'heure de midi venue, tout le monde avait, suivant l'habitude, les uns au réfectoire des prêtres dans les cases d'étude ou de repos, les autres sous les grands ombrages de la bonzerie et de ses alentours, mangé les mets entassés, avec quelques petits flacons de vin de riz pour le dessert, sur des plateaux de bois ou de cuivre ou d'argent, aux couvercles coniques recouverts de drap rouge.

J'avais pris mon repas avec les chefs du village réunis en un groupe, mangeant comme eux avec les doigts les viandes et le poisson rôtis, le riz mouillé de sauce et les confitures au sucre de palmier.

Après que chacun eut, dans de grands bols de cuivre, trempé ses mains dans l'eau et qu'on eut bu d'un thé léger, je m'assis parmi eux sur les nattes disposées sous l'étroite véranda du large réfectoire, la place la meilleure pour assister aux jeux.

Les bâtiments de la bonzerie formaient avec les grands figuiers, ombrages ordinaires des pagodes, les manguiers, les flamboyants et les ouatiers, un cadre régulier au terrain sablé réservé sur la façade du temple aux fêtes en plein air. A ce moment, des petits garçons, élèves des prêtres, vinrent balayer les fleurs rouges et blanches tombées des arbres, et qui jonchaient le sol.

Déjà, la foule débordait sous les vérandas des cases et aux endroits à l'ombre sur le sol. Le soleil, par les toitures endommagées, tout autant qu'à travers le feuillage, forçait par places

l'éclat des écharpes qui, du bleu tendre au grenat vif, rayaient les tuniques-fourreau des femmes et leurs jupes-langouti aux teintes plutôt foncées, et tachait de son coloris ardent les visages bronzés et les vêtements soyeux qui dessinaient les corps.

Tout le monde était riant et paraissait heureux, la gaieté était vive, sans être trop bruyante, et l'alcool, même chez les hommes, n'y semblait pas avoir de rôle.

Les femmes étaient par groupes de familles, de hameaux, de villages. Sous le même costume, celles des Chinois, des métis, des Kiams et des Cambodgiens montraient leurs vêtements les plus beaux, les plus coquets ou les plus frais, depuis les plus fortunées étalant leurs bijoux, jusqu'aux servantes aux ornements grossiers qui suivaient les familles.

Les hommes formaient des groupes semblables. Les Chinois, peu nombreux, étaient là à cause de leurs femmes toutes métisses ou cambodgiennes; les Kiams se reconnaissaient à leur turban, à leur bonnet, ou au sarrau malais; les Cambodgiens aisés portaient la tunique de soie de couleur ou de cotonnade blanche longuement boutonnée, les autres avaient le buste nu : tous portaient le sampot national tissé par leurs femmes ou leurs filles en soie riche ou en coton simple.

Je connaissais bien les jeux du genre de ceux auxquels j'assistais : étude de la lance avec le bâton de quatre mètres fait de tiges de palmier Pahao, commun dans les forêts; assauts de boxe où les mains des jouteurs sont enveloppées de chiffons, qu'en d'autres lieux, dans les rencontres méchantes, les adversaires saupoudrent de sable et même de verre pilé.

Les jeunes gens se succédèrent, combattant par groupes avec la lance, ou luttant Kiam contre Khmer. La foule applaudissait les vainqueurs et criait aux vaincus qu'ils auraient meilleure chance à la rencontre prochaine.

Alors, j'entendis dans les groupes auprès de nous que le grand intérêt de la journée allait être la passe suivante de lutte entre un Cambodgien d'un village du canton d'une force peu commune et un matelot kiam d'une adresse rare qui faisait les voyages de Java-Singapore. Mes voisins ajoutèrent que le champion khmer, paysan des rizières, se marierait le mois qui allait suivre et que la fiancée était parmi la foule.

Le lutteur khmer vint au milieu du terrain, simplement,

cherchant, avec un commencement de salut amical, son adversaire dans les groupes des Kiams.

Grand, fort en proportion, il paraissait plutôt lourd qu'agile.

Au même moment, une jeune fille marcha vers lui.

On murmura qu'elle était sa fiancée.

Les lèvres entr'ouvertes pour sourire, relevant d'une main sa jupe à reflets changeants, elle allait, gauche dans sa démarche, d'un pas régulier, marquant ses pieds nus sur le sable. Tous les regards étaient sur elle ; elle le sentait et en était un peu troublée. Ses cheveux, coupés suivant l'usage, lui tombaient sur la nuque, son corps massif mais souple ondulait sous la tunique fourreau qui serrait ses hanches et sa poitrine et découvrait sa gorge.

Elle s'arrêta quand elle fut près de lui ; à demi-voix, pendant qu'il se penchait pour l'entendre, elle récita ou une formule ou une prière, et lui mit dans la bouche une feuille verte, cueillie, me dit-on, à l'arbre sangké, la nuit, et qui devait lui porter chance ; puis, lui recommandant sans doute le sang-froid, elle se retira vers ses compagnes, riant malgré elle aux compliments approbateurs qu'elles lui faisaient de loin.

Lorsqu'elle s'en allait, le champion kiam parut.

C'était un homme vigoureux, de petite taille, habitué à lutter dans les ports. Avec bonne humeur, il sourit à la foule, accompagnant son salut d'un significatif haussement d'épaules à l'adresse de la petite scène qu'elle venait de voir ; comme s'il dédaignait fiancées et talismans.

Arrivé près du Cambodgien, tenant sans doute à montrer qu'il ne lui était inférieur qu'en apparence physique, il pirouetta sur lui-même et, regardant son adversaire dans les yeux, posa les mains sur ses bras, qu'il tâta en riant du haut en bas, paraissant les trouver solides énormément. Semblant chercher à quoi les comparer, il examina du coin de l'œil les arbres autour du temple : ouatiers, figuiers ou flamboyants, et, arrêtant son regard sur les colonnes en bois dur de la case devant lui, d'un geste expressif de la tête il les montra à la foule amusée.

Le Cambodgien ne voulut pas être en reste et, au moment où son adversaire, qu'il avait ainsi complaisamment laissé lui

sonder les muscles, achevait son examen, il lui saisit brusquement les poignets, s'efforçant de les tenir longtemps et comme au piège.

Le Kiam montra un air déconfit et, faisant des contorsions pour se dégager, il adressa des regards à droite et à gauche qui semblaient demander qu'on fît cesser la plaisanterie et firent applaudir le Cambodgien par ceux qui croyaient cette mimique sincère, puis il cessa ses efforts, resta immobile un instant, regardant le public, et se dégagea net, faisant le signe de dire : « Maintenant, nons allons passer à plus sérieux. »

Se frottant aussitôt les mains dans la poussière, il se campa, s'offrant au corps à corps, devant son adversaire qui en faisait autant. Tout de suite, ils furent aux prises, et on se rendit compte qu'ils avaient, l'un en force et l'autre en adresse, des avantages tels que la fatigue seule aurait chance d'indiquer le vainqueur.

Dans la foule, je cherchai des yeux la jeune fille fiancée au lutteur cambodgien, curieux de lire son impression sur son visage.

Au premier rang de ses parents et de ses compagnes, son attitude était trop naturelle pour qu'on y vît une confiance bien grande dans la vertu du talisman qu'elle avait consciencieusement, suivant l'usage sans doute, glissé entre les lèvres du futur compagnon de sa vie. Elle passait d'une tranquillité assurée à un état d'énervement visible après avoir, avec tout le monde, ri aux taquineries du début de la lutte.

Les péripéties de celle-ci avaient une action puissante sur le tempérament des spectateurs par leur caractère d'attaques adroites et d'efforts violents répétés que la rudesse de la riposte de l'un des adversaires, l'agilité de l'autre, faisaient sans résultat. Elles excitaient l'admiration, les encouragements des hommes, et arrachaient des cris d'effroi aux femmes en qui se montraient des sentiments de crainte et de pitié.

Pareille lutte n'avait jamais autant duré, les deux hommes s'acharnaient, on les voyait rouler à terre, puis, presque aussitôt debout, s'étreindre, se soulever, chacun pensant triompher par l'épuisement de l'autre. La sueur sur leur corps devenait un obstacle, et ils profitaient de chaque occasion pour se sécher les mains dans la poussière.

La jeune fiancée était dans un état d'angoisse véritable et j'en souffrais; je ne sais qui, non loin d'elle, prononça que les athlètes étaient d'égale force et que c'était assez, mais je l'entendis répéter machinalement ces mots. Je les redis tout de suite à ceux autour de moi. Sûrement, ils exprimaient aussi leur pensée, car ils les crièrent au chef des jeux qui, aux applaudissements de la foule, vint séparer les combattants.

Ceux-ci, épuisés de fatigue, se retiraient indécis chacun de leur côté, quand les chefs, puis tous, leur clamèrent : « Vous méritez tous deux d'être vainqueurs ! »

L'un vers l'autre ils se retournèrent; le Kiam, plus habitué à de pareilles rencontres, prit le Khmer par la main; ils vinrent saluer les chefs et disparurent entourés par leurs nombreux amis.

C'était l'heure de partir pour tous ceux venus des villages éloignés. On se dirigea vers les charrettes à bœufs, les jeunes gens courant chercher leurs bêtes.

La jeune fille était restée confuse, surprise et enchantée de la manière dont la lutte finissait, échangeant des paroles naïves de contentement avec les autres femmes. Son fiancé s'échappa alors d'au milieu du groupe d'hommes, il vint la remercier, et elle sembla comme fière qu'il lui donnât ainsi une part de son succès.

Sous les palmiers à sucre, par les sentiers poudreux des rizières desséchées, je regagnai, sur mon petit cheval khmer, Kampot et ma demeure.

J'étais parmi les gens revenant de la fête, j'entendais leurs conversations que je comprenais en partie, je retins que quelqu'un avait dit que, malgré sa force, le champion khmer, inexpérimenté, n'eût pu résister à l'habile lutteur kiam, sans la feuille mise dans sa bouche par sa fiancée ; et je me rappelle que la plupart de ceux à qui celui-là s'adressait avaient ri comme s'ils pensaient qu'il n'y avait en cela que l'accomplissement d'un gracieux usage.

AUGUSTE PAVIE

(La fin prochainement.)

LÉA[1]

Quand Georg, ayant repoussé de l'aviron l'immobile rocher, navigua de nouveau vers la côte, — Léa assise en face de lui dans le canot, — ils se sentaient encore engourdis par leur songe héroïque et voluptueux. Étaient-ils plus proches de midi ou de la nuit? Ils ne le savaient pas et le soleil ne les enseignait plus. Ces nuées superposées qui naguère, à l'ouest, bâtissaient une ville, s'étaient effondrées lentement, réduites en poussière obscure, et peu à peu répandues sur toute la surface du ciel. D'autres nuées montaient maintenant déchiquetées comme des bouts de crêpe noir, pointillées de fumées livides et rondes, beaucoup plus basses. Tous ces météores se rassemblaient; on les eût dit encore incertains du point où ils s'uniraient... Il y en avait d'immobiles, soudés à la voûte du ciel; quelques-uns glissaient rapidement comme animés d'une vie indépendante. La mer, sans vagues, commençait à se hérisser de lignes blanches.

Georg força de rames. La pâleur de Léa l'inquiétait, bien qu'elle lui sourit et ne montrât aucune peur.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1899, 1er, 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars 1900.

— Tu ne sens point de mal, chérie? demanda-t-il.

Elle fit « non » de la tête. Ni la morosité du flot, ni la menace de l'orage, qui l'effrayait tant d'habitude, ne troublaient son enchantement. Bientôt ils atteignirent la côte, le petit port au pied de la falaise,

— Maintenant, allons vite! dit Georg.

Le canot tiré sur le sable, la chaîne rattachée à l'anneau, ils escaladèrent le sentier vers le plateau. A moitié route Léa s'arrêta.

— Comme c'est beau! Regarde!

La surface de l'eau pâlissait, devenait nerveuse, le ciel se tachait comme une peau de panthère. Tout au fond vers la droite, des rayons d'un soleil étrange, électrique, fendaient le plafond des nuées et dansaient dans une mer lointaine, déjà furieuse.

— Je t'en conjure, hâtons-nous! s'écria Georg, entraînant sa femme.

— Mais, — répliqua-t-elle, gaie toujours, goûtant comme une caresse son étreinte inquiète — nous n'aurons jamais le temps de regagner Torquay avant l'orage?

— Aussi n'irons-nous pas jusqu'à Torquay. Nous nous réfugierons au cottage de Bissie et nous laisserons passer le grain.

Ils touchèrent enfin la crête des rochers. Comme ils se mettaient à courir, se tenant la main, vers la maisonnette isolée qu'on voyait à deux cents yards environ, une rafale du large balaya le plateau, secoua la jupe de Léa, telle une flamme de drapeau, les enveloppa des premières gouttes pulvérisées d'une pluie singulièrement froide. En moins d'une minute, ils furent au cottage.

La porte, que Georg heurtait, résista. Porte chenue, dont les ais avaient la blancheur d'ossements desséchés, elle était en partie enfouie sous le seuil de pierre, et tout le logis, si petit qu'on l'eût dit habité par des nains, offrait un aspect de vieillesse accablée; il semblait rentrer sous terre lentement. Alentour, le vent secouait dans la pluie les fuchsias des haies, les chrysanthèmes liés en bottes verticales. Les roses du Bengale s'effeuillaient.

— Ho! Bissie! cria Georg, frappant du poing contre la porte.

On entendit, de l'intérieur, une clameur enrouée, des pas inégaux. Georg protégeait de son mieux Léa, qui riait et disait :

— N'aie pas peur, je suis bien.

Enfin la porte s'ouvrit, et une vieille toute vêtue de cachemire noir, avec un bonnet de crin noir, inspecta les arrivants d'un œil vitreux. Son visage était curieusement crevassé, terreux, moussu. Elle s'anima soudain en reconnaissant Georg.

— Oh! bonne après-midi, Sir... Entrez vite! Comment êtes-vous dehors par ce temps?...

— Mère Kate, dit Georg, avez-vous du feu et du thé chaud? La dame a froid et ses vêtements sont mouillés.

— Aujourd'hui dimanche il n'y a pas de feu dans la cuisine. Mais je peux en allumer.

— Bon! dépêchez-vous... Maintenant, puisque vous n'avez pas de feu, il faut que vous prêtiez des vêtements à ma femme et que vous la laissiez se reposer sur le lit, bien couverte.

— Certes, dit la vieille.

Elle s'empressa, un peu affolée, tournant comiquement sur elle-même, marmonnant des paroles inintelligibles dont elle aidait sans doute sa pensée défaillante. D'une armoire en massif acajou, elle tira une jupe de drap brun et un caraco, soigneusement empaquetés dans un papier qui sentait le thym. Léa, très joyeuse, avec l'aide de Georg, défit ses bottines, sa robe, son corsage. Un lit antique à baldaquin, qui devait dater de la reine Anne, occupait le fond du petit parloir. Léa s'étendit sur la couche dure; par-dessus ses pieds une couverture piquée fut ramenée... Elle obéissait à Georg, soucieuse surtout de ne point l'alarmer. Pourtant elle éprouvait un peu de répugnance pour ces choses qui, malgré leur propreté méticuleuse, exhalaient une étrange et persistante odeur de vieillesse.

— Où est Bissie? demanda Georg.

— Il est allé là-bas, — répondit la vieille, indiquant une direction par un geste de la tête. — Il est allé voir du travail qu'il aura à faire demain. C'est pour un jeune homme étranger... Oh! voilà la saison où le travail recommence. Mais il va rentrer.

Elle dit cela avec un vague sourire qui étoila sa face de grosses rides. Puis elle s'en alla dans la cuisine allumer du feu. On la vit reparaître de temps en temps, apportant un à un, avec des mains tremblantes, les objets nécessaires à la confection du thé. Elle les posait sur la table ronde du parloir, couverte d'une rude serviette blanche. C'était un service en étain aux formes rebondies, insolites.

Georg ne lâchait point les doigts de Léa ; il guettait la fièvre dans ses yeux. Elle était un peu rouge, sous ses cheveux châtains, qui paraissaient bruns dans la demi-obscurité de la pièce. Mais le pouls battait régulièrement ; la peau restait fraîche.

— J'ai bien envie, dit Georg, de te laisser à la garde de cette vieille et de courir à Torquay ou plutôt à St Mary's Church qui est plus près. Je ferai atteler une voiture fermée pour nous ramener chez nous.

— Oh! non... ne me quitte pas! fit-elle, s'accrochant à la main de Georg. Nous sommes bien ici. Quand Bissie reviendra, tu l'enverras chercher la voiture.

Il jugea qu'elle avait raison. Dehors, maintenant, la pluie faisait rage. Par la fenêtre à guillotine, à rideaux de crochet, on apercevait le jardin exigu, les rosiers, les fuchsias en déroute sous les rafales. Kate s'attardait : dans la cuisine toute proche son pas s'affairait lourdement et sa vieille voix ronronnait... Soudain un effort crispa les traits de Léa et ses doigts serrèrent plus fort les doigts de son mari. Puis elle ne put résister davantage, un frisson la secoua... Durant quelques secondes elle claqua des dents et trembla de tous ses membres. Georg, effrayé, embrassait le buste de sa femme. Il appela.

— Kate! Kate! dépêchez-vous, pour Dieu!... Vite... le thé! du thé chaud!...

Mais la vieille, encore qu'elle se hâtât, ne put achever ses préparatifs avant que la crise fût calmée. Toute vibrante encore et quelques gouttes de sueur aux tempes, Léa but coup sur coup deux tasses du liquide chaud.

— Je vais mieux, dit-elle, oh! bien mieux... ne t'inquiète pas, je t'en prie.

Et pour rassurer Georg, elle plaisanta.

— Dieu! que ce thé est mauvais! Il sent la vieillesse comme toute cette maison.

La porte s'ouvrit alors, livrant passage à Bissie en complet de drap lustré. Il s'arrêta un instant à la vue de Georg et de Léa étendue; mais il ne proféra aucune parole.

— Bissie, dit Kate, voici Sir Georg et sa femme qui ont été pris par la pluie. Il faut que tu ailles chercher une voiture de remise pour les ramener à Torquay.

— Bon, fit le vieux.

— Courez vite, Bissie, insista Georg. Tenez, voici une livre.

— Chez Samson de St Mary's Church, demanda l'homme, je dois louer la voiture?

— Où vous voudrez, mais vite... N'importe à quel prix.

Quand il fut parti d'un pas leste, Léa sentit s'apaiser son malaise. Elle s'amusa avec Georg à regarder les lieux où ils étaient, tellement curieux dans leur vétusté, avec la quantité de petits cadres qui décoraient les murs comme les *ex-voto* d'une chapelle, daguerréotypes miroitants, portraits de souverains découpés dans des journaux illustrés, et surtout nombre de photographies représentant des tombeaux.

Peu à peu, dans la tiédeur de la chambre bien close, la jeune femme s'endormit. Georg veillait son sommeil. Bouleversé d'une indéfinissable anxiété, il ne lâchait pas la main qui devenait moite de sueur... Un temps assez long passa ainsi. La vieille avait voulu desservir la table; Georg lui fit signe de rester dans sa cuisine, de ne pas troubler le repos de Léa. Déjà le vent secouait avec moins de brutalité les fuchsias du jardin. La tempête se pacifiait dans une pluie dense et continue. Georg tenait la main de Léa, et cette petite chose de chair et de sang, pâle, veinée de bleu, l'émouvait d'une profonde tendresse. Il posait dessus sa bouche; toute sa vigueur, à lui, il souhaitait la faire pénétrer dans les légères veines bleues, dans la pulpe de la chair. Son amour, comme tous les grands amours, s'était décuplé par la possession : le bonheur d'être le mari de Léa lui apparaissait désormais si prodigieux qu'il éprouvait, par contre-coup, une affreuse angoisse de l'avenir.

Dans son sommeil, Léa prononça quelques mots indistincts. Elle se réveilla, sourit à Georg.

— Je vais bien, dit-elle encore, préoccupée de le rassurer.

Ils parlèrent amicalement, plus tranquilles. Léa demanda :

— La vieille disait tout à l'heure : « Bissie est allé là-bas pour voir du travail, » et il était question d'un jeune homme étranger. Quel travail fait donc Bissie?

Georg hésita :

— C'est le fossoyeur de St-Mary's Church...

Léa ne parut pas alarmée de la réponse. Elle parla aussitôt d'autre chose, pria Georg de lever le rideau de la fenêtre « pour voir le temps »... La vieille se montra sur le seuil du parloir :

— J'entends la voiture, fit-elle.

En effet, le gravier de la route grinçait sous des roues. La porte de l'enclos cria. Alors Léa, penchée à l'oreille de Georg, lui dit avec une voix tendre et sereine :

— Si je mourais dans ce pays, je ne veux pas qu'on me mette à Torquay, ni à St-Mary's Church. Je veux dormir où nous étions, — sur notre rocher, en face de la mer!

VII

Durant de longs jours, le soleil demeura caché derrière les nuées grises. La pluie tombait fine, menue, comme un brouillard, noyant tout le paysage devant Dartmoor-House. Lorsqu'elle cessait un instant, on apercevait une mer hérissée, d'un vert malade, avec des petites vagues dentelées de blanc sale. Par les trois hautes fenêtres du salon, Léa regardait, quelquefois debout, plus souvent assise dans le fauteuil de Tinka auprès de la table à écrire. Le port, le chemin de Park Hill, le morne établissement des bains, les bateaux à l'ancre qui dansaient sur place en creusant un long sillage, tout avait un aspect à la fois triste et lavé, infatigablement rincé par d'inépuisables coulées d'eau. Il semblait à la jeune femme que l'espoir fût perdu de voir jamais le soleil. Était-ce donc une chimère, cette baie méridionale aux verdures fougueuses, ce site de lumière et de fleurs, contemplé naguère par ces mêmes fenêtres?

Léa n'était pas plus malade qu'à l'hôpital de Commercial Road, bien que les sueurs nocturnes et les étouffements eussent recommencé. Même elle souffrait moins : on eût dit que tout ce par quoi elle percevait le monde extérieur s'était ouaté, amorti. Seulement, dans les tragiques heures d'hôpital, parfois le cauchemar s'interrompait, se déchirait : par la déchirure la patiente entrevoyait ce pays de songe, cet horizon de soleil et de fleurs, — intimement certaine d'y atteindre un jour. Aujourd'hui, la vision luisait dans le passé, elle s'y effaçait lentement parmi le brouillard et la pluie. Chaque fois que l'imagination de Léa l'évoquait, son cœur en ressentait un choc douloureux : « Cela a été, pensait-elle, et ne sera plus... » Elle fermait les yeux, pour oublier la pluie qui dissolvait lentement son rêve.

Tous les hôtes de Dartmoor House s'empressaient autour d'elle : tous, depuis Georg jusqu'à la petite Morley, jusqu'aux blondes fillettes de Tinka. Elle obéissait aux prescriptions du médecin et d'Edith; docilement elle se couchait, se levait, changeait de linge, mangeait, prenait des potions... Mais elle acceptait tous ces soins par reconnaissance, pour ne point faire de peine autour d'elle. Depuis le jour de Gilder Rock, sans pouvoir s'expliquer à elle-même la raison de son désespoir, elle ne croyait plus guérir. Et de cacher cela à Edith, à Tinka, à Georg surtout, lui imposait une fatigue intolérable. Elle demandait grâce parfois, suppliait qu'on la laissât seule dans les deux pièces du premier étage, sa chambre à coucher et le salon jaune. Elle disait qu'elle avait sommeil : elle aspirait à ne plus composer son visage à ne plus surveiller ses gestes, ses mots. Etre seule! Pouvoir penser à soi-même avec l'égoïsme absolu des malades condamnés! Pouvoir se regarder dans les glaces, guetter le ravage du mal, contempler en face la mélancolie du sort! Se pleurer librement comme la fille de Jephté, comme Iphigénie, comme toutes les jeunes créatures vouées à une injuste fin!...

Cette fin, elle la savait proche. Elle la savait nécessaire, comme la conséquence, non seulement de sa présente misère physique, mais de l'ordre même des choses. L'heure surhumaine de Gilder Rock ne saurait recommencer. Les

deux êtres unis dans cette extase ne pouvaient plus vivre comme des époux ordinaires, mêlant leur tendresse conjugale au train-train de la réalité... Une évidence impérieuse affirmait cette loi. Elle l'acceptait dans le secret de son cœur. Mais elle goûtait l'amère joie de s'attendrir sur sa destinée.

Elle parcourait son domaine de mourante, ces deux pièces du premier étage où son mal et l'inclémence de l'atmosphère la confinaient. Elle attachait sur tous les coins un œil avide et minutieux, comme on goûte avec un palais plus attentif les dernières gouttes d'une liqueur. Aimait-elle ces choses, ou les haïssait-elle? Elle n'aurait su le dire. Mais elle les regardait passionnément. « Ce sont les dernières choses que je verrai », pensait-elle, et cette pensée les lui rendait précieuses, rares, comme si un peu de sa personnalité, qui allait s'évanouissant, demeurait attaché aux formes inertes. Elle passait sans bruit d'un objet à l'autre, les examinait, les touchait... Elle les comprenait peu à peu, devinait leur histoire, et comment ils témoignaient de la vie de toute une famille, antérieure à son propre séjour, continuant à vivre maintenant autour d'elle, et qui vivrait encore lorsqu'elle-même aurait disparu.

Dans la chambre à coucher on avait suspendu des rideaux rouges par-dessus le store de la fenêtre, pour empêcher les rayons du jour de réveiller trop tôt la malade, qui dormait le matin son meilleur sommeil. Même relevés, ils donnaient à la lumière une teinte rosée, avivant le blanc papier de tenture, à larges fleurs d'iris pâles. Le décor familier de cette chambre s'imprimait dans les yeux de Léa. Le lit en fer, où elle couchait, montrait sous le couvre-pieds de dentelle ses draps fins, ses deux petits oreillers oblongs à volants empesés. A côté, la couchette d'Edith, repliée, se masquait d'un tapis. Léa s'attardait à regarder, sur la toilette, les deux cuvettes en porcelaine de Chine, les pots à eau en forme de grosse carafe, aussi en porcelaine de Chine. Elle songeait que le capitaine, qui les avait rapportés, — avant d'être le maniaque agité d'aujourd'hui, — fut un jeune marin joyeux, actif, avec des yeux clairs et un teint frais, et qu'il avait joui de la vie, et qu'il avait aimé...

Dans le salon, la tapisserie jaune citron clair, bordée vers le plafond par une large frise, gardait quelque gaieté dans la pièce, même quand le soleil agonisait. Aux murs étaient accrochés trois cadres : une lithographie représentant un enfant qui soufflait des bulles de savon; l'estampe bien connue où l'on voit des capitaines anglais jouer aux boules tout en attendant l'Armada; deux danses d'odalisques, avec ce titre : *Flowers of the East*, — *Fleurs de l'Orient*... Sur le petit bureau, dans le coin de la fenêtre de droite, où d'ordinaire écrivait Tinka, un calendrier en maroquin bleu à indications mobiles était disposé près du buvard et des plumes. Il marquait : *Sunday, 7 November*. Et, sans doute, il s'agissait du 7 novembre d'une année écoulée depuis longtemps. Il y avait aussi un « carnet des engagements », c'est-à-dire des invitations; mais la famille Morley avait probablement très vite renoncé à cette comptabilité mondaine, car le cahier ne contenait qu'une dizaine de dates... Un troisième objet sur le même bureau occupait souvent la solitude volontaire de Léa. C'était un stéréoscope portatif, assez rudimentaire, auquel s'adjoignait une boîte en peluche rouge contenant des vues d'Italie et du Devon, et aussi quelques scènes d'intérieur. Toutes ces photographies paraissaient dater d'un quart de siècle. Elles étaient jaunies; les personnages y étaient vêtus à l'ancienne mode. Plusieurs s'égayaient d'un adroit coloriage. L'une de celles-ci représentait deux fillettes au piano, la mère debout auprès d'elles, jeune et jolie, en jupe de soie brune arrondie par la crinoline, le corsage décolleté à dentelle retombante, bordé sur le nu de la peau par un velours noir. La plus grande des fillettes était vêtue de bleu, l'autre de violet. Elles habitaient un salon à sièges capitonnés, sans nul style. Léa s'hypnotisait à regarder cette image dans le stéréoscope. Au bout de quelques instants, elle se trouvait en face de gens vivants, qu'elle surprenait dans le jeu de leur activité... Puis elle repoussait tristement l'appareil.

« Dire que la mère est morte, pensait-elle, que les petites sont vieilles, et que cette ressemblance humaine persiste encore comme une raillerie à leur forme gracieuse, disparue, dévorée par la vieillesse ou par la mort... »

L'affreuse successivité de la vie humaine, oubliée de nous lorsque notre corps est plein de santé, affirmait sa réalité tragique. La malade avait la sensation de glisser, au milieu des autres humains, et plus vite qu'eux, vers le noir précipice où tout s'abîme.

L'appartement abondait en étranges sièges lilliputiens, petits fauteuils, petits trépieds, petits tabourets, prie-Dieu réduits à la taille d'un enfant.

« A qui ont servi toutes ces choses puériles? songeait Léa. A Lizzie Morley? »

Mais elle n'osait poser la question, de peur qu'on ne lui répondît :

— A un enfant qui est mort.

La cheminée du salon était en marbre clair, avec une tablette étroite à la façon anglaise, posée sur deux colonnettes. Peu d'objets avaient pu y trouver place : principalement des japonaiseries en bois sculpté. La plus importante figurait une sorte de Tour de Babel en bois merveilleusement fouillé; à chaque étage, de petits bonshommes de bois, tous différents, regardaient par les galeries. Sur la même cheminée un album de photographies enfermait une collection de Japonaises très jolies, très drôles sur leurs souliers de pieds-bots, drapées dans la soie raide et chamarrée. A la première page de l'album, on lisait :

Presented to
Capt. John Morley,
with kindest regards from
Capt. and Mrs. Robinson.
Yokohama-Japan.
20 Septber 1873.

... Léa vivait dans la société des petits meubles lilliputiens, de l'album japonais, de la Tour de Babel en bois sculpté, du stéréoscope, des cadres et des porcelaines. Toute cette histoire de gens morts et de gens vivants, racontée autour d'elle par des choses qui n'étaient point siennes, qui l'accueillaient avec indifférence, comme elles avaient accueilli déjà tant de passants, tout ce décor de hasard l'irritait et l'attirait. Mais elle

feuilletait surtout un cahier oblong trouvé sur un des trépieds enfantins, contenant d'anciennes vues de Torquay. C'étaient de fort jolies gravures sur bois : elles représentaient le port, la ville, les promenades favorites, à une époque où Torquay n'était pas aussi étendu qu'aujourd'hui. Les dames portaient des jupes évasées et des polonaises, les messieurs des pantalons de nankin, des jaquettes pincées à la taille, des chapeaux hauts de forme un peu pointus... Et déjà la petite chaise à poney circulait sur ces gravures, et dans la chaise on voyait une morne figure pâle. Le cahier datait de 1868.

« Trente ans! pensait Léa. Où sont-ils aujourd'hui, ceux que le dessinateur prenait pour modèles, quand il figurait les malades dans leur chaise à poney?... »

Trente ans! l'affreuse certitude d'être, dans trente ans, non plus même la disparue que l'on pleure, mais une pauvre morte oubliée, engloutie dans le néant par-dessus lequel la vie des autres se rejoint et continue, submergeait son cœur de mélancolie.

« Trente ans! D'autres qui ont aujourd'hui mon âge vivront dans trente ans. Et moi! Et moi!... »

Elle jetait un regard avide sur l'appartement, et sur le paysage pluvieux qu'elle voyait des fenêtres. Son désir se ranimait de voir durer autour d'elle la lumière, les rochers, la mer, les arbres, même les plus humbles choses.

Aux premiers jours d'octobre, le temps se guérit avec lenteur. De pâles rayons soulevèrent la draperie des nuages. La mer changea de couleur, plus agitée, mais plus bleue... Une journée se leva enfin, à peine voilée de brume. Et ce fut ensuite le plein soleil irradiant sur les quais aux dalles sèches, sur le port, sur le large calmé. Pourtant le paysage n'était plus celui qui avait accueilli, dans sa joie éclatante, la jeune fiancée arrivant de Salisbury. Beaucoup de yachts étaient partis, qui ne reviendraient plus avant le prochain été. L'atmosphère perdait cette transparence vibrante, évocatrice de l'Italie. Les lointains s'estompaient : la végétation tropicale semblait mal à l'aise, frileuse dans cette température à peine tiède, aiguisée d'un peu de froid. Cependant, par les après-midi limpides, le docteur Bryce recommanda

à la malade de prendre un peu d'air. Comme elle ne pouvait plus faire le moindre effort physique sans risquer l'étouffement, la congestion, le crachement de sang, une petite chaise à poney vint la chercher à Dartmoor House. Georg descendait sa femme dans ses bras, fardeau plus léger chaque jour; la voiture, guidée par un long gamin à figure énergique, gagnait le promenoir couvert adossé au roc, en face de Princess Gardens. Là se tenait un congrès de malades: Torquay, l'hiver, est une station de phtisiques. Leurs faces pâles, creuses, teintées de rose vif sous leurs grands yeux de fièvre, se tournaient avidement vers le soleil. Quelques-uns toussaient; d'autres faisaient de visibles efforts pour se retenir; d'autres, de temps en temps, portaient leur mouchoir à leur bouche, et, furtivement, après, le regardaient, guettant la tache rouge redoutée. Léa, avec Georg à son côté, s'asseyait comme eux en face du soleil, et comme eux, dans des alternatives de confiance et de détresse, cherchait à boire la vie dans la lumière du jour.

Georg soignait sa femme avec une ferveur passionnée, ne la quittait que lorsqu'elle l'exigeait, à ses heures de désespérance extrême. De cette lente agonie, son âme à lui-même agonisait. Il eût souhaité mourir avant Léa, ne pas voir chaque instant la détériorer et la diminuer. Mais ses yeux cherchaient invinciblement le visage de la bien-aimée: une petite poitrinaire pareille aux autres, égoïste, sujette à s'énerver et à pleurer, indifférente aux soucis grandioses qui avaient agité sa jeunesse, — curieuse seulement de ce qu'elle souffrait, ne pensant qu'à vivre, à vivre, à vivre!

Quand Léa voulait être seule, ou encore le soir, après qu'elle s'était mise au lit, veillée par Edith, Georg se réfugiait auprès de Tinka. Mieux que jamais alors il goûtait l'affection de cette sœur de sa chair et de son âme, l'affection qui l'avait accompagné dans la vie depuis l'enfance, plus que fraternelle et si parfaitement pure!

— Tinka, lui disait-il, ce n'est point la mort qui est affreuse. La mort est le repos et l'immobilité, que nous admirons, que nous aimons dans les choses. La mort, dans sa quiétude définitive, offre autant de beauté que la vie dans son action et dans son mouvement. Ce qui est affreux et haïssable, c'est la

lutte de la vie contre la mort... C'est l'affaissement de l'être convulsé de sursauts, aigri de rancune, vers le repos dont il ne veut pas...

Un matin du commencement d'octobre, juste au moment où Edith, ayant mis la chambre en ordre, allait mander Georg, comme à l'ordinaire, — Léa l'attira et lui dit :

— Edith, je veux que vous écriviez à Frédérique et à Pirnitz.

— Oh ! chère..., repartit Edith. Certes, je le ferai bien volontiers. Je l'aurais fait déjà si je n'avais pas craint de vous déplaire. Il me semblait que je n'avais pas le droit d'intervenir... Que devrai-je dire ?

— Dites-leur qu'elles quittent tout pour me rejoindre, si elles m'aiment encore. Autrement... (sa gorge étrangla un instant le son de sa voix), autrement elles ne me verront plus.

Léa méditait ce projet depuis plus d'une semaine. Elle y pensait dans la chaise à poney, sur les bancs du promenoir, dans le salon jaune quand elle conversait avec les choses.

Tinka se chargea de prévenir Frédérique, tandis qu'Edith écrivait à Pirnitz. Edith raconta dans son style précis, entremêlé de pieuses sentences, l'odyssée lamentable de Léa à Londres. Tinka décrivit sincèrement l'état désespéré de la malade.

« Nous sommes navrés, conclut-elle. Ce n'est plus qu'une question de jours. Léa a eu raison de le dire à Edith : hâtez-vous si vous voulez la revoir. Je ne sais où cette lettre vous trouvera, à quel labeur utile et généreux elle vous arrachera ; mais il faut, il faut venir ! »

Elles arrivèrent un soir, l'ombre depuis longtemps tombée. A l'heure où elles mirent pied à terre devant la maison Morley, des groupes d'hommes et de femmes, les femmes en toilette claire sous leurs manteaux, les hommes en smoking, montaient la côte le long de Park-Hill-Road, devisaient avec la gaieté discrète des Anglais en divertissement. Il y avait bal à l'Imperial Hotel, tout proche de Dartmoor House : la population bien portante de Torquay s'y rendait. Même plusieurs landaus fermés suivaient la foule : on y apercevait à la lueur des lanternes le pâle visage de quelque poitrinaire qui avait

voulu aussi participer à la fête. Frédérique et Pirnitz, accueillies par Tinka et Georg dans le salon jaune, furent presque aussitôt conduites à la chambre de Léa. L'entrevue ne fut en apparence aucunement dramatique. Léa était étendue dans son lit : une élégante matinée, façonnée naguère chez les Cockington, couvrait ses épaules et ses bras ; la fièvre colorait son visage. Le décharnement de son corps n'était révélé que par la maigreur des mains et les plis raides et creux de la couverture sur les jambes. On avait reculé la lampe, voilée d'un abat-jour, derrière le lit ; elle répandait une clarté très atténuée. Des mots banals furent échangés, après que Frédérique et Pirnitz eurent baisé la malade au front, mouillant leurs lèvres à la sueur qui emperlait la racine des cheveux. Ces mots ne trahissaient rien du trouble profond des âmes, cherchaient au contraire à le dissimuler... Léa dit qu'elle n'était pas trop souffrante, qu'elle espérait passer une nuit calme, parce qu'elle sentait déjà l'envie du sommeil. Elle demanda si les voyageuses avaient eu une heureuse traversée, elles répondirent que tout le voyage s'était accompli facilement, sans fatigue. Il y eut un silence; puis derechef Pirnitz et Frédérique baisèrent la tiède sueur du front de Léa ; elles lui souhaitèrent une bonne nuit et montèrent dans leur chambre.

C'était la chambre ordinaire de Georg qui, pour la céder aux nouvelles venues, s'était fait dresser une couchette dans un cabinet voisin. Tinka y demeura quelque temps avec elles. Pressée de questions par Frédérique, elle commenta sa lettre. De grosses larmes naissaient de ses yeux vert pâle. Sa voix de petite prophétesse, égale et pénétrante, racontait :

— Nous avons vu cette chère plante reprendre vie dans notre soleil, devenir plus belle que nous ne l'avions jamais connue, même au temps d'Apple-Tree-Yard... Quand elle fut mariée avec Georg, elle se rassura : et nous tous commencions à espérer... Puis, après une promenade qu'ils firent ensemble à Gilder Rock, Léa eut cette rechute... J'en suis mourante moi-même. Je ne puis plus travailler... Je ne puis plus penser qu'à cette figure pâle d'où la vie semble sortir fiévreusement par les yeux.

Tandis que parlait Tinka, les deux voyageuses entendaient depuis quelques instants des gazouillements enfantins et des

rires dans la chambre voisine, séparée par une simple cloison à coulisse. Des pas menus, précipités, coururent sur le plancher, se poursuivant; soudain, la porte à coulisse fut brusquement ouverte, les figures de Carola et d'Ida, roses parmi des cheveux blonds, parurent, émergeant de longues chemises que leurs petites mains relevaient par la traîne. Elles firent irruption dans la chambre en criant : « Maman! maman! » et s'arrêtèrent interdites à la vue de deux personnes étrangères.

— Ce sont mes filles, dit Tinka simplement. Voici Carola, l'aînée; et la cadette, Ida.

Pirnitz et Frédérique les embrassèrent. Ida regardait fixement les deux femmes. Carola, boudeuse, se cachait les yeux avec les manches bouffantes de sa chemise. Tinka les emmena.

— A demain, dit-elle.

Et elle sortit. Alors Frédérique accablée, tomba sur un fauteuil, appuyant sa tête contre le sein de Pirnitz.

— Romaine..., balbutia-t-elle; Romaine..., c'est moi qui ai tué Léa. Sans moi elle eût été depuis longtemps la femme de Georg. Et rien de ce qui l'a terrassée ne serait advenu.

Des jours passèrent encore, de ces jours d'attente qui engourdissent autour de la maladie d'un seul être la vie de toute une maison. Aucun élan de tendresse ne réunit Léa à Pirnitz ni à Frédérique. Après avoir elle-même souhaité leur présence, elle semblait n'y prendre aucun intérêt. On eût dit qu'elles étaient là par hasard, sans qu'elle les eût réclamées. Quand elles venaient s'asseoir auprès de son lit, Léa se taisait, répondait à peine à leurs questions. Elle fixait sur elles ses yeux incendiés par la fièvre, comme si elle eût voulu, sans parler, leur faire comprendre le reproche intime qu'elle leur adressait.

Bientôt elle ne déserta plus l'espace étroit de sa chambre et du salon : sa faiblesse lui interdit même les promenades d'après-midi. A partir du moment où elle fut ainsi confinée à la maison, elle voulut Georg auprès de son lit jour et nuit, renonça peu à peu devant lui à toute parade de coquetterie. Elle se laissa voir dans toute la misère de sa déchéance physique. Elle la lui montra avec insistance :

— Regarde! regarde mes bras... regarde ma poitrine...

Une étrange ardeur amoureuse la bouleversait : elle attirait contre son sein la tête de son mari, la couvrait de caresses et de baisers. Le couple s'isola dans son agonie. Georg ne vivait plus que pour Léa, ne la quittait plus. Il coucha dans le salon jaune, étendu sur un canapé, accourant, la nuit, au moindre bruit de toux, au plus léger appel de son nom. Mystérieusement, sans laisser personne entendre leurs entretiens, ils goûtèrent leur affreuse désespérance, ils s'avouèrent tous leurs désirs, tout ce qu'ils auraient fait de la vie, si la vie leur avait été donnée. Et ni l'un ni l'autre ne cherchait à se leurrer. Ils ne disaient pas : « Nous ferons... Nous irons... », mais « Nous aurions fait... Nous aurions été... »

On respecta leur solitude. Toute la maison fit silence en une sorte de veillée funèbre. A part de Georg et de Léa, les autres habitants de Dartmoor House se serrèrent les uns contre les autres : leurs âmes, peu à peu, se pénétraient. Frédérique connut mieux Edith, qui jadis, à Londres, avait été plutôt la compagne, l'amie de Léa. Elles conversèrent volontiers ensemble. Edith exposait ses projets : rejoindre dans le Queensland australien la florissante colonie féministe de Hopetown. Elle montrait des lettres venues de là-bas, qui décrivaient la curieuse société constituée dans ce pays par quelques novateurs hardis, avec l'égalité économique, l'égalité politique, l'égalité dans l'amour réellement acquise aux deux sexes. Frédérique, après tant d'épreuves, prise de dégoût pour les antiques sociétés d'Europe, rebelles à l'effort des apôtres, aurait voulu dire à Edith : « Emmenez-moi... Dès que l'inévitable sera accompli, je vous en conjure, emmenez-moi! je pars avec vous. » La pensée de Pirnitz, qui toujours méditait de se remettre à l'œuvre, elle, dans Paris hostile et dédaigneux, la retenait encore.

Pirnitz, exerçant sur ceux-mêmes qui la connaissaient à peine son magnétisme d'attraction, était bientôt devenue le centre moral de Dartmoor House. Carola et Ida la chérissaient, lui demandaient sans cesse des histoires; l'apôtre causait des heures avec elles sans les lasser et sans se lasser : et déjà elle influait sur le caractère difficilement traitable de la cadette.

Elle avait doucement reproché au professeur Ebner de tor-

turer d'innocentes bêtes « dont la vie est si courte, disait-elle, pour jouir de l'air et du soleil : et vous leur ôtez brusquement cette vie, vous en faites de laids petits cadavres collés sur des pages blanches! » Le digne Ebner, partagé entre sa passion et le désir de ne point lire de reproche dans les yeux prophétiques de l'apôtre, cachait maintenant son studieux vice, s'adonnait à la botanique, passait fièrement devant Pirnitz, lui jetant un regard presque tendre de ses grosses prunelles bleues à travers les lunettes d'or, disait, tout en tapant sur son coffre de zinc :

— Rien que des fleurs, là dedans, mademoiselle!... Aucune bête! Des fleurs, rien que ça!...

Pareillement le capitaine, et Lizzie, et la lymphatique madame Morley subissaient l'action de Pirnitz. Tous cédaient à un impérieux besoin de lui plaire, d'être distingués, approuvés par elle. La mieux conquise fut Tinka. Jamais Tinka n'avait vu Pirnitz avant ces heures tragiques. Elle reçut de son apparition un choc violent, décuplé par son organisme délicat, par son esprit artiste. Curieuse des âmes plus que des formes pittoresques, la femme de Justus Ebner n'avait pas encore rencontré une âme de cette rareté, de cette beauté. Désormais, ayant laissé tout travail et remisé dans un tiroir le roman commencé, elle ne quittait plus Pirnitz, la suivait comme un chien familier suit son maître, écoutait toutes ses paroles. Romaine, comprenant que le ménage Ebner était rétabli dans l'ordre le plus désirable, ne cherchait point à diriger Tinka. Mais Tinka pour ainsi dire se baignait dans sa présence : et en même temps son instinct de romancier étudiait, composait le personnage de l'apôtre, indispensable au nouveau récit qu'elle méditait. Elle disait naïvement à Pirnitz, de son air d'enfant inspiré qui la faisait si captivante :

— Il fallait que vous vinssiez près de moi, et que je vous connusse pour que mon livre fût vrai. Je ne m'étonne pas que vous soyez venue. Toujours, à mesure que j'écris, les êtres ont apparu réellement auprès de moi, quand ils manquaient à mes livres... »

Ainsi dans la maison de Park-Hill-Road, où lentement Léa inclinait vers la mort, veillée par Georg, — la vie,

lentement aussi, nouait autour d'eux de mystérieuses alliances d'âmes.

Comme Léa pouvait maintenant à peine quitter son lit, on tint désormais la double porte à glissières grande ouverte et, durant le jour, le lit fut roulé en face de cette porte. Léa couchée put apercevoir une fenêtre du salon, celle du coin droit. Elle en faisait lever le store et, par là, entrevoyait le ciel et devinait la mer.

Le 6 octobre, une vive alerte bouleversa Dartmoor House. Après une nuit d'étouffement, Léa était tombée dans une prostration qui avait fait présager la fin prochaine par Robert Bryce lui-même. Frédérique, d'accord avec Pirnitz et Edith, manda le vicaire catholique qui avait marié Léa. La malade reçut les sacrements, sans reprendre sa connaissance. Pourtant, les paupières abaissées, elle répondit, par moment, aux oraisons qu'elle semblait entendre confusément. Ses lèvres murmurèrent deux fois : « *Amen*... » Elle ébaucha un signe de croix.

Vers le milieu de ce même jour, elle s'éveilla, déclara qu'elle était mieux. Il ne fut pas question des sacrements reçus. On ne lui en dit rien, et elle n'en dit rien elle-même. L'après-midi, la soirée et la nuit coulèrent assez calmes... Le lendemain fut meilleur. Durant les journées suivantes, l'affaiblissement continua, sans crises. Léa ne prenait plus guère qu'un peu de gelée, une cuillerée chaque fois, et encore Edith la décidait avec mille peines. Elle parlait peu, sommeillait, exigeait la présence de Georg.

Le 14, Lizzie Morley, vers six heures du matin, alla frapper à la porte de la chambre où couchaient Pirnitz et Frédérique :

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? s'écria Frédérique réveillée en sursaut.

— Miss Craggs prie ces dames de descendre dès qu'elles seront prêtes... Ne vous alarmez pas, il n'y a rien de nouveau. Madame Léa est plutôt mieux ; c'est elle qui a demandé ces dames.

Elles s'habillèrent en hâte. Quand elles entrèrent dans la chambre de la malade tout y était déjà mis en ordre par l'active Edith. Léa, étendue dans le lit blanc, le dos appuyé

contre les oreillers à volants piqués, sourit aux arrivantes d'un sourire singulier. Georg, le visage ravagé par l'insomnie, ne dit rien aux deux femmes, qui se penchèrent sur la pâle figure de Léa, et la baisèrent au front.

— Bonjour, Fédi... Bonjour, Romaine... Je ne vais pas plus mal, n'ayez pas peur. Je vous ai fait appeler, parce que je suis un peu plus forte. Je peux parler très bien aujourd'hui. N'est-ce pas que j'ai ma voix d'avant?

Georg se détourna, la bouche tordue par l'émotion sous sa moustache blonde. Pirnitz inclina le front en souriant. Frédérique dit :

— Oui. Ta voix est très claire, ce matin, ma chérie.

En effet, le voile qui depuis longtemps amortissait et faussait les sonorités de cette voix semblait un peu moins épais. On causa d'abord de choses indifférentes, comme à l'ordinaire. Mais, cette fois, après un silence, la malade dit tout à coup :

— Je voudrais... Je voudrais vous entendre parler de l'École. Comment tout cela s'est-il terminé?

Avec une impatience enfantine, elle ajouta :

— Vous ne m'en parlez jamais!... Et, ce matin, j'ai pensé à Daisy... Jamais, non plus, vous ne me parlez de Daisy, ni de cette pauvre Geneviève.

C'était la première allusion de Léa aux événements de Paris. Malgré le ton énervé, on sentait qu'elle désirait vraiment être renseignée. Sur un signe de Frédérique, Pirnitz répondit :

— Nous ne vous avons pas conté nos misères, Léa, pour ne pas vous fatiguer et vous attrister... Du reste, rien de bien nouveau n'est survenu depuis que nous avons abandonné ensemble la rue des Vergers. L'École a rouvert ses portes le 1er octobre, sous la direction de mademoiselle Heurteau. Le conseil d'administration est présidé par M. Duramberty, qui a pris Quignonnet, Anquetin, l'abbé Minot, pour assesseurs.

— Ah! fit Léa, M. Duramberty s'occupe d'éducation, à présent?

— Oui. Et de politique. Le député de Saint-Charles, Remblart, est mort; Duramberty va probablement le remplacer.

Léa songea quelque temps. Puis elle regarda fixement Pirnitz :

— Alors, dit-elle, vous n'avez pas résisté? Vous avez laissé les hommes prendre tranquillement votre place, et vous voler le fruit de votre travail?

— Il n'y avait rien à faire, chérie, répondit Frédérique. Moi-même, qui d'abord tenais pour la lutte, pour les procès, j'ai dû me rendre à l'évidence : notre dernier contrat nous livrait à Duramberty, pour peu que Duramberty marchât d'accord avec le gouvernement.

Le même sourire singulier plissa les lèvres de Léa. Ses yeux se portèrent successivement sur Frédérique et sur Pirnitz. Elle prit la main de Georg qui traînait sur la couverture, la ramena contre sa joue.

— Et Geneviève? dit-elle.

— Geneviève a été mise en liberté il y a quatre jours, répliqua Pirnitz : Daisy me l'a écrit.

— Oh! Vous avez reçu cette nouvelle et vous ne me l'avez pas dit!... Alors... où est Geneviève, maintenant?

— Grâce au professeur Bouchardon, la pauvre enfant a été placée d'office dans une maison de santé à Neuilly, où elle sera soignée jusqu'à ce que les médecins la déclarent guérie. Mais elle vit à part, dans un pavillon, avec Daisy.

— Et qui paye les frais?

— Nous avons recouvré quarante mille francs du cautionnement...

Léa ne questionna plus. Elle avait appuyé ses lèvres sur la robuste main de Georg. On eût dit qu'elle s'accrochait à lui, de peur d'être reprise par Pirnitz et Frédérique. Les minutes se succédèrent dans un silence de malaise.

Enfin Léa reprit :

— Alors, Daisy n'est plus avec vous, Romaine, pour vous aider dans cette autre école que vous projetiez?

Le cœur de Frédérique, à cette question, souffrit de tout le mal dont elle sentait souffrir le cœur de Pirnitz. L'apôtre elle-même eut un frémissement. Elle répondit :

— L'avenir n'appartient à aucune de nous. Mais je crois en effet que Daisy ne quittera plus Geneviève.

Léa ébaucha encore son demi-sourire, un peu ironique.

— Et mademoiselle de Sainte-Parade?

— Mademoiselle de Sainte-Parade est morte. Frédérique l'a conduite à sa dernière demeure, dans le Gers, avec Maria et sœur Odile...

Sans attendre une nouvelle interrogation de Léa, Pirnitz ajouta vivement :

— Maria est demeurée dans son pays. Sœur Odile est retournée à Thann.

— En sorte qu'il ne reste plus personne auprès de vous, Romaine...

— Il reste Frédérique.

— Oh! — répliqua Léa, dont la voix prenait plus de force et qui paraissait remuer plus à l'aise. Frédérique demeurera-t-elle longtemps encore avec vous?

L'apôtre et Frédérique échangèrent un coup d'œil. Sans doute, les paroles de Léa s'accordaient étrangement avec des entretiens qu'elles avaient eus ensemble, car les yeux de la jeune fille se mouillèrent. Pirnitz fut seulement un peu plus pâle. Elle dit :

— Nous avons eu toutes de grandes épreuves, Léa. Il faut mettre en commun notre pitié et notre affection, et ne pas nous armer les unes contre les autres.

Une tristesse si touchante, une si digne demande de grâce s'exprimaient dans les paroles de Pirnitz que Léa, malgré son égoïsme, en fut remuée.

— C'est vrai, dit-elle. Si je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi. Pensez que je suis encore la plus misérable de toutes, parmi les compagnes de cette pauvre mademoiselle de Sainte-Parade... Les autres vivront... Moi, je voudrais vivre, maintenant que j'entrevois la vérité.

Georg, soulevé à demi, enfouit ses lèvres dans les cheveux de Léa :

— Ne parle pas... Ne parle pas, soupira-t-il... Tu vas dire des choses qui nous font souffrir tous les deux!

— Mon chéri! fit Léa, baisant les yeux de son mari.

Frédérique, Pirnitz, Edith pleuraient... Pendant quelque temps, aucun mot ne fut prononcé. Le jour grandissait. Par les fenêtres du salon jaune pénétrait maintenant à larges flots le soleil matinal.

Léa reprit :

— Je vois la vérité. Nous avons souhaité l'impossible, Romaine... Frédérique, nous avons essayé l'impossible... Comment avons-nous pu croire que nous resterions unies contre les hommes et que nous triompherions d'eux? Comment ai-je pu croire, moi, que j'achèverais ma vie loin de Georg? Aussi clairement que cette lumière du soleil, j'aperçois la vanité de ce que nous tentions.

— Regrettez-vous de l'avoir tenté? demanda Pirnitz.

Léa fut quelque temps sans répondre. Puis, fermant à demi les yeux, elle dit :

— Non.

Pirnitz continua :

— Ce que nous avons tenté n'était pas réalisable? Soit! ce que nous tenterons demain le sera peut-être. Une chose est certaine, c'est que des femmes pareilles à nous, aussi faibles que nous, recommenceront un jour notre effort, et réussiront. Ces femmes, qui réussiront là où nous avons échoué, n'auront pas plus que nous, au début de l'entreprise, le gage du succès entre leurs mains. Elles marcheront comme nous, dans les ténèbres, vers la lumière devinée... Puisque cette vocation était en nous, nous devions, oui, nous devions faire ce que nous avons fait... Et celles de nous qui restent debout doivent continuer l'œuvre. Quelle femme est assurée que son vœu d'affranchissement demeurera vain?... Chacune, à l'époque incertaine et féconde où nous sommes, a le devoir d'espérer, comme ces femmes juives des temps prophétiques, qui, lorsque leur enfant tressaillait dans leur sein, palpitaient de l'espoir que ce fût le Messie.

La voix de Pirnitz avait parlé ferme au milieu de cette chambre d'agonisante, et soudain, par la seule force du Verbe, on eût dit qu'elle en avait chassé la laideur, l'épouvante de la mort. Les yeux de Georg, de Frédérique, d'Edith n'avaient plus de larmes. Ceux de Léa et tout son visage perdirent leur expression d'ironie et de rancune. Elle appela :

— Romaine!...

L'apôtre s'approcha :

— Quoi? ma chérie.

— Plus près, venez plus près...

Tout contre le pâle visage de Pirnitz, la mourante murmura ces mots que seule Pirnitz entendit :

— Ne m'en veuillez pas, Romaine. Je vous ai fait de la peine tout à l'heure... Et je l'ai fait exprès, par un besoin cruel... Il y a des moments où je me sens mauvaise. Ne me condamnez pas. C'est si triste, si triste! J'aurais été si heureuse... Alors!... Vous me comprenez?... Vous m'aimez toujours?

— Oui, chère Léa.

— Je voudrais aussi parler à Frédérique.

Frédérique, sur un signe de Pirnitz, avança à son tour. Georg alla appuyer son front aux vitres de la fenêtre. Pirnitz emmena Edith dans le salon.

— Viens là, dit Léa à sa sœur, lui montrant la chaise que Georg quittait.

Elle lui prit les mains :

— Écoute-moi. Ne parle pas... ne m'interromps pas. Je n'ai plus beaucoup de force... Toute cette nuit, en sommeillant, j'ai songé à notre enfance... Je t'ai revue comme tu étais lorsque j'ai commencé à comprendre les choses autour de moi... avec ton sarrau de lustrine noire... tes cheveux, tes yeux noirs... debout auprès de mon petit lit, tu me regardais... Ai-je rêvé cela, ou si c'est vrai?...

— C'est vrai... Bien des fois, quand tu étais toute petite, je t'ai guettée ainsi. Il me semblait que je recueillais ta pensée à mesure qu'elle se formait.

— Oui. Et j'ai vu tout par tes yeux, Fédi... Tu as capté ma pensée, mon cœur. Aussi l'amour que je te donnais n'était comparable à rien... pas même à celui que j'éprouve pour Georg... Ce n'était pas la même chose... et c'était presque aussi fort, aussi grand...

— Oh! Léa..., soupira Frédérique. Est-ce que je t'ai donc perdue tout à fait? Tu ne m'aimes plus?...

— Si... je t'aime... maintenant... aujourd'hui... depuis que je t'ai revue, cette nuit, debout à côté de mon lit dans ton sarrau de lustrine noire... Tu as été douce pour moi et tu n'as jamais cherché que mon bonheur. Ce n'est pas ta faute si....

Elle ne dit point ce qui n'était pas la faute de Frédé-

rique. Les larmes que celle-ci ne retenait plus tachaient le volant de l'oreiller. Léa poursuivit :

— Je t'aime, ma Fédi... Il y a quelque temps, je ne t'aimais plus... quand j'ai tant souffert à l'hôpital... et même après que j'ai eu retrouvé Georg... Je t'accusais... c'était absurde... je t'accusais d'être cause de toutes mes misères. Maintenant, je vois mieux les nécessités de ma vie. Je suis bien contente de t'avoir près de moi. Donne-moi du courage. J'ai tant de chagrin !

Elles s'enlacèrent avec la tendresse d'autrefois.

— J'ai tant de chagrin !... Je voudrais rester... rester avec Georg. Vivre près de lui. Rien que cinq années, comme cette petite May Bodson qui couchait à l'hôpital dans le lit voisin du mien. Elle avait été cinq ans heureuse avec son ami, et cela lui était égal de mourir. Mais moi, Fédi ! moi qui suis tellement jeune... tu ne trouves pas que c'est horrible de s'en aller, juste au moment où le bonheur commence? Fédi... je t'en prie ! sauve-moi. Quand j'étais petite et que tu veillais auprès de mon lit, tu ne m'aurais pas laissé mourir.

Sa voix s'était montée, puis sombrait dans des sanglots. Georg accourut, et les visages anxieux de Pirnitz et d'Edith se montrèrent à la porte. Léa se calma peu à peu. Quand elle eut repris sa posture ordinaire, couchée sur le dos, la tête droite contre l'oreiller, elle murmura :

— Si j'étais à Paris, peut-être on me sauverait. Tu ne crois pas, Fédi? Un grand médecin comme Bouchardon me sauverait... Mais on ne peut pas me transporter à Paris, n'est-ce pas?

Frédérique répondit :

— Pas maintenant. Quand tu seras mieux.

Léa regarda sa sœur aînée : et dans ses yeux le sourire hostile de tout à l'heure parut.

— Maintenant, dit-elle sévèrement, je veux être seule, avec Georg jusqu'à ce que le médecin vienne.

On obéit. Le médecin ne tarda guère. Edith et Georg assistaient seuls à la visite. Quand Bryce sortit, il rencontra sur le palier Tinka et Frédérique :

— Eh bien? dirent-elles.

— Elle est faible.... Prenez courage. C'est la fin, tout à fait la fin.

Elles ne lui demandèrent rien de plus, et il s'en alla précipitamment par l'étroit escalier de bois. Tinka prit le bras de Frédérique dans la pénombre :

— La fin?... il a dit que c'était tout à fait la fin. Est-ce que vous croyez cela possible, Frédérique? que Léa ne soit plus?...

Elle levait ses yeux vert pâle sur les yeux sombres de la jeune fille; elle crispait sa petite main sur la manche de Frédérique, si étroitement que Frédérique sentit la meurtrissure dans sa chair. Et parmi tous les instants affreux de cette semaine affreuse, celui-ci devait pour toujours se fixer dans sa mémoire, avec les menus incidents ambiants, le pas de Bryce qui s'éloignait, l'escalier paré de moquette vulgaire, une fenêtre à faux vitraux, dans laquelle le soleil se jouait, projetant sur le mur des lueurs roses, — et cette petite femme aux courts cheveux frisés, cette figure de poupée décomposée par l'anxiété, les beaux yeux noyés d'épouvante, et le timbre de la voix disant : « Est-ce que vous croyez cela possible?... » et la morsure des doigts minces dans l'avant-bras... Les mots de Tinka n'avaient qu'un sens confus, mais ils éveillèrent pour la première fois dans la pensée de Frédérique l'image de Léa absente du monde, — cette âme précieuse éteinte, le vide, la mort...

Toutes deux entendirent alors dans la chambre des bruits légers de choses remuées et de pas... La porte s'ouvrit, jetant sur le palier une clarté soudaine.

— Léa voudrait voir les petites, dit la *nurse*.

— Mes filles?

— Oui... Ida, Carola... Elle se plaint qu'on ne les lui amène plus. Est-ce qu'elles sont là?

— Elles sont là, dit la voix faible de Léa, de son lit. Elles riaient, tout à l'heure, là-haut...

— Je vais les chercher, fit Tinka.

Frédérique rentra dans la chambre. Elle fut frappée par l'altération des traits de sa sœur, qu'elle n'avait pas vue depuis une heure. Tout le visage se serrait, se pinçait.

— C'est absurde, pensa-t-elle. Depuis une heure, il ne peut

pas y avoir de changement. Ce sont les paroles de Tinka et de Bryce qui me troublent.

Mais Léa lui dit presque durement :

— Le médecin t'a dit que c'était fini, n'est-ce pas?

Frédérique essaya un geste de dénégation...

— Tu vois, reprit Léa. Tu ne sais même pas me dire non... Oui, fini, fini. Est-ce singulier? Avant qu'il vînt, je reprenais un peu d'espoir... Le soleil me donnait l'illusion de revivre. Mais c'est fini. C'est fini.

Elle redisait ce mot âprement, et, chaque fois, il y avait dans sa voix un sanglot si déchirant que Frédérique, n'y tenant plus, s'abattit sur une chaise et fondit en larmes. Elle cachait ses yeux avec ses mains : elle souhaitait ne plus rien entendre. Mais elle entendait cependant la respiration haletante de Léa, et les sanglots sourds de Georg.

Les petites filles entrèrent, poussées par Tinka. Frédérique alors releva les yeux. Ida marchait la première, sérieuse dans une robe d'indienne à petits carreaux, les cheveux noués d'un ruban; son nez mince frémissait à l'odeur âcre de la chambre. Carola suivait, sans lâcher la robe de sa mère. Léa se souleva un peu pour les recevoir. Elle embrassa Ida dont elle caressa les cheveux blonds. La petite, toute pâle, se laissait faire, sans cesser d'examiner Léa... Puis Carola vint à son tour, qui tendit placidement ses deux joues.

— Chères petites, — murmura la malade, les contemplant côte à côte au pied du lit, Carola les yeux gauchement baissés, Ida, tremblante, les prunelles élargies. — N'est-ce pas, Georg, qu'elles sont adorables?... Heureuse Tinka!

Un soupir déchira sa poitrine. Georg, Tinka, Frédérique et même Edith devinèrent sa désolation de mourir stérile. Mais soudain Ida éclata en pleurs et en cris perçants. Elle se réfugia contre sa mère, clamant : « Emmenez-moi! Emmenez-moi!... » toute raidie par une sorte de crise nerveuse... Carola, voyant sa sœur dans cet état, se mit elle-même à pleurer. Il fallut les emporter au plus vite : Ida menaçait de se trouver mal. Frédérique suivit Tinka.

— Je leur fais peur, murmura la malade,

Et, laissant tomber sa tête sur les oreillers, elle ferma les yeux...

Seule avec Georg et Edith, elle ne parla plus. Elle paraissait dormir... Georg ne bougeait pas, assis au chevet du lit; Edith s'était agenouillée hors de la vue de la malade : elle priait, sa bonne figure de pelote couperosée transfigurée par l'ardeur de la foi. Mais ses lèvres ne faisaient aucun bruit. Il y avait dans la chambre un tel silence que chaque inspiration de Léa, un peu rauque, s'entendait. Le grand soleil emplissait maintenant le salon jaune. Georg écoutait; à chaque soupir de Léa, l'horrible vérité tombait sur sa nuque comme un coup de massue : « Elle va mourir... mourir... » Et cela le poignait si étrangement qu'il ne savait plus si c'était sa femme ou lui-même qui mourait. Il regardait les doigts de Léa, posés sur la couverture, au bout de la manche bouffante de la chemise. Il pensait : « Ces doigts vivent; une force mystérieuse les anime, arrête victorieusement la décomposition de la chair... et tout à l'heure... tout à l'heure...? » Des élans d'amour le traversaient, comme ces douleurs fulgurantes qui secouent les malades de la moelle épinière, et le laissaient ensuite comme perclus, foudroyé...

Cependant, un bruit confus, fait de craquements et de susurrements arrivait aux oreilles de Georg, — du palier voisin. Sur ce palier et sur les premières marches, les hôtes de Dartmoor House se groupaient. Frédérique et Tinka n'avaient pu se résoudre à s'éloigner de la porte. Ida et Carola remises aux mains de Lizzie Morley, les deux femmes, accablées de fatigue et de chagrin, s'assirent à même l'escalier : Pirnitz restait debout, sa mince silhouette adossée au mur. Et, peu à peu, la vie entière de la maison se concentra autour de cette porte d'agonie qu'à chaque instant l'on s'attendait à voir ouvrir. Lizzie et la bonne se penchaient par-dessus la rampe du second, interrogeaient du regard... Le rouge et suant visage du capitaine surgissait du rez-de-chaussée... Mrs. Morley elle-même, de temps en temps, venait prendre des nouvelles.

Frédérique pleurait en silence. Plus qu'autrefois l'agonie de sa pauvre humble mère, cette agonie la suppliciait. Comment avait-elle été si ferme, presque cruellement ferme, devant la mort de Christine Sûrier? Ah! c'est qu'alors la foi

dans la vie, l'ardeur à édifier une grande œuvre entretenaient un foyer d'orgueil et d'espoir au plus fort de son chagrin. — Maintenant, dans le crépuscule de sa ferveur d'apôtre, elle sentait peser tout le poids de sa douleur. « Léa va mourir... Léa va mourir... » Cela oppressait son esprit. Elle rappelait tout le passé de Léa, oubliant les mois récents où leur amour s'était comme étiolé; elle ne songeait plus qu'aux années de communion et de tendresse parfaites. Les paroles de Léa, tout à l'heure, avaient été le verbe d'évocation qui ressuscitait le temps aboli... Elle ne pouvait plus écarter cette image : Léa, dans sa couche d'enfant et elle-même, Frédérique, debout auprès, en sarrau de lustrine noire, guettant la pensée naissante, la captant pour ainsi dire à la source même... Puis Léa lui apparaissait déjà grandelette, fine et longue dans sa robe princesse, ses cheveux de bronze clair pendant sur son dos, — Léa curieuse, gaie, colère, mais domptée par un seul regard de l'aînée. — Puis Léa travaillant chez Duramberty, dessinant et lavant des épures dans son atelier spécial, à côté du bureau de Frédérique... Une certaine après-midi de printemps ressuscita, une après-midi quelconque — pourquoi celle-là plutôt que tant d'autres? — trois heures en mai, les fenêtres ouvertes, des chants d'oiseaux parmi les arbres du terrain vague, des souffles tièdes... Frédérique se revit elle-même dans son bureau de l'usine, observant, par la porte de communication, Léa en blouse grise par-dessus son costume de drap mauve, debout devant la planche à dessin, le buste un peu cambré en arrière pour juger l'effet d'une teinte. Cette scène fut un instant l'image du bonheur, de tout le bonheur dont leurs deux vies étaient capables. « Alors maman vivait... Nous rentrions ensemble, le soir, dîner avec elle... Alors nous ne connaissions pas Romaine... » Elle releva les yeux vers l'apôtre : et aussitôt, malgré la rancune de sa douleur et l'obscur regret du temps écoulé, elle s'aperçut qu'elle lui appartenait toujours, qu'elle aurait beau souffrir et voir souffrir les êtres chers, — elle aimerait mieux sa vie désemparée, son cœur meurtri, pourvu que Romaine dît : « C'est bien!... » Elle pensa : « Il fallait que toutes ces choses s'accomplissent. Romaine a les paroles de la vérité, et cette vérité, apprise d'elle, toujours je la suivrai, malgré tout. Seule-

ment je ne veux pas retourner à Paris, dans la maison de la rue de la Sourdière, et labourer encore une terre ingrate. J'irai plutôt au bout du monde donner mon effort à des civilisations jeunes... Je partirai avec Edith : Romaine m'approuvera!... »

— *Please, Mum! Beg pardon!* — Pardon, M'ame, s'il vous plaît!

Un jeune garçon, en tablier bleu, face imberbe et pourpre, cheveux de lin coiffés d'une étroite casquette ronde, grimpait l'escalier, à marches doublées, ayant au coude un panier recouvert d'une serviette... Une odeur de laitage le suivit, tandis qu'il montait au second, accueilli par les *Hush!* (chut!) de Lizzie et de la bonne. C'était le garçon crémier, apportant les œufs, le beurre, la crème pour le lunch.

« Midi, » songea Frédérique. Elle ne sut pas si la journée lui semblait lente ou brève : il n'y avait plus d'heures ni de minutes; on était hors de la vie, dans un cauchemar.

Le crémier au tablier bleu redescendit, avec un effort d'attitude contrite; puis ce fut Bryce, le médecin, qui reparut. Il avait l'air sombre et gêné. Il demanda :

— Eh bien?

Tinka répondit :

— Rien de nouveau. Elle repose, je crois.

Il entra dans la chambre. Alors un silence absolu se fit dans l'escalier, si absolu que l'on entendit le vol d'une mouche grésiller contre les faux vitraux. Au bout d'un quart d'heure le médecin sortit. Edith le suivait, la face congestionnée par les larmes.

On l'interrogea. Il haussa les épaules.

— Elle veut être seule avec son mari... Qu'importe! Personne ne peut plus servir de rien.

L'étrange garçon redescendit deux marches, et, s'arrêtant avant de continuer, il dit :

— Celles de vous qui croient doivent commencer à prier.

Dans la chambre, Léa venait, en effet, d'exiger qu'on la laissât avec Georg; et Bryce avait fait signe à Edith de sortir en même temps que lui. La malade souffrait d'un fort accès

de fièvre : l'éclat de ses yeux était extraordinaire et la rougeur qui estompait le haut des joues, vraiment pareille à une double tache de fard, accentuait le décharnement du visage.

Elle guetta la sortie du médecin et d'Edith. Quand la porte fut refermée sur eux, elle soupira :

— Georg...

Il s'approcha. Elle se souleva encore, avec une apparence d'énergie que depuis bien des jours elle n'avait plus. Georg l'aida à s'asseoir sur le lit. Alors, avec ses mains tâtonnantes. elle tourna doucement le buste de son mari en face de la fenêtre qui donnait sur la cour. Le soleil se glissait maintenant par là.

— Que je te regarde!... dit-elle.

Il baissait un peu sa haute taille. Elle lui mit une de ses mains sur les cheveux; elle le contemplait avidement, comme si elle voulait graver ce visage dans sa mémoire.

— Que je voie tes yeux, et ta bouche!... Souris-moi... Oh! il me semble que je ne t'ai pas assez regardé quand je t'avais... quand je croyais t'avoir encore pour longtemps... Et maintenant, maintenant...

Elle retomba sur le lit, convulsée par un sanglot. Avec des gestes indécis, tremblants, elle s'efforça de l'attirer :

— Viens! viens!

Il s'agenouilla contre le lit, de façon qu'elle pût encore le voir de près. Ses doigts incertains caressèrent le visage de Georg, ses vêtements même, s'accrochant à l'échancrure du gilet et au nœud de la cravate, comme si elle eût voulu se retenir à lui sur le bord d'un précipice. Elle balbutia :

— Garde-moi... je t'en supplie.... Ne me laisse pas partir... Si tu le veux, tu me garderas.

Il eut lui-même un espoir fou, un espoir de fièvre allumé en lui par ces yeux fiévreux qui le sollicitaient, par cette bouche de fièvre qui l'implorait. Toujours agenouillé, il embrassa le buste de sa femme, il colla sa bouche contre l'oreille exsangue, et, chargeant ses paroles de tout son désir et de tout son vouloir, il dit :

— Je veux que tu vives... je veux... je veux! Si tu m'aimes vraiment, tu vivras... Je t'en conjure, ramasse tes forces et

pense que tu ne veux pas me quitter... Moi, je te donne toute ma volonté. Ne la sens-tu pas passer en toi. Léa!... Léa!... je veux te garder. Pense que je suis là... que je ne te quitterai plus jamais... que nous sommes mariés... que toute notre vie nous serons l'un à l'autre.... Je t'emporterai avec moi... là-bas, dans un pays meilleur pour toi... tu sais? l'Italie, dont nous rêvions ensemble.... Je veux t'emporter. Je veux que tu vives. Je veux! Je veux!

Elle murmura, extasiée:

— L'Italie... l'Italie... Oui.... Tu m'emporteras.

Il dénoua son étreinte.. L'effort surhumain qu'il venait de faire pour tendre follement sa volonté contre l'impossible lui laissait autour du front la meurtrissure d'un étau. Léa souriait :

— Je suis mieux, dit-elle. Vois quel est ton pouvoir! Tu m'as donné ta force. Oh! si tu le veux réellement, je ne te quitterai pas!

Elle se reprenait à l'espoir, avec cette étonnante foi dans la vie que les jeunes phtisiques conservent pour ainsi dire jusqu'à leur dernier souffle. Lui, déjà, désespérait de nouveau, sentait fléchir la croyance insensée en un miracle de la volonté. Et chaque mot de Léa, parlant d'avenir, lui tomba sur le cœur comme une goutte de sang brûlant.

Elle disait :

— Nous irons en Italie... Il faut que mes yeux voient la lumière, en même temps que les tiens. Tous les lieux où tu es allé seul, quand je t'avais abandonné, mon chéri, tu m'y conduiras. Entends-tu? Je veux que mes pieds se posent partout où se sont posés les tiens... Tu me le promets?

— Je te le promets.

Elle poursuivit, avec une voix merveilleusement éclaircie, presque sa voix d'autrefois, tout en frôlant le visage de Georg:

— Je dois vivre pour que notre destinée s'accomplisse. C'est maintenant seulement que je comprends la vie, et je mourrais? Ce n'est pas possible. Maintenant j'ai retrouvé l'équilibre. Je suis affranchie et je t'appartiens, et cela ne m'apparaît pas contradictoire... Georg!... Mon chéri!... Je t'ai affranchi et tu m'as affranchie. Oh! notre baiser en

face de la mer... Je suis sûre que j'ai conçu de toi un enfant dans ce baiser-là... Il naîtra... Tu vois bien que je ne vais pas mourir?...

Elle offrait à son mari des yeux d'hallucinée, et dans cette chambre enfiévrée, l'hallucination peu à peu gagnait Georg lui-même. Puis elle se laissa glisser sur les oreillers.

— Je suis bien faible, soupira-t-elle.

Un voile se tendit sur sa figure, un voile de souffrance qui en changea l'expression, la fit inquiète.

Elle répéta :

— Bien faible... bien faible...

Sa langue passa sur ses lèvres qui se collèrent et se décollèrent, coup sur coup, avec un bruit sec.

— Est-ce que tu as soif? dit Georg.

Il tendait la main vers la tablette où se trouvait un verre de boisson fraîche... Elle fit un brusque signe de refus. Quelque temps elle demeura immobile. Georg, qui l'observait de toute la force de son attention, n'eût pu dire si elle veillait ou si elle sommeillait. Elle laissait échapper des mots, mots de délire ou de cauchemar :

— Plus tard... plus tard... quand il sera né... Oui... la vérité... je vois... je vois... La mer... avec cette ville... cette ville qui monte... Georg...

Sa respiration devenait rauque ; ses mains s'agitèrent lentement sur le lit. Georg ne perçut plus dans le bourdonnement du souffle mêlé de voix que son nom prononcé : « Georg!... » Elle disait ce nom comme un appel misérable, et chaque fois Georg lui répondait par une pression qui semblait la calmer. Cela dura un temps qu'il ne put apprécier. Il entendait autour de la chambre, sur le palier, dans l'escalier, le bruissement des attentes anxieuses. Soudain il vit que Léa le regardait. Ce regard était sombre, débordant de désespoir indigné.

Elle parla, parfaitement lucide :

— Je veux, dit-elle, quand je serai morte, que tu retournes là-bas, dans la lumière...

— Oui, dit Georg, sans bien comprendre.

— Tu m'entends? Je veux que tu retournes en Italie.., Quand tu es revenu d'Italie, tu voulais m'emmener. J'aurais

dû te suivre... Maintenant je ne pourrai plus... Tu retourneras en Italie, et à chaque chose que tu verras, tu te rappelleras que ma pensée est auprès de toi, dans toi... Et nulle femme ne te distraira de moi... Tu me le jures?

— Oui... je te le jure.

La joue appuyée contre l'oreiller, elle fut calme quelques minutes, sans parler. Elle reprit brusquement, sans expliquer par quelles voies ses réflexions en étaient venues là.

— En ce moment, je crois qu'il y a une autre vie. J'en ai douté souvent, depuis que je suis si malade. Hier, je ne le croyais pas. Ce matin même, j'étais sûre que j'allais disparaître toute. A présent, je crois que ma pensée restera auprès de toi... si tu le désires bien fort. Où est la vérité? Le sais-tu?

L'heure était si solennelle que Georg n'eut pas le courage du mensonge. Il sentait en lui ce vouloir passionné d'un au-delà, d'une persistance de la personne qui toujours tourmentera l'humanité; et du même coup, en face de cette agonisante, le mécanisme de la mort lui paraissait si simple, si simple que les plus vulgaires images l'expliquaient : une lampe qui s'éteint.

— Où est la vérité? répéta Léa. Tu ne sais pas?

Il baissa les yeux et répondit :

— Non, je ne sais pas.

Il ajouta après une courte pause :

— Mais tant que je vivrai moi-même, ta pensée vivra en moi. Je te le promets. Je retournerai là-bas, puisque tu le désires.., A chaque pas que je ferai, à chaque spectacle que mes yeux verront, ta pensée m'enveloppera.

Elle dit :

— Tu es bon... je t'aime.

Leurs lèvres se joignirent. Malgré leur désolation commune, malgré l'ombre mortelle qui envahissait déjà les yeux de Léa, ce fut encore un baiser d'amants. Quand ils se déprirent, Léa dit :

— Donne-moi de la force, comme tout à l'heure.

Il ne comprit pas tout d'abord. Elle eut un peu d'impatience. Elle insista.

— Reprends-moi dans tes bras... Parle-moi à l'oreille.... Donne-moi ta force.

Il obéit. Il lui dit encore :

— Je veux que tu vives.... Je veux.... Prends ma force.... Toute ma force.... Je veux que tu vives...

Et il se suggestionnait lui-même, il arrivait à croire derechef, à espérer l'impossible. Ce fut Léa qui l'écarta doucement :

— Écoute-moi, dit-elle. Tu vois ma robe de chambre blanche... là... pendue à la patère, contre la porte?...

— Oui.

Il alla jusqu'à la porte, toucha la robe en molleton ornée de dentelles.

— Apporte-la-moi.

Quand elle l'eut, elle se mit sur son séant, avec un effort qui contracta sa figure. Puis, regardant Georg :

— Je veux me lever, dit-elle.

Il crut qu'elle délirait. Mais elle répéta :

— Si. Je veux me lever... Oh! ne me refuse pas, je t'en prie. Tu serais malheureux de m'avoir refusé, après. Aide-moi. N'appelle personne, je t'en prie! Avec toi, je pourrai... je t'assure!

Elle se dégageait du lit avec une sorte d'ardeur désespérée. Déjà elle avait rejeté les couvertures... Alors il l'aida, il s'empressa de lui passer, par-dessus sa longue chemise, l'ample vêtement blanc. Il offrit des mules à ses pieds nus.

— Mes pieds, murmura-t-elle, regarde comme ils ont maigri... Ils étaient vaillants, n'est-ce pas? Comme ils ont marché pour te suivre!... tu te rappelles?... dans les parcs de Londres... et même ici, dans la campagne... et les rochers?

Elle parlait avec une résignation affreuse. Appuyée sur l'épaule de Georg, elle se dressa. Mais elle fléchit aussitôt, retomba épuisée, à demi couchée. Elle haleta.

— N'appelle pas! n'appelle pas!... Je t'en supplie. Tous les deux tous seuls... si tu m'aimes!

Il céda encore. Au bout de quelques secondes, elle se ranima, s'accrocha violemment au vêtement de Georg. Il la soutenait, il la portait. De son bras droit tendu, elle montrait les fenêtres du salon...

— Là... Là!... dit-elle... Mène-moi... Je veux voir encore... Voir la mer... Voir la Ville.

Divaguait-elle?... Georg ne le sut pas; mais comme si son corps à lui eût été animé par cette volonté de mourante, il fit ce qu'elle exigeait. Elle marchait, pesant sur lui de tout son léger poids. Arrivée à la fenêtre, elle posa son front contre les vitres. Ses cheveux s'étaient dénoués et inondaient ses épaules : Georg sentait leur odeur réveiller en lui l'inapaisable désir.

Elle tourna vers lui ses yeux égarés :

— Ouvre, dit-elle. Ouvre la fenêtre... Je veux... la Ville.

Elle crispait si douloureusement ses doigts sur la crémone, sans pouvoir ouvrir, qu'il obéit, craignant de la voir tomber là, foudroyée, dans un effort. L'air tiède de l'après-midi ensoleillée caressa leurs deux visages, tout proches l'un de l'autre.

— Oh! c'est délicieux! fit Léa.

Elle eut un sourire charmé. La mer s'étendait calme et unie comme au jour de Gilder Rock, toute argentée de soleil. Quelques voiles passaient au large. Le petit bateau de Paignton, fuyant, dans un reflet de lumière luisait, telle une grosse étoile, au ras de l'eau.

Léa devint anxieuse.

— La Ville?... Où est la Ville?

Georg lui indiqua Torquay endormi dans le soleil, avec ses villas, ses verdures, ses hôtels, sa chaussée monumentale.

— Mais non, — fit-elle, agacée comme un enfant à qui l'on refuse un jouet. — Je veux la Ville... où nous avons été ensemble... Où je t'ai aimé.

Elle se pencha par-dessus le balcon, scruta la mer, du côté opposé à Torquay. Gilder Rock se dressait parmi les flots comme une borne légère. Mais la ligne d'horizon se dessinait en bleu, avec une netteté absolue, sur le ciel un peu pâle, sans un nuage.

— La Ville? — répéta Léa d'une voix dolente. — Où est-elle?

Puis, comme si elle comprenait enfin la vanité de son envie, elle se retourna brusquement vers Georg, lui jeta un profond

regard désespéré. Un fort soupir la secoua, puis deux plus faibles... Elle porta la main à sa bouche, eu un geste d'étouffement.

— Léa! dit Georg.

Il s'aperçut qu'il tenait dans ses bras une forme raide; du sang filtrait entre les lèvres.

Alors il cria :

— Léa! Léa!

La porte s'ouvrit. Des pas se précipitèrent. Georg vit dans un brouillard, autour de lui, les gros yeux bleus d'Ebner avec le cercle d'or des lunettes, les visages épouvantés de Frédérique, de Tinka, d'Edith...

VIII

Depuis sept jours, Léa reposait en face de la mer, au lieu qu'elle avait choisi, où la destinée avait voulu qu'elle fût faite femme, dans un élan surhumain vers l'équilibre conjugal des temps futurs. En face de la mer elle reposait, étendue comme à l'heure de cette initiation... Une pierre rougeâtre, arrachée à ces rocs qu'elle avait escaladés en compagnie de Georg, couvrait sa dépouille, une pierre horizontale portant une entaille en forme de croix. Sous cette croix étaient gravés, en langue finnoise, ces simples mots :

LÉA ORTSEN DORT ICI
DANS L'ATTENTE
DE LA CITÉ FUTURE

Tinka avait ordonné la sépulture, obtenu les autorisations indispensables, fait sculpter la pierre et graver l'épitaphe. Quant à Georg, incapable de l'aider, il s'enfermait dans sa chambre, vivait avec le souvenir de Léa. Personne, sauf Tinka, ne l'avait aperçu depuis le jour où le cercueil avait quitté Dartmoor House.

Cependant, autour du vide fait par la mort, la vie de la maison avait continué son cours infaillible, consolateur. Tinka

recommençait à écrire, avec une fièvre nouvelle, comme après toutes les crises qui remuaient sa sensibilité. Elle écrivait dans le salon jaune, hantée par la disparue; et l'insouciante Ida s'installait de nouveau à ses pieds, imitait ses gestes de méditation et de labeur, tandis que Carola accompagnait son père à travers la campagne. Le capitaine, madame Morley, Lizzie, faisaient leur tâche accoutumée... Toutes choses redevenaient ce qu'elles étaient auparavant, sauf la présence de Pirnitz, d'Edith et de Frédérique. Mais, justement, en ce septième jour après la mort de Léa, Frédérique et Edith allaient prendre le train pour Plymouth, d'où elles s'embarqueraient sur le vapeur *Nemrod* à destination de l'Australie. Et Pirnitz elle-même partirait le lendemain pour Paris.

Il était cinq heures après midi. La journée, comme toutes celles qui avaient suivi l'affreuse journée, était claire et tiède. Le soleil s'abaissait vers les faibles coteaux de Paignton, en face de Dartmoor House. Appuyée au balcon, Tinka, vêtue de noir, ce qui faisait étrangement ressortir la pâleur de son visage et le blond de ses courts cheveux, contemplait ce ciel de nacre, cette mer bleuâtre, ces lointains où la brume vespérale déjà s'empourprait. Elle regardait surtout, très distinct à cette approche du soir, l'écueil rouge, tombeau de Léa... Auprès d'elle la petite Ida, une ceinture noire à sa robe blanche, un ruban de velours noir dans ses cheveux, suivait des yeux les hirondelles qui se poursuivaient au bout de la jetée voisine.

Devant le seuil de la maison, le capitaine, suant et soufflant, en manches de chemises, chargeait deux malles et des sacs sur une voiture à bras, amenée par un facteur de la station... Il rentra, s'ébrouant, après avoir jeté au balcon son regard de perpétuelle colère. Alors apparut à sa place la fade et incolore Lizzie, qui fit des recommandations au facteur, lui mit de l'argent dans la main... Lizzie rentra à son tour, et la voiture à bras s'éloigna le long du quai, emportant les bagages de Frédérique et d'Edith. Tinka, de nouveau, s'absorba dans le spectacle de l'horizon de plus en plus empourpré et embrumé.,. Elle rêvait si profondément qu'elle n'entendit pas Lizzie pénétrer dans le salon jaune, et discrètement, activement,

mettre la nappe sur la table ronde, disposer à l'entour les tasses à thé, le beurre, quelques gâteaux, de la crème et du miel. Ida, tirant le pan de la jupe, dit :

— Mère... le thé est servi.

La jeune femme regagna le salon. Pirnitz y était déjà. Elle tenait par la main la petite Carola et conversait avec le professeur Ebner. Tinka resta un moment en arrêt devant ce visage d'apôtre, où l'habituelle sérénité s'avivait aujourd'hui d'une lueur particulière. Tinka, qui connaissait maintenant Pirnitz comme un médecin connaît un cas exceptionnellement étudié, surprenait dans ces yeux ce qu'ajoutait au deuil récent la douleur, maintenant à son paroxysme, causée par le prochain départ de Frédérique. Tinka savait que Pirnitz approuvait ce départ, jugeant nécessaire à la santé morale de Frédérique un brusque dépaysement, une cure d'âme dans une civilisation nouvelle, dans le féminisme triomphant. Mais ce que souffrirait Pirnitz en l'absence de Frédérique, peut-être la seule Tinka le comprenait.

L'apôtre disait au professeur :

— Oui... Demain, dans la nuit, j'arriverai à Paris. Et quand j'aurai dormi un peu, je me remettrai à l'ouvrage. J'espère bien, cette année même, grouper mes premières élèves... Vous qui aimez le travail, vous savez qu'il rend tolérables les épreuves du cœur.

— Certes, balbutia Ebner, que Pirnitz intimidait toujours... Il fut un temps où je me serais brisé la tête si je n'avais pas eu mon travail, et celle-ci, — ajouta-t-il en passant sa main sur la tête ronde de Carola.

Edith entrait. Elle portait encore son costume gros bleu, mais elle n'avait plus le tablier, et elle remplaçait le béguin par un chapeau de paille, bizarrement plat, posé en arrière du chignon. Elle semblait dévorée d'impatience. Frédérique descendit l'escalier derrière elle, vêtue d'une robe de drap noir, et déjà coiffée elle-même d'un chapeau de feutre à voilette de gaze noire.

— Vous êtes toute pareille, lui dit Edith, à cette Frédérique que j'ai vue descendre du *Black Prince*, au Fresh Wharf, tout près du pont de Londres, il y a trois ans. Mais alors...

Elle n'acheva pas. Elle évoquait le souvenir de l'autre voya-

geuse, aussi vêtue de noir, qui, ce même jour, avec Frédérique, avait débarqué au Fresh Wharf. Le souvenir de la morte passa sur les visages dans une haleine de tristesse.

Les fillettes s'étaient approchées de la table. Elles ne prenaient pas de thé. Tinka leur servit un verre de lait qu'elles burent vivement; puis, leur ayant donné à chacune une tartine beurrée, elle les renvoya jouer dans la *nursery*.

— Voulez-vous votre thé? demanda Tinka aux voyageuses.

Frédérique hésitait :

— Est-ce que Georg ne doit pas venir le prendre avec nous? dit-elle.

— Oui, reprit Tinka. Il me l'a promis. Mais il désire que nous ne l'attendions pas. Il descendra sûrement avant votre départ.

On s'assit en silence. Lizzie apportait la théière fumante et l'eau chaude. Une place resta vide, pour Georg, entre Frédérique et Tinka.

Une mélancolie suprême planait sur ce frugal banquet d'adieu, le dernier pris en commun par des êtres qui s'aimaient et qui bientôt seraient dispersés à tous les coins du monde. L'heure avait une gravité douce, dans ce couchant d'octobre pur et triste. Et les âmes demeuraient hautes, comprimaient l'explosion de leur peine, à l'exemple de Pirnitz. Seul, le brave Ebner, très ému, essuyait ses lunettes d'or et se mouchait après chaque bouchée.

Tinka dit, regardant le paysage de la baie :

—La nature est clémente... Elle nous donne un ciel limpide, une mer calme, la sérénité de l'atmosphère... Toutes les fois que nous penserons à cette heure, nous reverrons en même temps la beauté des choses... Mais aucun soir pareil à celui-ci nous réunira-t-il?

— Mademoiselle Pirnitz, fit Ebner, a promis de venir nous voir, un jour, lorsque nous serons retournés à Larmsoe.

— Oui, dit Pirnitz... J'ai gardé la nostalgie de ces pays septentrionaux, où j'ai vu les plus nobles consciences du monde. Puissé-je jouir encore une fois de ses beaux glaciers et de ses belles âmes!

— Hélas! soupira Tinka, si vraiment vous nous visitez, vous trouverez un humble ménage finlandais, dans sa petite

maison de bois, bien close et bien chauffée. Et vous mesurerez la distance entre vos grandes pensées et nos médiocres soucis !

— Ne croyez pas cela, Tinka, repartit gravement Pirnitz. Dussiez-vous vivre tout le reste de votre vie comme une adroite ménagère que vous êtes, vous ne cesserez pas d'être utile à la cause juste. Vous continuerez d'écrire : vous répandrez la vérité, car vous avez le génie.

Les pâles joues de Tinka se colorèrent. Elle rêva un instant devant sa tasse vide.

— Dirai-je vraiment les paroles de vérité? Je sens dans mon esprit des courants opposés... Naguère, j'ai pu faire des livres qui combattaient avec intransigeance pour l'affranchissement de la femme, parce que la vie ne m'avait montré qu'un seul aspect du problème. Aujourd'hui, dans mes récits, quand je fais parler certains de mes personnages, ils prononcent contre l'affranchissement des plaidoyers si violents et si forts que parfois je me demande : « N'ont-ils pas raison ? »

— Écoutez votre génie, reprit l'apôtre : parlez comme une sibylle, selon que l'Esprit vous inspire. Assurément le livre que vous écrivez aujourd'hui sera un livre de doute, où s'entrechoqueront des doctrines adverses : parce que c'est l'histoire d'une martyre de la cause féminine, et que le souvenir de Léa fait saigner votre cœur; parce que votre propre aventure d'âme y est contée. Pourtant ce livre servira encore la vérité : il appellera l'attention des foules sur le problème de l'affranchissement. Peut-être même étant un livre de doute et d'émotion, plus que de doctrine, il sera plus efficace. Il ne rebutera pas les âmes incertaines, rétives, des vieilles sociétés.

Frédérique, qui, jusque-là, avait écouté sans rien dire, laissa échapper ces mots :

— Les vieilles sociétés! Peut-on les convertir? Peut-on les réformer?...

— Oui, répliqua Pirnitz avec force. Oui, l'œuvre est possible, utile, et le succès n'est pas moins certain parce qu'il est éloigné. Frédérique, n'en doutez pas! Vous êtes en ce moment brisée par le chagrin. Moi, je donne rendez-vous à votre esprit... Quand vous reviendrez de votre migration, vous

aurez vu des sociétés prospères, fondées sur le principe de l'égalité des sexes. Vous serez affermie dans votre foi; vous me rejoindrez à Paris, peut-être dans un an, peut-être dans dix ans, et vous constaterez que notre effort, aujourd'hui vaincu en apparence, a marqué sa trace. Le Paris d'alors ne sera pas tout à fait pareil au Paris d'aujourd'hui : l'Europe s'oriente vers un avenir plus juste. Non, l'effort des apôtres n'est pas perdu ! La loi de la conservation de l'énergie gouverne aussi le monde des âmes.

— Je sais, je sais que vous avez raison, dit Frédérique. Mais parlez encore. Donnez-moi votre espoir.

— L'une de nous est morte, tuée par sa foi, reprit Pirnitz : qu'importe, si sa vie fut belle ? Qui de nous n'accepterait une pareille destinée? Léa fut la vierge forte et l'Ève prochaine, devançant le temps par une destinée merveilleuse. Léa est une de nos saintes. Toute religion nouvelle a ses martyrs.

Edith écoutait; les paroles de Pirnitz émurent sa ferveur religieuse. Elle exprima son enthousiasme par un verset d'Isaïe :

— *J'irai devant toi*, s'écria-t-elle, *redressant les chemins, rompant les gonds d'airain, mettant en pièces les barres de fer...*

L'avenir évoqué par Pirnitz rayonnait. Même l'âme épaisse d'Ebner en conçut la beauté. L'heure fut oubliée. Une voix dit :

— Frédérique, Edith, il est temps de partir...,

Tous levèrent les yeux et virent Georg debout dans l'encadrement de la porte. Il était vêtu de noir; et, comme pour Tinka, ce deuil rendait la pâleur de son teint et l'éclat de sa chevelure vraiment extraordinaires. Ses yeux brillaient, sans fièvre. Il avait un air de sérénité et de résolution.

Les convives quittèrent la table. Le rouge crépuscule entrait par les trois fenêtres, avec l'haleine saline du large.

Du côté de Paignton, le ciel parut en flammes et en cendres. Une brume immense montait.

Les femmes s'embrassèrent. Il avait été convenu que Frédérique et Edith s'en iraient seules à la gare, afin de ne pas mêler les adieux au bruit trivial de la foule.

Georg effleura les joues que tendait Edith. Ensuite, Fré-

dérique s'approcha de lui. On se taisait autour d'eux : la mélancolie de tous les départs imminents semblait résumée dans l'adieu de ces deux êtres.

Leurs regards s'unirent. Frédérique comprit que Georg savait des choses que jamais elle ne lui avait dites. Son cœur désira l'absence, l'étendue des mers entre elle et lui.

Ils s'embrassèrent.

— Adieu! dit Georg. Reviendrez-vous?

Elle répondit, si bas que seul il perçut la réponse :

— Je ne le crois pas.

Puis, toujours à voix basse, elle demanda :

— Et vous, Georg? que ferez-vous?... Allez-vous regagner Larmsoe avec Tinka?

Georg secoua la tête.

— Non, dit-il... J'accomplirai le vœu de Léa. Je laisserai sa dépouille à ce pays; mais j'emporterai son âme avec moi, — vers la Lumière.

MARCEL PRÉVOST

LA PEINTURE ALLEMANDE

CONTEMPORAINE

Je voudrais étudier la peinture allemande contemporaine, en ses genres divers, et chercher ce qu'elle nous apprend sur la transformation qui s'accomplit dans les idées et dans les mœurs de l'Allemagne.

I

L'art allemand moderne commence avec le XIXe siècle; sans attaches avec les maîtres du siècle dernier, il tire son origine de la renaissance littéraire, dont Winckelmann et Lessing furent les initiateurs, Gœthe et Schiller les maîtres classiques. Aussi reste-t-il longtemps un art de poètes et de penseurs. Au temps de la métaphysique idéaliste, Cornélius (1783-1867) peint ses fresques symboliques, il méprise la couleur, n'admire que le dessin et la composition. Mais la philosophie de Hegel, devenue populaire, enseigne l'identité de l'idéal et du réel; *l'être* et le *n'être pas* d'Hamlet s'y concilient dans la notion du *devenir*. Alors, dans ses fresques de Berlin, Kaulbach (1805-1874) explique l'évolution de l'humanité; il ne la figure plus par des symboles, mais par les principaux événements de l'histoire. Comme la philosophie, l'art commence à s'intéresser à la vie : Kaulbach s'efforce de rendre le coloris plus chaud, de restituer les costumes et les

monuments de chaque époque, de marquer dans les visages l'effort et la passion.

La Révolution de 1848 change les aspirations du peuple allemand et même son caractère. La peinture ne symbolise plus des idées philosophiques, elle représente les hommes avec leurs désirs et leurs besoins, la nature sous ses aspects variés. Des artistes indépendants s'essaient dans des genres jusqu'alors inconnus ou méprisés ; ce sont : Feuerbach (1829-1880), Piloty, Richter (1803-1884), Vautier; MM. Knaus et Menzel; les paysagistes MM. Schmidt (1818), Andreas et Oswald Achenbach, comte de Kalckreuth (1820-94) et Gude (1825).

Directeur de l'Académie de Munich, Piloty (1826-1886) renouvelle la peinture historique; il se plaît aux effets de lumière, aux couleurs éclatantes. Des allemands, des étrangers se mettent sous la direction du jeune maître, mais aucun ne perd les goûts et les traditions de sa race. L'école de Munich devient une école internationale : elle satisfait ainsi à l'un des besoins de l'esprit allemand qui est de comprendre l'art et la littérature de tous les peuples.

Les élèves de Piloty cultivent les genres les plus divers. Le Polonais Matejko (1838-1893), peint l'histoire de sa patrie, d'abord dans la manière de l'École, puis avec des tons d'un rouge sombre qui déparent ses dernières œuvres. Makart (1840-1884), dans des compositions qui rappellent les Vénitiens, s'efforce de retrouver l'éclat de leur palette ; Gabriel Max (né à Prague, en 1840) traite, dans les teintes étranges des impressionnistes, des sujets dramatiques ou mystérieux : une jeune chrétienne, exposée dans le Cirque et recevant des fleurs jetées par une main inconnue; *Sainte Julie crucifiée; Une poésie de Heine; Catherine Emmerich* (Munich) : — la stigmatisée vêtue de blanc, sur un lit blanc, un linge serré autour du front, le visage pâle et les yeux égarés. — Grutzner (1846) est un humoriste ; ses moines dégustent du vin ou de la bière, lisent de l'Horace ou du Pétrone. Tyrolien, Defregger (1835) représente la haute montagne, les glaciers, les costumes pittoresques, les guerres d'Andreas Hofer, surtout des scènes sentimentales ou comiques comme la *Demande en mariage* et le *Tyrolien de Salon*. M. Brandt (1841) est Polonais, M. Roubaud (1856), Russe. Dans leurs tableaux, nous voyons la steppe

neigeuse ou le printemps que décrit Gogol, une mer de hautes herbes vertes aux vagues de boutons d'or, de coquelicots et de bluets; nous y voyons l'histoire du passé : Cosaques, Turcs, Petits Russiens et Polonais, batailles, surprises, enlèvements, comme la vie d'aujourd'hui : les foires, les auberges, les troïkas emportées sur les chemins poudreux.

Les élèves de Piloty ont formé des élèves. Avec l'Académie, Munich a des écoles indépendantes. Tous les styles y sont représentés. Mais ces écoles mêmes se souviennent de l'enseignement de Piloty; elles conservent son goût pour les couleurs éclatantes et les scènes bien composées, son principe que l'on doit cultiver l'art pour l'art sans s'inquiéter de politique ou de littérature.

Au contraire de Munich, la Prusse ne connaît longtemps que l'art officiel. Bleibtreu (1828-1892), Camphausen (1818-1885), Sell (1831-1883) donnent des tableaux de batailles. Les principales œuvres de M. de Werner sont : *la Proclamation de l'Empire à Versailles, le Congrès de Berlin, l'Ouverture des nouveaux bâtiments du Reichstag par l'empereur Guillaume II.*

La gloire présente évoque la mémoire du passé. La Prusse veut rappeler la puissance des anciens empereurs, leurs efforts pour établir l'unité; les autres États se complaisent dans les souvenirs de leur propre histoire, ils défendent leurs droits et leurs coutumes contre l'extension de l'influence prussienne. Vieux ou nouveaux, tous les monuments reçoivent des peintures murales ou des fresques. M. Wislicenus (1825-1899) décore le château de Goslar; M. Ferdinand Keller (1842), la grande salle de l'Université d'Heidelberg; M. Hermann Prell (1854), l'Hôtel de ville d'Hildesheim; M. Janssen (1844), l'Université de Marburg; M. Geselschap (1835-98), le Musée militaire de Berlin, où, dans le style de Cornélius, il représente le *Walhalla*, la *Paix*, la *Guerre*, — qui, sur un char traîné par les Furies, mène au combat les cavaliers de l'Apocalypse.

*
* *

Mais la fondation de l'Empire a transformé la société; le commerce et l'industrie se développent; il se constitue de grosses fortunes. Puis, c'est la fièvre de la spéculation, cette

époque troublée que Spielhagen décrit dans le roman de la *Marée dévastatrice*; Lindau, dans ses comédies; Sudermann, dans *la Fin de Sodome*. La nouvelle bourgeoisie se rappelle la bourgeoisie du XVIe et du XVIIe siècles, le temps où le banquier Fugger, recevant Charles-Quint, jetait au feu les papiers attestant les dettes de l'empereur. Pour satisfaire le goût dominant, les architectes, les maîtres dans l'art du mobilier reviennent au style de la Renaissance ; les peintres d'histoire complètent la décoration des salons; ils peignent des tableaux de genre; et les sujets de ces tableaux sont empruntés aux deux siècles admirés.

Dans l'œuvre un peu sombre de M. Karl Hoff (1838), nous retrouvons l'esprit qui inspire à Scheffel son poème du *Trompette de Säkkingen*. Le XVIIe siècle revit dans celle de M. Diez (1839) : derniers chevaliers, premiers grands seigneurs, chefs de bande, brigands et reîtres, paysans et ribaudes, belles dames courtisées, enlevées, délivrées; moines chargés d'aumônes, dépouillés et battus. Mais c'est un XVIIe siècle héroïcomique, tel le moyen âge de l'Arioste, et le style du maître, sa couleur chaude, son humour rappellent Brouwer et les Téniers.

De plus jeunes artistes, comme M. Klaus Meyer (1856), s'inspirent des Hollandais. M. Hugo Vogel (1855) cherche à concilier les découvertes du plein-airisme, les exigences de la technique moderne avec les traditions des maîtres allemands du XVIe siècle. Outre des tableaux de genre, on lui doit de fortes œuvres historiques : *Luther prêchant à la Wartburg; le Grand Électeur recevant les protestants français émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes*. M. Vogel cultive aussi la peinture murale. Sa meilleure œuvre est l'*Industrie sous la protection de la Couronne*. Le fond, traité dans la manière des plein-airistes, représente une rivière, des usines; la fumée des hautes cheminées se perd dans la lumière grise du matin. Au premier plan, à droite, un groupe d'ouvriers d'une belle facture; à gauche, des figures conventionnelles peintes dans un style conventionnel : l'Industrie sur un trône, un homme nu élevant en l'air la couronne impériale, derrière le trône un dieu marin, symbole de la navigation.

Les qualités, comme les défauts, d'une pareille fresque ne suffisent-elles pas à montrer que la « grande peinture » est un art

du passé? Les nations modernes mettent leur gloire dans le commerce et l'industrie. Et l'art, qui représente la société, n'est original et fort qu'en peignant le travail et la vie.

II

Tant que la tradition classique prévalut en Allemagne, les portraits n'y furent que des tableaux d'histoire. On peut citer comme un modèle une œuvre de Richter (1823-1884), la reine Louise, mère de l'empereur Guillaume Ier (Cologne). Un parc avec des bustes d'empereurs romains; à droite, la dernière colonne d'un portique où l'on accède par un perron. Calme, la reine descend ce perron, vêtue d'une robe blanche; ses bras sont nus, la main gauche retient la traîne du manteau. Entre les boucles blondes, le beau visage nous apparaît de face: les joues ovales, la bouche bien dessinée, les yeux bleus et rêveurs.

Aujourd'hui l'art vise un autre but. Psychologue, le portraitiste analyse le caractère de son modèle, comme le ferait un romancier; puis, comme un auteur dramatique, il compose son personnage. Il fait sienne cette pensée de Nietzsche: « Admettons que, dans un portrait, un grand peintre ait découvert et rendu l'expression la plus complète dont un homme soit capable, ce qu'on peut appeler l'instant-type de cet homme. Si plus tard il retrouve son modèle, presque toujours il pensera voir une caricature. »

Ce genre nouveau a tenté depuis trente ans bien des artistes allemands. Des coloristes: MM. de Lenbach, F.-A. de Kaulbach (1850); le Viennois M. d'Angeli (1840), le Berlinois M. Koner (1854), tous deux célèbres peintres de cour. Des impressionnistes: MM. Böcklin, A. de Keller, baron de Habermann. Des naturalistes: quelques-uns se rapprochent des vieux maîtres allemands, comme de M. Leibl et Kuehl; d'autres, de nos plein-airistes ou des maîtres scandinaves, comme MM. Skarbina, Liebermann et Hans Thoma.

Mais le maître portraitiste est M. de Lenbach (1836), de Munich. Formé par l'étude des Vénitiens et des Flamands,

il reste original jusque dans les détails de son œuvre. Chez lui, point de fond, ou seulement pour quelques hommes, dont l'attitude théâtrale demandait un théâtre. Du corps il rend seulement l'apparence fière ou fatiguée, cette idée générale d'un caractère que donnent le port et la tournure. Des vêtements une simple esquisse; à peine reconnaît-on les uniformes. Les mains le plus souvent ébauchées. Seul, le visage intéresse le peintre. Là, chaque trait montre l'effort de trouver l'âme dans les rides des joues et du front, les plis de la bouche, le froncement des sourcils, la couleur des yeux et l'éclat du regard. Et, pour rendre ce qu'il a trouvé, Lenbach emploie ou la lumière de Rembrandt, ou les teintes grises de Van Dyck, ou les tons de chair du Titien, ou les empâtements des modernes; d'un coup de crayon, il accusera la moue, les rides et le sourire.

Lenbach a peint tous les princes de l'Allemagne. Mais on lui reproche de n'être pas un peintre de cour. Les Allemands ont critiqué les portraits que Lenbach a faits de l'empereur Guillaume Ier. Au lieu d'un héros, ils y voyaient représenté un vieillard fatigué. Un seul de ces portraits est vraiment beau, le dernier. Le visage las, le regard désolé trahissent les angoisses du père inquiet pour la santé de son fils, la mélancolie de l'homme de tradition qui voit l'œuvre de sa vie aboutir à la destruction de ce qu'il aime.

Il est curieux de comparer ce portrait à ceux de Moltke et de Bismarck. Le premier portrait de Moltke porte la date de 1873 et représente le maréchal en petit uniforme, assis, la main appuyée sur une table. La ressemblance physique est déjà parfaite: voilà bien la bouche aux lèvres pincées, le nez aquilin, le front haut, le regard perçant, les traits connus de ce visage glabre et ridé, que l'on comparait à celui d'une vieille femme. Mais Lenbach n'a pas encore découvert le secret de ce taciturne, qui hait les curieux. Chaque étude nouvelle lui permet de mieux définir le génie de son modèle. Une esquisse de 1886 paraît l'œuvre décisive; elle nous fait comprendre le caractère du savant, qui traite la guerre comme toute autre science, sans considérer que celle-là veut des milliers de vies humaines.

En 1879, Lenbach connut le prince de Bismarck; depuis lors, il vécut dans l'intimité du chancelier, qui l'accueillait

à sa table, dans sa chambre, même dans son cabinet de travail. Pendant, près d'un quart de siècle, Lenbach exposa tous les ans un ou plusieurs portraits de l'homme d'État.

Aucun visage, si l'on excepte celui du Grand Frédéric, n'a changé autant que le visage de Bismarck : à regarder la suite de ses photographies, à peine croirions-nous qu'il s'agit de la même personne. Mais, à l'époque où le Chancelier connut Lenbach, l'âge, les émotions, l'exercice du pouvoir lui avaient fait ce masque particulier qui pour la postérité restera celui de Bismarck. Les traits distinctifs de ce masque sont le front haut et bombé malgré la petitesse de la tête chauve, le nez court aux narines frémissantes, le menton long et lourd, les grands plis de part et d'autre de la bouche, la moustache rude, les sourcils en broussaille, les yeux ronds, plutôt saillants, durs et parfois pleins d'éclairs.

De 1879 à 1890, les portraits de Lenbach nous montrent tour à tour le chancelier despotique, le soldat, le diplomate, le convive à la rude gaieté, le chef de famille aux idées patriarcales, l'aïeul indulgent et parfois attendri, comme aussi (telle l'esquisse de 1880) le lutteur sans pitié, l'homme qui falsifie la dépêche d'Ems et s'en fait une gloire, qui perd Arnim, tous ses ennemis, et déclare que l'Empire allemand doit se fonder par le fer et par le feu.

Puis l'heure de la disgrâce arrive, et l'extrême vieillesse, rendue plus pénible par le désœuvrement. Et c'est alors, dans des portraits d'une psychologie plus pénétrante encore, le dépit la haine, l'ennui, le dégoût, la souffrance physique, parfois du découragement. De ces portraits le plus curieux est celui de 1896 : Bismarck en civil, renversé contre le dossier de son fauteuil, une main dans sa poche, l'autre sur la poitrine, les yeux comme volontairement sans regard, la bouche pleine de mépris : le mépris universel de l'homme qui connaît les causes mesquines des événements glorieux, les tristes secrets du cœur des grands et des vertueux.

Lenbach nous a donné des portraits de tous les hommes connus de l'Allemagne : Wagner, Liszt, Paul Heyse, Döllinger, Helmholtz, Mommsen, etc ; des portraits d'étrangers, dont l'influence s'est fait sentir en Allemagne : Gladstone, Björnson, Böcklin, Minghetti, le pape Léon XIII. Depuis quelques

années, il peint surtout des portraits de femme; les premiers dans la tradition des classiques vénitiens ou flamands, les derniers dans une manière personnelle, — esquisses aux teintes douces, où parfois il a recours aux procédés du pastel.

Lenbach, peintre de femmes, reste avant tout un psychologue, mais sa psychologie se fait plus fine comme son art. Le caractère d'une femme lui livre le secret du charme ou de l'harmonie qu'ont les lignes d'un joli visage. Ses portraits de jeune fille mériteraient une étude spéciale. Ce qui plaît dans une figure jeune, c'est que les joues, minces ou rondes, la peau fraîche et sans rides même sur le front, même sous les yeux, la bouche sans plis et les traits seulement ébauchés ne révèlent pas encore la pensée, la passion et la douleur. A défaut du passé, Lenbach veut deviner l'avenir. Le nez à peine courbé, le menton, qui deviendra fort, lui trahiront la femme despotique ; des lèvres rouges lui découvrent l'ardeur des passions encore ignorées ; le front paraît lisse, mais lui sait y surprendre la première trace des rides futures, qui diront la réflexion et le souci. Sur ces jeunes visages de prédestinées il lit trop souvent un avenir de bonheur égoïste ou de fièvre inutile, de joies factices ou de réelle douleurs. Parmi les synthèses de l'art, les plus mélancoliques sont les synthèses de l'avenir.

III

Comme le portrait, le paysage fut longtemps en Allemagne une forme de la peinture historique.

La première période est celle du paysage traité comme fond d'une scène de la Bible ou de l'antiquité classique. Koch (1768-1839) créa le genre; sa tradition se conserva jusqu'au milieu du siècle, et Frédéric Preller (1804-1878) décora le musée Weimar de belles peintures à l'encaustique, qui, dans des paysages méditerranéens, représentent les principaux épisodes de la vie d'Ulysse.

La seconde période fut celle des *Vedute :* Rottmann (1797-1850) peignit à Munich les sites les plus connus de l'Italie et de la Grèce.

Dans la troisième période, les paysagistes allemands s'efforcent de comprendre la nature, de la sentir, de s'unir avec elle dans ses douceurs comme dans ses rigueurs. Malheureusement, la plupart cherchent leurs inspirations à l'étranger. Après l'Italie, l'Orient, la Suisse, ils peignent la France, la Hollande, la Norvège, comme ils copient les procédés des artistes de ces pays.

Deux villes ont aujourd'hui des écoles de paysagistes, Dusseldorf et Karlsruhe. A Dusseldorf, M. Andreas Achenbach (1815) peint des marines romantiques, qui rappellent la seconde manière de Turner; M. Oswald Achenbach (1827) reproduit les sites et les monuments de l'Italie. De plus jeunes artistes s'inspirent du naturalisme et des lois du plein-air : ce sont MM. Oeder (1846), Jernberg (1855), Liesegang, Hermanns et Eugène Kampf (1861).

L'école de Karlsruhe fut fondée par M. Schönleber (1851), un élève de Rottmann, qui s'inspira plus tard des Hollandais. M. Schönleber se souvient des enseignements des classiques; il compose, il relève par les lignes droites d'édifices — église, jetée ou village — les fonds vagues des sites qu'il peint le plus volontiers. Voici la pointe de La Salute, à Venise, mais sous la pluie, sans la mer bleue, le ciel bleu, les teintes traditionnelles, qui donnent à tant de vues de Venise l'apparence de tableaux d'atelier, point celle d'œuvres observées. Voilà un paysage du Nord. La nuit; de grands nuages couvrent la lune, mais laissent s'épandre sa lumière : un fond de collines; au premier plan une rivière, une écluse, un pont; à gauche, un moulin; à droite, un bouquet de grands arbres (Musée de Karlsruhe).

L'école de Karlsruhe a produit M. Kallmorgen (1856), qui aime trop les scènes dramatiques; M. Baisch (1846-94), le peintre des rivages de la mer et des hauts plateaux; M. Pœtzelberger (1856), aux tons noirs, à la puissante facture.

Munich n'a pas d'école, mais des cénacles artistiques, où l'on traite tous les genres du paysage; le meilleur maître de Munich est l'impressionniste M. Ludwig Dill (1848). Avec lui, je citerai MM. Wenglein (1845), Willroider (1845) et Keller-Reutlingen (1854).

Des paysagistes on ne saurait séparer les animaliers;

nous trouvons des troupeaux dans la plupart des paysages de M. Baisch, dans tous ceux de M. Zügel (1850). La manière de M. Zügel est franche, sa couleur éclatante, son dessin sûr et hardi; il se plaît aux empâtements; aucun artiste allemand ne connaît mieux les lois du plein-air. Toute son œuvre dit la vie et la force. Le matin : des champs sous un ciel bas; on vient de labourer; les bœufs soufflent; leur haleine, la fumée de leur corps, la vapeur qui monte de la terre fraîchement remuée, font un brouillard dans le brouillard.

Halte! — Sur le bord de la mer : un troupeau, le chien à la bouche haletante, et, derrière lui, les moutons pressés, ces moutons peints d'une pâte si épaisse que leur toison semblerait sculptée.

Avec M. Zügel, les meilleurs animaliers sont MM. Kröner (1838) et Thiele (1841), qui représentent des cerfs dans des paysages romantiques; M. Paul Meyerheim, de Berlin (1842), que ses lions ont rendu célèbre. Les Allemands traitent la peinture d'animaux avec leur conscience habituelle; plusieurs de leurs écoles ont des écuries de verre, où les artistes peuvent faire des études d'animaux vus dans tous les effets de la lumière.

*
* *

L'Allemagne a maintenant des colonies d'artistes qui rappellent Barbizon. Ainsi Dachau, près de Munich, et Goppeln, près de Dresde, fondé par M. Bantzer (1857). L'une de ces colonies est devenue célèbre, Worpswede, dans les marais, au nord de Brême. Ses chefs sont M. Mackensen et M. Vinnen (1863), le premier paysagiste de l'Allemagne contemporaine. Dans l'œuvre des *Worpsweder*, leur pays nous apparaît si nettement représenté que nous croyons le voir. Autour du pauvre village, de rares champs péniblement cultivés; plus loin, quelques ondulations, des prairies, des landes, puis le marais jusqu'à la mer; des bouquets de hêtres, de bouleaux au tronc blanc ou moucheté, des moulins, des canaux qui se croisent, des tourbières : — la tourbe amoncelée en pyramides; entre ces pyramides, « comme des ossements blanchis, les tronçons d'arbres aux racines grotesques, débris de forêts

disparues[1] ». — Voici le hideux paysage plus hideux encore sous le soleil d'été, qui donne la fièvre; le voilà désolé en automne, presque beau sous la neige d'hiver, presque doux au printemps, quand les canaux et les étangs réfléchissent, entre les ombres des bouleaux, le ciel d'un bleu délicat strié de cirrus, les hautes herbes, les toits chargés de mousse, les arbres fruitiers aux branches grêles parées de fleurs blanches et roses. Et, par toutes les saisons, au-dessus du pays lamentable, le merveilleux décor que fait le soleil avec les vapeurs des marécages : les journées d'automne et leurs nuées percées de rayons obliques comme dans les tableaux de Claude Lorrain; les soirs d'été, quand une auréole verte ou rouge entoure les gros nuages noirs qui ont des craquelures d'or; l'hiver, — au ras de la plaine neigeuse, le disque rouge du soleil à peine visible dans le brouillard; — le printemps, — les brumes, que le matin fait roses, tandis que, dans la pénombre, des prismes s'éveillent d'abord sur l'eau ridée autour des joncs, puis à la pointe humide des herbes et des feuilles.

Dans ce pays rude vit une race d'hommes rudes, endurcis par le climat, brisés par le travail; leurs corps sont courbés, leurs bras raidis, leurs visages halés par le vent. Ces hommes, nous les voyons travailler, aimer, souffrir. Ici, une mère allaite son enfant; là, silencieux et résignés, les parents, les frères entourent le berceau d'un bébé qui vient de mourir (M. Mackensen). Sous les arbres chargés de fruits, une jeune fille rêve (M. Vogeler). Au bord d'un étang, dans la prairie en fleurs, une vieille dit des contes de fées à deux enfants agenouillés (M. Modersohn). *Le prêche*, maintenant : le marais, quelques huttes, une chaire entre deux arbres, les gens debout ou assis sur des chaises; peu d'hommes, et ce sont des vieillards ou des enfants; les femmes avec la jupe ronde, le corsage aux épaulettes brodées de blanc, la coiffe blanche, des brides et un large nœud d'étoffe sombre[2] (M. Mackensen).

Ainsi le paysage, qui représenta d'abord des édens devinés

1. Lettre de M. Overbeck dans la *Kunst für Alle* du 15 octobre 1895.

2. Il est regrettable que le Comité allemand de l'Exposition de 1900 n'ait pas voulu accepter le tableau de M. Vinnen (*Mars*) qui a obtenu la médaille d'honneur à l'Exposition allemande de Dresde en 1899, parce que M. Vinnen n'appartenait à aucun des groupes officiellement reconnus.

en rêve, puis les plus beaux sites idéalisés, se plaît maintenant dans ces marais et ces landes que décrit Swinburne :

« Des lieues et des lieues de désolation. Un rivage plus solitaire que la ruine, une mer plus étrange que la mort, des étendues où jamais n'a fleuri une rose, pâle désert où le vent perd le souffle, désert sans fin, sans bornes, et sans fleurs... où la terre gît épuisée, comme impuissante à lutter avec la mer. »

IV

En Allemagne, la peinture naturaliste ne se dégagea que lentement des traditions de la peinture de genre. Vers le milieu du siècle, Maurice de Schwind (1804-1871) s'inspirait encore des anciennes légendes; Richter (1803-1884), des œuvres du moyen âge et des romantiques. Le premier, M. Knaus (1829) peignit les paysans. Ses meilleurs tableaux représentent la vie dans les villages de la Hesse. Ce sont *les Joueurs, le Paysan qui reçoit une réprimande de son Curé, l'Enterrement* : — l'hiver, des toits couverts de neige, une cour devant une maison de bois et de platras. Au bas de l'escalier, la civière; à gauche, des enfants que fait chanter un vieux maître d'école en culotte courte et chapeau haut de forme. Sur les marches, des hommes avec de longues redingotes, de grandes bottes et de larges bicornes, descendent le cercueil.

Inférieur à Knaus pour les qualités techniques, Vautier (1829) marque mieux le type des paysans dans chaque région de l'Allemagne. Il peint volontiers des scènes empruntées à la vie populaire dans la Forêt Noire et le Margraviat de Fribourg : *le Mariage civil; l'Enterrement; la Leçon de danse* : — une salle d'auberge ; le maître, son violon à la main ; de jeunes hommes en veste et culotte de velours, entre les doigts le grand chapeau de feutre ; les jeunes filles, avec le corsage échancré, la chemise aux larges manches, les bras nus, jupe courte, bas blancs, souliers découverts, chapeau de paille orné de pompons.

Tous ces maîtres sont des naturalistes, mais leur goût pour les vieux costumes, les vieilles croyances, les vieux usages,

fait de leur art une manière d'archéologie. Dans le présent, ils cherchent seulement ce qui peut y survivre du passé; la société qu'ils peignent va mourir et moralement est déjà morte. Malgré leurs efforts pour cacher le présent, les routes, les édifices, les costumes en partie changés nous rappellent, même dans leurs tableaux, le présent, qui contredit le passé. Et voilà pourquoi, malgré leur sincérité, le genre de ces maîtres semble conventionnel.

Un seul a fait œuvre qui restera, M. Leibl (1841), le premier des peintres allemands pour la facture solide, le franc naturalisme et la conscience à rendre les moindres rides d'un visage. La mode de la peinture des paysans appartient au passé, mais l'œuvre de M. Leibl appartient à l'art de tous les temps.

*
* *

C'est dans la plus grande et la plus moderne des villes allemandes que se forma l'art naturaliste de l'Allemagne. Originaire de Berlin, cet art semble tenir de la rigueur du climat et de la dureté du génie prussien. Son représentant le plus célèbre, M. Adolphe de Menzel, ne craint pas qu'on l'appelle un barbare.

Né en 1815, il cultive, comme tous les peintres de son époque, le genre historique; mais il abandonne le moyen âge et la Renaissance pour le siècle de Frédéric II; les souvenirs encore vivants du grand roi font paraître son règne contemporain, et son ironie convient à l'esprit sarcastique du jeune artiste.

Menzel donne d'abord la belle illustration de l'*Histoire* et des *Œuvres* de Frédéric II (1839-1842 et 1843-1849), puis des tableaux : *la Table ronde de Sans-Souci, Frédéric en voyage, le Concert de flûte à Potsdam* (Galerie Nationale, Berlin), etc. L'œuvre de Menzel diffère de l'œuvre de ses contemporains. Au lieu de la composition classique, de la sentimentalité romantique, des poses conventionnelles, on y trouve de l'observation, de l'humour, des gestes naturels, des attitudes simples; les grenadiers de Frédéric peints comme des soldats allemands d'aujourd'hui, non comme les Romains de David. Et de plus une facture franche,

malgré le soin apporté aux détails, des tons chauds, le don de la lumière: — Menzel traite bien la lumière diffuse, des groupes au grand soleil, le lustre de Sans-Souci, qui répand sa clarté sur les murs, les visages et les vêtements.

Mais l'époque de Frédéric ne saurait suffire au maître. Il peindra les événements dont il fut lui-même le témoin. Voir l'œuvre de Menzel, c'est voir l'histoire de Berlin pendant la seconde moitié de notre siècle. Nous y trouvons en même temps la foule représentée avec ses sentiments de foule, son instinct ou sa volonté, et chaque personnage étudié en particulier; la psychologie de la foule ainsi opposée à celle des individus. Voici une esquisse : les funérailles des insurgés tombés dans les luttes de 1848. L'ensemble nous donne l'impression d'un peuple célébrant les martyrs de la liberté. Mais regardons les personnages : une femme qui se sait belle quand elle pleure; des étudiants, restés enfants, qui tirent vanité de leurs insignes; un homme politique irrité de voir qu'on s'occupe des morts et non pas de lui; les gardes nationaux embarrassés de leurs armes. Des gens crient, agitent les bras, s'encouragent ou s'insultent : un bourgeois hausse les épaules.

Même dans le tableau du *Roi partant pour la guerre de 1870* (Galerie Nationale) Menzel n'a pu retenir sa verve. Sans doute, sous les *Linden* aux maisons pavoisées, la foule semble grave, presque recueillie. Nous assistons à l'un de ces événements qui décident du sort d'une nation. Mais la foule n'a rien de commun avec les individus qui composent la foule : des curieux, des enfants qui veulent voir, une jeune fille qui pose, une femme sur le point de s'évanouir, d'autres femmes sentimentales ou coquettes. Ses journaux sous le bras, un camelot agace un bouledogue muselé ; des boursiers lisent leurs dépêches ; un ancien soldat se met au port d'armes; d'un geste emphatique, un père noble raconte ce qu'on faisait de son temps. Cependant, derrière le cocher raide, le chasseur au port d'armes, le roi porte la main à son casque, tandis que la reine se cache le visage de son mouchoir.

La peinture historique conduit ainsi Menzel à la peinture naturaliste. Dans ce genre nouveau, ses premières œuvres sont satiriques. *A travers la belle nature* : — dans un compar-

timent de chemin de fer à l'usage des touristes ; une jeune femme, rêveuse malgré son embonpoint, qui, des fleurs à la main, regarde, l'air béat, le dos d'un monsieur, penché par la portière ; un enfant qui dort ; un professeur hirsute avec lunettes et lorgnette ; un importun, qui veut réveiller son ami ; une dame élégante, ses jumelles braquées sur rien du tout, pour montrer son romantisme et son profil ; dans le cadre de la seconde fenêtre, la tête de l'employé, qui demande en souriant les billets.

Menzel peint volontiers les villes d'eaux, surtout Kissingen et Gastein, leur société mêlée de princes et d'aventuriers, les riches près des pauvres, les débauchés près des mourants, souvent eux-mêmes des débauchés ; le luxe, les vices, les misères des grandes villes au milieu des paysans aux mœurs simples, d'abord étonnés, puis corrompus par le spectacle.

Dans la *Procession à Gastein*, des montagnards suivent pieusement le dais, tandis que, sur le bord du chemin, un débauché rit, un protestant s'indigne, un ignorant s'étonne, une dame arrange sa toilette, une autre semble prête à pleurer.

Mais, en vivant avec les laborieux, le satirique apprend à les respecter. Ainsi, *le Laminoir*. L'usine remplie de fumée, un écheveau de barres et de courroies, la série des laminoirs, la pièce de fer chaude, qui jette des reflets blancs, bleus, rouges, sur les membres nus ou les vêtements. Chez tous comme l'ardeur du combat, — le combat de l'homme contre les éléments, qui produit la civilisation. Cette œuvre semble, en effet, nous donner la synthèse de l'Allemagne contemporaine ; elle nous dit l'industrie, le commerce, les usines, les chemins de fer, les bateaux, la volonté chez tous de s'enrichir ; l'influence de l'Amérique, où des millions d'Allemands et de fils d'Allemands apprennent, avec la lutte pour la vie, la démocratie et la liberté.

Des artistes de talents divers suivent la voie ouverte par M. de Menzel : M. Brütt (1849) le peintre des boursiers et des hommes de loi ; M. Kuehl (1850), MM. Dettmann (1865), de Hofmann, Hans Thoma, qui au naturalisme unissent le symbolisme ; M. Echtler (1843) et M. Hoecker (1854), dont la belle couleur rappelle la tradition de Piloty ; M. de Uhde et M. Firle (1854), connus surtout pour leurs tableaux religieux.

M. Skarbina (1849) et M. Stahl (1863) aiment la vie de Berlin, le mouvement, les larges rues trop étroites pour les voitures et la foule pressée, cette foule aux vêtements bigarrés : Allemands, étrangers, bourgeois, ouvriers, paysans ; les officiers aux longues tuniques ; les soldats aux uniformes variés ; les femmes en robes claires de printemps ou, l'hiver, emmitouflées dans leurs fourrures : les mains gantées relèvent la jupe, découvrent la bottine vernie, les dessous de soie et de dentelle, qui papillotent au soleil. La nuit tombée, quel spectacle, en décembre surtout ! Dans la brume, où tout se confond, à travers les flocons de neige, les lumières brillent, reflétées dans les vitres, sur les trottoirs luisants, qui semblent un miroir, dans la boue où se mêlent les teintes ; et voici le flamboiement des devantures avec leurs arbres de Noël, leurs étoffes étalées, l'orfèvrerie, les bijoux, les bocaux rouges, bleus, jaunes, des parfumeurs et des pharmaciens ; voilà les lanternes blanches des coupés, les lanternes rouges des tramways, le gaz, les rangées de petites lampes multipliées par les glaces et les tables en marbre des brasseries, les transparents des théâtres, les globes électriques qui à travers la brume font des trouées blanches et bleues. Et, dans les reflets multicolores, les voitures arrêtées, la foule, les parapluies, les fourrures, les chapeaux excentriques : une magie de couleur que Venise n'a pas connue.

M. Menzel dit le travail, M. Skarbina le luxe ; M. Liebermann dit la misère : il ne veut montrer que la tristesse et la laideur ; son œuvre semble inspirée par cette réflexion de Schopenhauer : « Travailler et souffrir... pour vivre ; vivre... pour travailler et souffrir ». La nature qu'il peint semble lasse comme ses personnages, et comme eux épuisée. Son art a la rudesse de sa pensée : des tons gris, la couleur jetée par plaques, les traits ébauchés, mais la science du plein air, une franchise de facture digne des plus grands maîtres, tant de sincérité qu'auprès de son œuvre celle des plus sincères semble convention.

Parmi les meilleurs tableaux de M. Liebermann (1849), il faut citer *les Plumeuses d'oie ; le Jardin de la brasserie à Braunenburg* (Musée du Luxembourg) ; les *Orphelines hollandaises ; les Fileuses de chanvre* (Galerie Nationale à Berlin) ; *les Tis-*

seuses de filets au bord de la mer (Musée de Hambourg), *les Dunes :* — un vieillard assis comme accablé sous son fardeau. — Ces tableaux donnent l'impression d'un travail si pénible et si prolongé, qu'il ne produit ni murmure, ni révolte, mais seulement une sorte de mélancolie muette, ou, comme dans *les Fabricantes de conserves*, la stupeur de l'être humain aux gestes réguliers comme les mouvements des machines. Plus triste encore est la femme qui tire sa chèvre (Musée de Munich); la touche heurtée, la peinture rocailleuse rendent le tableau pénible à regarder. Sur la main de la vieille presque coupée par la corde, la pâte est si épaisse et d'une facture si rude que, dans tout le tableau, on ne voit rien que cette main, on ne saisit rien que cet effort : — l'effort de l'homme meurtri par la fatigue journalière, sous un ciel trop bas pour permettre le rêve ou l'espérance.

V

La conception pessimiste de la vie, dont témoignent les œuvres de M. Liebermann et des *Worpsweder*, devait causer un retour du sentiment religieux, et, par suite, la renaissance de l'art religieux. Mais l'un et l'autre ont pris une forme nouvelle. Avec Ittenbach (1813-1879) et Karl Müller (1818-1893) a disparu l'école catholique fondée par Overbeck (1789-1869) et Schadow (1789-1862). Veulent-ils peindre des scènes de la Bible, les coloristes donnent des épisodes de la vie orientale ou des tableaux de genre. Telles, *la Sainte Famille* et *la Vierge* de Defregger, qui rappellent les modèles classiques; *les Vierges* de Knaus, dont le type est, en plus noble, celui des Bohémiennes. Dans *l'Annonciation* et le *Notre Père*, de Gabriel Max, nous admirons les qualités de la facture, la science du clair obscur, le désir d'exprimer le mystérieux par l'anxiété des traits et du regard. Plus hardi encore, M. Albert Keller (1845) cherche, dans la *Fille de Jaïre*, à nous donner l'impression de l'au-delà par la pâleur des figures, des tons violets, comme livides; il semble analyser les sentiments du Christ commandant au tombeau, se demander quelle peut être l'im-

pression de l'enfant soudain réveillée de ce sommeil, dont les rêves, plus tard, effraieront Hamlet...

D'autres maîtres s'inspirent de doctrines qu'en France nous comprenons difficilement. Avec Schleiermacher ils considèrent les dogmes comme des états d'âme ; avec les théologiens protestants modernes, ils tiennent le Christ pour Celui qui comprit le mieux l'Idéal divin que tout homme doit s'efforcer d'atteindre ; MM. de Gebhardt (1838) et de Uhde (1849) semblent même ne voir dans l'œuvre du Christ qu'un symbole; mais leurs conceptions de ce symbole diffèrent comme leurs talents.

Le christianisme de M. de Gebhardt est dur, et même puritain. A toutes les écoles artistiques il prend ce qu'elles ont de rude; au naturalisme, ses brutalités; aux primitifs flamands, les couleurs franches, les plis raides des draperies, les gestes et les postures gauches; aux Hollandais, le clair obscur; aux classiques, la composition solennelle. Chez les maîtres allemands de la Renaissance, portraitistes protestants des chefs protestants, dont les œuvres nous donnent comme la synthèse des idées de la Réforme, il trouve des visages pleins de foi et d'énergie qui nous feront mieux comprendre l'indifférence et la mollesse des visages d'aujourd'hui.

M. de Gebhardt nous peint le Christ impitoyable pour les riches. Voyez plutôt les fresques du monastère de Loccum, en Hanovre : Jésus chassant les vendeurs du temple ou repoussant les Pharisiens, qui accusent la femme adultère. Pour les faibles, M. de Gebhardt montre d'abord plus d'indulgence. Dans la *Fille de Jaïre*, le Sauveur se penche compatissant sur le lit où s'éveille l'enfant étonnée; dans *l'Entrée à Jérusalem*, ses bras s'ouvrent à tous les misérables.

Mais l'âge assombrit la pensée de l'artiste. Les deux tableaux cités sont de 1863 et 1864. Dans la *Résurrection de Lazare*, de 1896, le Christ au visage sévère touche le front de la Madeleine en extase; sa main gauche montre le ciel. Il semble dire : « Je n'ai pas rappelé Lazare à la vie pour qu'aucun de vous en ressente de la joie. Je savais que sa tâche n'était pas achevée, ni la vôtre. Combien d'efforts et de luttes ne dois-je pas exiger en retour de ce miracle !... »

M. de Uhde (1848) est plus connu en France ; on y admire

ses qualités techniques : la hardiesse de son dessin, sa connaissance du plein air, sa pâte fine et presque transparente, son habileté à rendre toutes les surprises de la lumière.

Le Christ que peint M. de Uhde se mêle aux pauvres, non seulement pour les encourager et les guérir, mais encore pour vivre leur vie, souffrir leurs souffrances, rêver leurs vagues espérances.

Voici d'abord : *Laissez venir à moi les petits enfants* (Leipzig). Une grande chambre éclairée par deux fenêtres. Le Christ, en longue tunique bleue et pieds nus, assis sur une chaise, de profil, les cheveux longs, la barbe courte taillée en pointe, le visage régulier, rêveur et doux. Un tout petit enfant réclame une caresse. Une fillette au regard naïf laisse sa main dans la main gauche du Sauveur, et la lumière se jouant sur la tête blonde en fait comme le centre du tableau. Tout autour, des enfants en vêtements grossiers, avec de lourds souliers; leurs poses naturelles, leurs visages souriants expriment la douceur et la confiance.

M. de Uhde obéit à la même inspiration dans : *Seigneur Jésus, sois notre hôte* (réduction au Luxembourg) ; *Noli me tangere*; *le Sermon sur la montagne; les Disciples d'Emmaüs.* Mais ses dernières œuvres ne représentent plus le Christ au milieu du peuple, elles confondent le Christ avec le peuple lui-même. Ne trouvons-nous pas dans l'Évangile : « Le bien que vous faites au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le faites »?

Voici *la Fuite en Égypte.* — La nuit, une route couverte de neige. Un ouvrier soutient sa femme épuisée, qui porte son enfant dans ses bras; on les a chassés du village, dont nous apercevons dans le lointain les lumières.

Voilà le tryptique de *Noël.* — Une grange. A gauche, des paysans reveillés en sursaut ; leur lanterne à la main, ils vont où la voix céleste les appelle. A droite, assis sur les pièces de la charpente, des anges en robe blanche : ce sont les âmes des enfants pauvres. Dans le milieu, une chambre sous les combles, la clarté vague de l'aube, un homme endormi contre une échelle ; sur un grabat où se reflète la clarté tremblante d'une lanterne, une ouvrière, les mains jointes et l'air pensif, regarde son enfant qui dort (1888).

Enfin *la Cène* (qui a obtenu la médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1889). — Le soir. Une grande salle. Les hommes, les objets comme estompés dans une brume dorée. En face de la fenêtre, les apôtres autour d'une table; des robes grossières, de longs manteaux; tous à contre-jour et vus de face, de rudes têtes d'ouvriers allemands, qui expriment l'affection, la confiance naïve, la tristesse ou l'étonnement. Seul de profil, et seul en plein jour, le Christ regarde doucement Judas, qui, méfiant, s'est levé; le regard du maître semble dire : «Sa faute n'est pas sienne; l'ignorant ne comprend pas son crime. »

Et voilà bien l'idée que l'artiste paraît se faire du christianisme: la communion des humbles, des souffrants, des misérables dans la Cène de la résignation et de la pitié. S'ils pleurent, ils ne perdent pas l'espérance. La terre connaîtra le règne de Dieu, qui sera le règne de la souveraine justice et de l'universel amour.

VI

Aucune nation n'adopte aussi complètement que l'Allemagne le principe que l'individu doit se sacrifier à la société; dans son ensemble, le socialisme est un système allemand, et c'est en Allemagne qu'il compte le plus grand nombre de partisans. D'autre part, chez aucun peuple la philosophie n'a revendiqué plus hautement les droits de l'individu contre la société; Nietzsche condamne la pitié, la solidarité; il les nomme «les vertus des esclaves».

L'une et l'autre doctrines sont représentées dans l'art. La première inspire beaucoup de peintres religieux et quelques peintres symbolistes, comme MM. Hans Thoma (1839) Steinhausen (1846) et Dettmann. Mais la plupart des symbolistes partagent les croyances que Nietzsche a développées dans *Ce que dit Zarathustra*.

Le maître du symbolisme est Böcklin, né à Bâle en 1827. De l'Allemand, il a le penchant à la rêverie et l'habitude des synthèses philosophiques; du Suisse, le culte jaloux de la liberté, le goût du naturalisme. Rendre d'une manière con-

crète, souvent même trivialement concrète, les croyances du passé ou les spéculations de la pensée moderne, voilà le génie propre de Böcklin. Un long séjour en Italie a donné à ce génie le sens de l'harmonie qui lui manquait; dans les dernières œuvres du maître, les visions confuses, les scènes pénibles ou triviales, tout l'art du Nord a revêtu cette forme heureuse et belle que Nietzsche veut appeler « méditerranéenne ».

Dans l'œuvre de Böcklin nous trouvons tous les genres. Des portraits; — les meilleurs peut-être, ceux qu'il a peints de lui-même, l'un imité de Holbein avec la Mort derrière lui.

Des allégories: *le Génie de la Nature* (fresque au Musée de Bâle), *la Mélancolie, le Drame, les Ages de la vie, l'Espérance, la Nuit, le Gardien du Secret; le Silence dans le Bois :* une forêt, le bas des sapins aux troncs nus; entre deux troncs, une éclaircie, quelque vague pays de rêve. Dans la forêt, une licorne à la tête hideuse, aux yeux de feu; sur la licorne, une déesse aux grands yeux sans regard.

Des scènes religieuses. — Dans une cabane ouverte aux vents, un vieil ermite joue du violon devant une madone. Le regard d'enfant, les joues restées fraîches sous les longs cheveux blancs, prouvent que le vieillard n'a jamais connu la passion. Sur la muraille ruinée de la cellule, deux anges : un petit garçon aux cheveux blonds, à la bouche rieuse ; une fillette brune avec des yeux rêveurs. Debout, sur la pointe des pieds, un troisième ange plus espiègle regarde par une fente de la porte. Ces anges de Böcklin sont païens par leur santé, leur belle humeur, leur sourire inconscient, qui rappelle celui des Pans chers à l'artiste ; ils sembleraient humains, tant son génie leur donne l'expression de la vie, les montre enfants et même gamins. Et cependant leur pureté les fait chrétiens comme leur sympathie pour la douleur; nous retrouvons sur leur visage cette tendresse, cette naïveté, cette foi du charbonnier qui nous font chères les œuvres des Primitifs.

Böcklin a peint plusieurs *Pietà*. L'une rappellerait le Bellini de Berlin; une autre, le Quentin Massys de Munich. La Galerie Nationale de Berlin en possède une célèbre. Un ciel orageux, une trouée lumineuse; sur les nuages, des anges qui pleurent. Sombre dans la trouée lumineuse, celui du milieu se penche, sa main seule éclairée. Au milieu des

ténèbres, un tombeau blanc, le Christ blanc, que baigne la clarté ; et sur le cadavre une grande figure, cachée dans un manteau bleu, qui tragiquement l'étreint. C'est la Vierge invisible, le symbole de la douleur.

Pour rendre ses rêves, Böcklin imagine des paysages romantiques, comme le *Château en ruines* battu par les vagues, la *Villa sur le bord de la mer*, dans le rouge décor du couchant. Enfin *l'Ile des Morts* (1880) : sous le ciel pur de la nuit dans la clarté de la lune invisible, la mer, un rocher de la forme d'un croissant, où sont creusés des tombeaux. Entre les cornes du croissant, une allée de hauts cyprès ; au fond, sous la lueur blême, comme l'entrée de l'au-delà. Et voici que lentement un bateau s'approche. A l'arrière, une ombre rame d'un geste régulier, implacable comme le Destin. A l'avant, un fantôme blanc debout près d'un cercueil blanc. Et nous pensons à l'*Hymne au tombeau* de Zarathustra :

« Voilà l'île des tombeaux, l'île silencieuse. Ces tombeaux sont ceux de ma jeunesse. J'y porterai une couronne de vie toujours verte [1].

» Ainsi je pensai dans mon cœur et je traversai la mer.

» O vous, visions ; ô vous, apparitions de ma jeunesse ; regards de l'amour, moments divins, que tôt vous m'êtes morts ! Aujourd'hui, je pense à vous comme à mes morts... mais de vous, mes chers morts, un parfum s'élève, qui délivre le cœur et fait couler des larmes. Vraiment ce parfum émeut, affranchit le cœur du marin solitaire. »

Puis Böcklin a rêvé du monde jeune encore, où, comme le dit Victor Hugo, la terre était « molle du déluge ». Pour peindre ce monde, Böcklin prend aux montagnes de la Suisse leurs verdures, à ses torrents leurs tourbillons. L'Italie lui donnera la mer bleue, le ciel pur, les couchers de soleil, les rochers, les peupliers, les cyprès et même les ruines : comme le Poussin et Claude Lorrain, Böcklin ne peut s'imaginer l'Italie sans ruines. — Sur ces verdures, ces tourbillons, ces cyprès, ce ciel et cette mer bleus, il répand une aveuglante lumière, qui rappelle la *Légende des Siècles* :

Tant ces immenses jours avaient une aube immense.

1. « *Dahin will ich einen immer grünen Kranz des Lebens tragen.* »

Böcklin veut aussi une race de héros, qui soient, comme le veut Nietzsche, « des lions riants... par delà le bien et le mal ». Mais, peintre, Böcklin se représente tous les sentiments par des formes et des couleurs : le « surhomme » lui apparaît comme l'animal humain grisé de sa force. Pour le représenter avec ses vertus et ses vices, ses violences et ses joies, la réalité ne saurait suffire. Böcklin fait revivre les êtres mythiques de la Grèce. D'abord, les dieux; et leur beauté les dit les enfants de ces pays où brille toujours le soleil. Puis les centaures, les pans, les sylvains, les naïades, les tritons; ils nous rappellent le nord par leur brutalité, leurs faces rougeaudes, leurs corps gras, leur bonne humeur, comme aussi par leur front soucieux, leurs yeux songeurs, qui semblent chercher le brouillard par delà le ciel bleu.

Le monde conçu par Böcklin est prodigieux, mais il nous semble vrai. Sites fantastiques ou réels, lumière intense, dieux classiques, tritons à la face grossière, son génie a su fondre toutes les disparates. L'œuvre de Böcklin nous fait penser au plafond de la Sixtine ; on pourrait appeler Böcklin un autre Michel-Ange, lui aussi créateur de Titans, mais de Titans gais, charnels et brutaux.

Voici quelques scènes du monde rêvé par Böcklin.

Printemps d'Amour.— Une source, que guette un pâtre : en haut d'un rocher couvert de mousse et comme enveloppé de branches fleuries, des amours dansent, d'autres font de la musique...

Encore *le Printemps.* — Au pied d'une colline, la nymphe penche l'urne de la fontaine; dans le ciel, la ronde des amours. Des faunes : gros et joufflu, le plus vieux s'ébat dans l'herbe ; le plus jeune, se hausse pour boire sur ses pattes de chevreau grandissant plus épaisses que ses cuisses poilues.... Böcklin excelle à peindre les faunes. Sur une roche nous en surprenons deux à regarder Diane endormie ; à la vue des belles jambes nues, l'un, d'âge mûr, trahit sa surprise ahurie; l'autre, un vieillard, sa hideuse lubricité. Dans ce bois, une femme nue chevauche un Ægipan, qu'elle pique de son bâton.

Les maîtres du monde de Böcklin sont les centaures. Penché sur l'eau, celui-ci regarde jouer des poissons. Cet autre

se fait mettre un fer en causant avec des villageois. Un troisième apprend à sa compagne comment l'on franchit d'un bond les précipices. Mais la violence des centaures cause leur perte ; nous assistons à leur lutte prodigieuse. Deux s'étreignent, tandis qu'un troisième, cabré, soulève un rocher pour les en écraser. A droite, deux autres centaures renversés. Dans un fouillis de jambes qui ruent, de bras qui se débattent, deux têtes hideuses : un vieux râlant ; un jeune, qui mord à pleine bouche le bras du vieux étouffé.

Dans ce monde naissant, la mer couvre les deux tiers du globe, la mer nourricière, qui baigne toutes choses d'azur et de clarté. Sur ses bords, des rochers couverts d'algues polychromes, de grands arbres. Ici deux sylvains pêchent : un vieillard, appuyé sur une perche, regarde d'un air narquois son compagnon, jeune et fou, qui a pris une nymphe dans son filet. Sous le poids trop lourd, le bâton casse, et le poisson-femme, aux grands yeux effrayés, va retomber dans l'eau.

Plus loin, des écueils : les lames écument et rejaillissent en poussière de prismes ; des dieux marins, des enfants-poissons se poursuivent, se culbutent, se narguent sous les cascades ou dans les tourbillons.

Un récif vert de mousse ; un triton assis sonne de la conque ; couchée sur le dos, une néréide tient par le cou un gigantesque serpent de mer.

Dans le jeu des vagues. — Entre les vagues bleues aux plis moirés, des gouffres d'argent. Une nymphe plonge la tête en avant ; un centaure marin galope bruyamment ; cynique et rieur, un dieu au visage rouge, à la barbe blanche, aux yeux brûlés de luxure, entraîne une pâle nymphe épouvantée. Entre eux, la tête d'un monstre chauve avec cinq arêtes pour cheveux ; enfoncé dans l'eau jusqu'au menton, il étouffe, les joues congestionnées, ses yeux ronds presque tombés des orbites.

Le calme. — Une mer d'argent sans une ride, où tout se reflète avec de grandes ombres noires, comme sur un miroir de métal. Là-bas quatre têtes surnagent, lubriques et grotesques. Ici, trois nymphes au corps blanc, dont les cuisses, recouvertes d'écailles polychromes, se terminent en queue de poisson ; elles taquinent un vieux triton, qui joue sur

une lyre faite du mât et des cordages de quelque vaisseau échoué.

Sur un rocher, une femme-poisson s'éveille au milieu de ses mouettes au collier noir. Elle découvre le hideux fantôme des abîmes, poisson hors de l'eau, dans l'eau cadavre gonflé aux bras faits d'algues traînantes; démesurément ouverts, les yeux du monstre révèlent l'étonnement de qui a vu les prodiges du fond de la mer.

Cependant l'on aperçoit au loin le corps géant de Prométhée allongé sur le Caucase, tandis que de l'écume des ondes s'élève Vénus Anadyomène.

*
* *

L'homme ne peut longtemps se séparer du monde, vivre de la vie égoïste du rêve; le fait-il, cette «cloche engloutie», que chante Hauptmann, le rappelle bientôt à la vie réelle, au sentiment de sa misère, au devoir et à l'amour. C'est surtout cette lutte de l'individualisme et de l'esprit social, que peignent les autres symbolistes : M. Franz Stück (1863), le plus vigoureux coloriste de l'Allemagne; MM. Exter (1863), Greiner (1869), Herterich, Slevogt et Sacha Schneider.

Nous trouvons surtout le pessimisme dans l'œuvre de M. Max Klinger (1857), le plus puissant et le plus original des symbolistes allemands. Comme peintre, il a produit de belles œuvres d'un réalisme brutal, d'un dessin heurté; volontairement, il rend sa composition sèche, presque maladroite, et sa couleur déplaisante. Malgré de grandes qualités, le *Jugement de Pâris* (exposé au Champ-de-Mars) et le *Crucifiement* n'ont pas reçu un accueil favorable. Mais les Allemands ont beaucoup loué le dernier tableau de M. Klinger. Suivi des Vertus nouvelles, le Christ s'avance dans l'Olympe au milieu des dieux consternés. Seule, Psyché se jette aux pieds du Maître ; devenue la Madeleine, elle trouve enfin le véritable amour, qu'Eros furieux n'a pu lui apprendre.

Les gravures et les dessins de M. Klinger l'ont fait comparer à Durer et à Rembrandt. Ce furent d'abord des dessins pour la vie du Christ, les illustrations d'Anacréon et la suite d'eaux-fortes qu'il intitule : *Un gant trouvé*. Le gant d'une

jolie femme ramassé au patinage, conservé jalousement, devenu l'objet de rêves étranges, terribles parfois et parfois comiques : tantôt multiplié comme les sujets des affiches américaines, tantôt gigantesque, le symbole du Destin. Ici, l'Océan, et, sur la conque de Vénus, le gant, qui conduit un attelage de chevaux marins; là, près de la mer, un autel, et le gant adoré par les vagues qui portent une écume de roses.

Admirateur de Böcklin, Max Klinger se plaît à graver des paysages fantastiques, des centaures et des nymphes. Dans son illustration des *Lieder* de Brahms, il raconte la lutte des Titans contre les dieux, l'audace, le châtiment et la délivrance de Prométhée. Mais deux suites d'eaux-fortes ont surtout fait connaître l'imagination de l'artiste et l'esprit du penseur : ce sont *l'Amour* et *la Mort*. — Voici *l'Amour*.

A Böcklin (dédicace). — La mer houleuse, une montagne. Assise au milieu des Sirènes, Vénus apprend à Cupidon comment il doit bander son arc.

En Voiture. — Le printemps, des roses, des marronniers en fleurs. L'arrière d'une victoria : sur la banquette, une femme songe en regardant une rose. Un jeune homme l'aperçoit.

A la Porte. — La grille d'un parc. Sur le seuil, la dame tend sa main au jeune homme, qui porte cette main à ses lèvres.

Le Baiser. — C'est la nuit; dans la pénombre, une haute terrasse, un grand arbre appuyé contre la muraille. Au bas, la rivière, un bateau. L'amant, à cheval sur le parapet, étreint passionnément sa maîtresse.

La Nuit. — Une chambre. Dans le cadre de la baie ouverte, un décor fantastique, au clair de lune : des arbres du nord, une rivière, des arcades, un fond de paysage d'Italie. Devant la fenêtre, un lit; les amants enlacés, plutôt semblables à des morts ; et l'on pense aux vers de Wagner :

« Douce, éternelle nuit de l'amour, s'éveiller de toi, quelle angoisse ! Puisse la douce mort, cette mort ardemment désirée qu'est l'amour, nous délivrer de l'angoisse... nous affranchir à jamais de la nécessité du réveil. »

Suivent deux songes : l'Amour maudit, — *Adam et Ève à genoux devant la Mort et le Péché;* — l'Amour racheté : — enlacés comme Francesco et Paola, les amants s'envolent dans le ciel sombre, loin au-dessus des mondes oubliés; un ange de

lumière leur tend un miroir où brille leur image transfigurée.

Le Réveil. — Une chambre obscure; par la fenêtre ouverte, on voit le soleil se lever derrière les montagnes. Assise au bord de son lit, la femme au visage dur regarde une image de l'Amour impitoyable, qui tient une barre dans ses mains.

La Honte. — Une route, qui descend; par-dessus le parapet, des têtes de rieurs. En bas, sur le mur de soutènement, en plein soleil, l'ombre d'une femme, et cette femme baisse la tête pour ne pas voir son ombre. A côté, une mégère hideuse et gigantesque, la Honte.

La Mort (Fin de *l'Amour*). — Sur un lit, l'amante, qui vient de mourir. L'amant en larmes tient la tête du cadavre. Au pied du lit, un homme, le visage couvert de son manteau; il a pris le nouveau-né, lui montre l'horizon noir de l'avenir.

L'œuvre de M. Klinger, *la Mort*, comprend vingt-quatre planches, divisées en deux séries. Dans la première, l'auteur traite ce qu'il appelle les petits plaisirs de Madame la Mort. La seconde offre comme une synthèse des maux de l'humanité.

En voici les dernières planches :

La Misère. — Un ciel brumeux, les ombres d'une armée en marche. Devant une colonne ruinée, des cyprès battus par le vent, les forçats du travail, le cou engagé dans le carcan : — un vieillard, une femme, qui allaite son enfant; un jeune homme au regard faux, au sourire amer. Derrière eux, des rangées de têtes souffrantes. Les forçats prennent leur repas et le garde-chiourme lève sur eux son fouet.

La Mère et l'Enfant. — Un bois de cyprès, symbole de la mort. Sous les arbres, la mer que blanchit l'aube; rien ne finit que pour recommencer : comme disent les Indiens, « le Grand Tout ne fait que changer de vêtements ». Au premier plan, une chapelle de la Renaissance italienne; un sarcophage sombre; entre les supports, l'herbe en pleine lumière; sur le sarcophage, la mère étendue morte, froide et déjà raide. Assis sur la poitrine de sa mère, l'orphelin à la tête trop forte regarde, les yeux grands ouverts.

Et pourtant! (Und doch!). — Sur le fond sombre de la campagne, un homme qui lève les bras vers le ciel aux nuages mystérieux.

A la Beauté. — Dans une clairière, que bordent de grands arbres, penchés par le vent, l'homme à genoux devant l'océan d'où s'élève le matin... Il existe quelque chose pourtant qui n'est pas le crime, la douleur et la mort !

*
* *

Tous les maîtres de l'Allemagne nous disent donc l'anxiété, l'ironie, le songe, ce mal de vivre que les romantiques avaient connu et que l'on croyait pour jamais guéri. Dans leurs œuvres nous sentons l'angoisse d'un peuple qui n'a pu atteindre à l'idéal rêvé. Et nous devons alors nous poser une question. Cet idéal, le bien-être sans cesse accru, le souci des intérêts quotidiens, suffiront-ils à le faire oublier? Alors l'Allemagne ne serait plus l'Allemagne. D'autre part, si le progrès matériel est impuissant à calmer les révoltes des penseurs et des mystiques, l'Allemagne doit redouter une révolution, dont nul ne saurait prévoir les conséquences. Mais peut-être les Allemands réussiront-ils à concilier leurs rêves d'autrefois avec leurs besoins d'aujourd'hui, leur génie national avec les exigences de la civilisation moderne.

Ils en ont l'espoir. Depuis Schiller et Gœthe, l'Allemagne a produit peu de grands poètes. Mais jamais, depuis la Renaissance, son art ne fut aussi prospère qu'aujourd'hui. Et son art voudrait réconcilier le songe avec la réalité. Pour conclure son livre sur la *Peinture au XIXe siècle*, M. Muther reproduit la planche que M. Klinger a gravée en l'honneur de Menzel. Des lames se brisant contre les rochers, des ondines grisées par la senteur des flots. A gauche, une végétation fantastique de plantes marines qui fleurissent en masques hideux: les uns hurlants et farouches, les autres sarcastiques ou grotesques. Contre un écueil, trois Titans, qui représentent l'art tiré de soi *(die Kunst aus Eigenem)* — les monstres du symbolisme. — Ils défiaient les cieux. Mais des cieux deux bras gigantesques s'abaissent, les bras du Destin; sur les épaules des Titans ils placent le rocher du naturalisme, et le rocher porte cette inscription : Menzel.

LA MAZELIÈRE

CECIL RHODES[1]

A la fin de 1890, Cecil Rhodes, premier ministre de la colonie du Cap, directeur de la Chartered, président de la société De Beers, était le personnage le plus important de l'Afrique australe. Il semblait que sa volonté dût ne rencontrer aucun obstacle, et que la Fédération sud-africaine fût bien près d'être réalisée, lorsqu'il entra en contact avec le vieux président de la République du Transvaal, Paul Krüger.

La vie de Krüger, c'est la vie même de la République du Transvaal. A peine âgé de dix ans, il fut du grand exode en 1836; dans toutes les guerres contre les indigènes, il combattit. Après l'annexion du Transvaal par l'Angleterre en 1877, il fut un des plus ardents à organiser la lutte pour l'indépendance; il était du triumvirat qui gouverna pendant cette période. La paix rétablie, il fut nommé président de la République. Sa popularité grandit encore lorsqu'il eut obtenu de l'Angleterre la convention de 1884, qui rendit à la République son indépendance.

Krüger était nécessairement opposé à l'idée d'une Fédération des États et colonies de l'Afrique du Sud, sous la protection de la Grande-Bretagne. Il voulait ouvrir au Transvaal

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

un chemin jusqu'à la mer, afin d'échapper à l'étreinte où l'enserraient plus étroitement chaque jour les colonies anglaises. Il espérait, sans doute, faire de la République le noyau autour duquel se grouperaient un jour les éléments hollandais de l'Afrique du Sud, pour constituer une Afrique australe unie sous un drapeau Afrikander.

L'arrivée de Rhodes au pouvoir dans la colonie du Cap éveilla la défiance de Krüger. Le Président n'ignorait pas les vues politiques du nouveau Premier, et il savait que l'expansion du Transvaal n'avait pas d'adversaire plus résolu que lui. Il en avait eu la preuve peu de temps auparavant.

L'occupation du Mashonaland par la Chartered avait provoqué des protestations de la part du Transvaal. La République prétendait posséder des droits sur ces territoires, en vertu de traités conclus avec des chefs indigènes. Une négociation s'engagea : le haut commissaire de la colonie du Cap et le président eurent une entrevue, en mars 1890, à Pont-de-Blignault. Sans titre officiel, Rhodes y assistait; c'est lui qui inspira les propositions faites par le haut commissaire.

Krüger demandait pour le Transvaal, en compensation de l'abandon de ses droits sur le Mashonaland, la faculté d'annexer le Swaziland; cette annexion aurait rapproché de la mer les frontières du Transvaal. Le haut commissaire ne voulut admettre que l'établissement d'un gouvernement à deux sur cette région. Pour donner quelque satisfaction au Transvaal, l'Angleterre l'autorisait à construire une ligne de chemin de fer qui, traversant le Swaziland, aboutirait dans l'Amatongaland à Kosi-bay; mais elle interdisait au Transvaal d'acquérir aucun droit de souveraineté sur les territoires où passerait cette ligne, et elle exigeait qu'en cas de conflit entre la République et une puissance étrangère au sujet du port que la République pourrait établir à Kosi-bay, les négociations diplomatiques fussent dirigées par l'Angleterre. Enfin, et ici se voyait plus nettement encore l'intervention de Rhodes, au cas où le Transvaal userait de ces droits, il devrait immédiatement adhérer à l'union douanière partielle, pompeusement appelée « Union Sud-Africaine », qui avait été conclue en 1888, entre la colonie du Cap et l'État d'Orange.

Krüger répugnait à subir ces exigences; il ne s'y résigna

qu'après l'intervention de M. Hofmeyr, qui lui fut envoyé comme délégué par le haut-commissaire, sur les conseils de Rhodes[1]. C'était le premier avantage que celui-ci retirait de son alliance avec l'Afrikander Bond.

Pensant avoir assuré l'adhésion prochaine du Transvaal à l'union douanière sud-africaine, Rhodes tourna son attention vers la question des chemins de fer.

Aucune voie ferrée ne mettait encore en communication le Cap et les champs d'or du Randt. Rhodes voulait obtenir du Transvaal l'autorisation de pousser jusqu'aux mines la ligne du Cap. Mais Krüger, pour ne pas se trouver à la merci des colonies anglaises, avait résolu de ne laisser leurs lignes arriver au Transvaal qu'après l'achèvement de la voie ferrée qui devait relier Johannesburg et Prétoria à Lourenço-Marquez. Par là, il aurait voie libre vers la mer. Au mois de mars 1889, l'État Libre d'Orange avait consenti, par le traité de Potchefstrom, à prêter son concours à cette politique. Il s'était engagé à ne pas autoriser la construction de chemins de fer sur la partie de son territoire située au nord de Blœmfontein, sans avoir consulté auparavant la République sud-africaine.

Usant de la latitude qu'il s'était réservée, l'État Libre autorisa, en juin 1889, la colonie du Cap à prolonger sa ligne jusqu'à Blœmfontein. Six mois après, la ligne était achevée, et l'État Libre en autorisait la prolongation jusqu'au Vaal, mais sous réserve du consentement de la République sud-africaine. Rhodes était d'autant plus pressé d'en finir que la colonie de Natal s'était hâtée de pousser jusqu'à la frontière du Transvaal la ligne de Durban à Ladysmith.

Les négociations entre le Cap et le Transvaal aboutirent à la fin de 1891. Rhodes dépêcha à Prétoria son ministre des travaux publics, sir James Sivewright, ami intime de M. Hofmeyr et très estimé du Président. Celui-ci accorda, à la demande de l'État Libre et de l'Afrikander Bond, l'autorisation demandée. En compensation, la colonie du Cap s'engageait à avancer à la Compagnie néerlandaise, qui avait le monopole de la construction et de l'exploitation des chemins de fer au Transvaal, la somme nécessaire pour construire la ligne de

1. La convention fut signée le 2 août 1890.

Prétoria à la frontière du Vaal. Le Président, de son côté, promettait qu'au cas où d'autres lignes atteindraient Johannesburg, les droits perçus sur ces lignes seraient les mêmes que ceux que percevait la ligne de Johannesburg au Vaal [1]. Cette condition était importante pour la colonie du Cap, étant donnée la concurrence que l'achèvement prévu des lignes du Natal et de Lourenço-Marquez devait lui créer.

Cependant, à la grande déception de Rhodes, le Transvaal n'avait pas usé du droit que lui donnait la convention de 1890, de construire un chemin de fer de Prétoria à Kosi-bay. Il avait ainsi échappé à l'obligation d'entrer dans l'union douanière.

A l'expiration de cette convention, qui avait été conclue pour trois ans, le Transvaal demanda de nouveau l'annexion du Swaziland. Le haut commissaire, inspiré par Rhodes, aurait consenti cette annexion et accordé le droit de construire une voie ferrée jusqu'à Kosi-bay, si le Transvaal avait voulu entrer dans l'union douanière et conclure un accord général pour les chemins de fer. Krüger s'y refusa obstinément. De guerre lasse, un nouvel arrangement fut conclu qui n'accordait au Transvaal que le protectorat sur le Swaziland, et laissait de côté les autres questions [2].

Rhodes était joué. Sa défaite lui était d'autant plus sensible que Krüger accordait à la colonie de Natal, au début de 1894, l'autorisation qu'il lui avait si longtemps refusée de prolonger jusqu'à Johannesburg la voie ferrée venant de Durban. La construction de la ligne de Lourenço-Marquez-Prétoria s'éternisant, Krüger trouvait bon de susciter une rivale à celle du Cap.

Rhodes essaya de nouveau de négocier une entente avec le Transvaal pour l'exploitation des chemins de fer. Vers la fin de 1894, M. Laing, qui avait succédé à sir James Sivewright comme ministre des travaux publics, se rendait à

1. Cette promesse ne fut cependant pas insérée dans l'arrangement. Voir déposition de M. W. P. Schreiner au Comité d'enquête sur le raid, à Londres; *Livre bleu*, 311, p. 256, question 4.496.

2. Un agrément provisoire réglant cette question du Swaziland fut signé le 8 novembre 1893. Il a été remplacé ensuite par la convention définitive du 10 décembre 1894, qui n'y apporta aucun changement.

Prétoria. Rhodes faisait proposer au président de substituer à la concurrence désavantageuse pour tous, qu'allaient bientôt se faire les trois lignes, un arrangement général concernant le trafic du Randt. Des recettes totales de ce trafic, 50 p. 100 devaient être alloués à la colonie du Cap, tandis que les deux autres lignes se partageraient l'autre moitié. Krüger refusa d'accéder à cette proposition léonine.

Peu de temps après cette tentative infructueuse, Rhodes avait une entrevue personnelle avec le Président à Prétoria. Il venait demander à Krüger s'il voulait enfin marcher d'accord avec lui et abandonner sa politique d'isolement. Offrait-il quelque compensation en échange, et quoi? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, Krüger fit ses conditions : il modifierait sa politique, si l'Angleterre laissait le Transvaal annexer le Swaziland, et lui permettait l'accès à la mer par un territoire sur lequel la République exercerait la pleine souveraineté. Rhodes ne voulait pas relâcher l'étreinte où il était parvenu à enserrer le Transvaal. L'entrevue finit, dit-on, au milieu d'une explosion de colère réciproque, et Rhodes partit, déclarant qu'il n'y avait plus le moindre espoir d'arriver à une entente avec cet entêté de Krüger.

*
* *

Krüger avait soixante-dix ans, et l'on pouvait croire que, lui mort, la résistance cesserait, mais Rhodes ne sut pas attendre. Il était pressé par des raisons financières. Les revenus de la colonie du Cap proviennent principalement des recettes des voies ferrées exploitées par la colonie elle-même, et des droits de douane. Jusqu'en 1894, elle avait presque monopolisé l'important mouvement commercial du Randt et elle avait vu se développer rapidement ses ressources. L'entêtement de Krüger menacait cette prospérité. Rhodes résolut de le contraindre à la retraite. L'entreprise paraissait difficile de renverser un homme si populaire. Mais le développement des mines avait créé au gouvernement du Transvaal des difficultés inattendues. De ces difficultés, Rhodes allait se servir pour réaliser son dessein.

La découverte des mines avait été pour les Boers un véri-

table malheur. Ils virent leur pays subitement envahi par des étrangers de toutes nationalités qui venaient arracher à la terre l'or pour lequel ils avaient eux-mêmes un si profond dédain. En peu de temps, le Randt se trouva couvert d'usines, et le bruit des pilons rompit de son vacarme le tranquille silence du Veldt. Les propriétaires des fermes situées dans cette région vendirent un prix minime, parfois dérisoire, leurs riches propriétés aux acquéreurs étrangers. Ils attelèrent leurs bœufs au lourd chariot pareil à celui qui avait amené leurs pères du Cap sur les rives du Vaal, et ils s'acheminèrent vers le nord, à la recherche de territoires où ils pussent vivre en paix leur vie patriarcale. Mais le peuple entier ne put se déplacer et les inextricables difficultés commencèrent.

Presque du jour au lendemain, une population pastorale, depuis plus d'un siècle isolée de la civilisation contemporaine, se vit obligée de faire des lois pour une population industrielle, contre laquelle elle avait une répugnance instinctive.

Dans le premier élan qui suivit la découverte, les étrangers, les *Uitlanders*, occupés à rechercher les gisements de minerai et à commencer l'exploitation, n'avaient prêté que peu d'attention aux défectuosités de la loi transvaalienne, mais lorsque leur nombre s'accrut, lorsque, surtout, on eut reconnu la possibilité de travailler les mines à une profondeur où l'on croyait d'abord ne pouvoir atteindre, ils demandèrent qu'on supprimât les entraves qui gênaient leur industrie.

Leurs principaux griefs étaient : le taux élevé des droits perçus à l'importation sur l'outillage industriel et sur les articles d'alimentation ; l'exagération des tarifs de la Compagnie néerlandaise des chemins de fer du Transvaal ; et l'existence d'un monopole de la dynamite qui faisait payer aux mines leurs explosifs un prix exagéré. Les sociétés minières réclamaient aussi une réglementation sévère de la vente de l'alcool aux indigènes, que l'abus de la boisson rendait souvent incapables de remplir leur contrat d'engagement. La « Chambre des mines » fut créée, dès 1889, pour défendre les intérêts de l'industrie minière. En 1892, une autre association était fondée : la *Transvaal National Union*. La première représentait les capitalistes, la seconde les classes moyennes.

L'Union nationale réclama principalement la constitution

pour Johannesburg d'une municipalité où les étrangers auraient la prépondérance, et l'abaissement des droits d'entrée sur les articles d'alimentation. Parmi ses chefs se trouvaient des avocats venus de la colonie du Cap. Ceux-ci, naturellement, voulurent jouer un rôle politique au Transvaal, et ce furent eux qui produisirent la revendication de droits politiques pour les étrangers. Ils protestaient contre la pratique du président Krüger de recruter en Hollande ses principaux fonctionnaires, et ils demandaient une réforme libérale des lois de naturalisation pour permettre aux uitlanders de prendre part au gouvernement. La possession de droits électoraux n'intéressait d'ailleurs que les Afrikanders, parce que ceux-ci pouvaient avoir l'idée de s'établir définitivement au Transvaal. Quant aux autres étrangers, ils ne s'en souciaient guère.

Rhodes était au courant de ces griefs et de ces plaintes. Il avait des intérêts particuliers au Transvaal; il avait été un des premiers à fonder, avec son ami Beit, une société minière, la *Goldfields of South Africa C°*, qui fut bientôt parmi les plus importantes. Lors de son voyage à Prétoria, en 1894, il constata l'extrême mécontentement auquel étaient arrivés les uitlanders. Il entendit parler de la possibilité d'une révolution, surtout par le directeur de la compagnie des Goldfields, M. John Hays Hammond.

*
* *

Au mois de décembre 1894, peu de temps après son entrevue avec Krüger, Rhodes se rendait à Londres.

Le haut-commissaire du Cap, sir Henry Loch, était arrivé au terme de ses fonctions ; Rhodes allait demander au gouvernement métropolitain de donner pour successeur à sir Henry, sir Hercules Robinson. Les plus fortes objections vinrent de sir Hercules lui-même. Ce vieillard de soixante-dix ans, qui avait passé plus de trente ans de sa vie hors de la métropole, n'aspirait plus qu'au repos. Il céda cependant aux sollicitations de son fougueux ami et accepta de reprendre les fonctions de haut-commissaire, qu'il avait déjà remplies de 1881 à 1889.

Rhodes avait la conviction qu'une révolution éclaterait un

jour ou l'autre à Johannesburg. Il se disait qu'à ce moment l'occasion serait bonne pour l'Angleterre d'intervenir, et, sous le prétexte de protéger ses nationaux, d'imposer aux Boers ses volontés; mais il faudrait user des plus grandes précautions pour ne pas inquiéter le sentiment patriotique qui unit dans toute l'Afrique australe les Afrikanders. Il croyait que personne n'était plus capable que sir Hercules de remplir ce rôle de conciliateur. L'ancien haut-commissaire était aimé et estimé des Afrikanders ; ils n'avaient pas oublié qu'en 1881 et en 1884, il s'était montré favorable au Transvaal. En cas de troubles, sa présence à Capetown serait donc d'un grand secours[1].

Rhodes pensa aussi sans doute que l'indolence naturelle à un homme de cet âge lui serait commode.

A la fin de février, Rhodes qui, pendant son court séjour en Angleterre, avait été fait membre du conseil privé, était de retour au Cap. Les événements allaient se précipiter.

Depuis quelque temps, l'influence allemande grandissait au Transvaal; habilement, le président Krüger intéressait l'Allemagne à la prospérité de son pays. Il comptait sur l'intérêt qu'avait l'Allemagne au maintien de l'indépendance transvaalienne, cet obstacle solide à la domination anglaise dans l'Afrique australe. Peut-être même espérait-il que l'Allemagne l'aiderait à faire effacer de la convention de 1884 les dernières entraves mises à l'indépendance absolue du Transvaal. Krüger révéla sa pensée dans un discours qu'il prononça au club allemand de Prétoria, le 28 janvier 1895, à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur. « Lorsque nous signâmes la convention avec le gouvernement anglais, — dit-il, — je regardais cette république comme un jeune enfant, et un jeune enfant ne peut porter que des vêtements qui conviennent à sa taille. Les vêtements d'un enfant ne peuvent avoir les dimensions de ceux d'un homme fait. Mais à mesure que l'enfant se développe, il lui faut des vêtements plus grands; — les vieux, devenus trop étroits, éclatent. C'est notre position aujourd'hui. Nous sommes des adolescents, et,

1. Voir la conversation de W. T. Stead avec Cecil Rhodes, publiée dans la *Westminster Gazette* du 3 janvier 1895, et reproduite dans la *Review of Reviews* du 1er février 1896.

bien que nous soyons jeunes, nous savons que, si une nation tentait de nous faire reculer, une autre nation s'y opposerait. »

Ce discours énigmatique émut le gouvernement de la Reine qui demanda des explications à l'Allemagne. Le cabinet de Berlin répondit qu'il ne désirait que le maintien du *statu quo :* il était opposé à toute idée « d'union douanière, d'amalgamation ou de fédération des États sud-africains..., qui serait, au point de vue politique, un véritable protectorat, et aurait pour résultat, au point de vue économique, l'établissement d'un monopole commercial en faveur de la colonie du Cap, et l'exclusion du commerce allemand. »

Cette réponse décida vraisemblablement Rhodes à intervenir dans les affaires du Transvaal pour tenter de renverser Krüger, avant que celui-ci eût lié partie avec l'Allemagne.

*
* *

A l'instigation de Rhodes, une campagne de presse fut commencée dans toute l'Afrique australe contre le gouvernement du Transvaal et sa politique rétrograde. En même temps, il cherchait à savoir s'il pouvait attendre une aide des capitalistes du Randt. Ceux-ci ne paraissent pas avoir recherché l'appui de Rhodes ; il semble, au contraire, qu'ils aient redouté pendant longtemps son intervention, dans la crainte, sans doute, de ne pouvoir mener à leur gré ce puissant allié. La plupart des capitalistes, d'ailleurs, pensaient que mieux valait s'efforcer de traiter avec le gouvernement du Transvaal, l'issue d'une rébellion armée étant douteuse. Pourtant, leur confiance dans cette manière de procéder allait diminuant. Ils avaient espéré un moment la formation au Transvaal d'un parti progressiste qui aurait mieux compris les nécessités de l'industrie minière. Ils avaient même fait entrer au *Raad* — le Parlement transvaalien — un certain nombre de députés, qu'ils croyaient devoir être à leur dévotion. Mais ces députés, une fois élus, oubliaient les présents qu'ils avaient reçus et leurs promesses.

Les capitalistes s'habituèrent ainsi peu à peu à l'idée de recourir à la force. Rhodes leur fit offrir son appui par son ami Beit,

au mois de juin 1895. Il promettait d'avancer l'argent nécessaire pour organiser la révolution, de procurer des armes à la population de Johannesburg, et de faire stationner sur la frontière du Transvaal les troupes de la Chartered, qui pourraient ainsi aider le mouvement au moment opportun.

L'exécution de cette dernière partie du plan exigeait des négociations avec les autorités métropolitaines. La limite méridionale des territoires soumis à la Chartered s'arrêtait encore au fleuve Limpopo. Or, Fort-Tuli, le point le plus rapproché où l'on pût rassembler les troupes, était trop éloigné de Johannesburg pour leur permettre d'agir efficacement. Rhodes jugea donc le moment venu de réclamer la cession à la Chartered du protectorat du Bechuanaland, auquel sa charte lui donnait droit. Cette cession étendrait jusqu'à la Molopo les territoires de la Compagnie et permettrait d'exécuter le plan convenu. Il fit donc demander cette cession par le haut commissaire, en même temps que l'annexion à la colonie du Cap du Bechuanaland britannique, demeuré colonie de la couronne. Sur la proposition de Rhodes, le Parlement du Cap avait voté, le 6 juin, une résolution en faveur de cette annexion.

A la fin de juin, une crise ministérielle éclatait en Angleterre; le ministère libéral était renversé. Lord Salisbury reprenait le pouvoir, et M. Chamberlain devenait secrétaire colonial. Le nouveau secrétaire colonial accorderait-il la cession demandée? Rhodes dépêcha à Londres, dans les premiers jours de juillet, M. Rutherfoord Harris, qui était son secrétaire particulier, en même temps que secrétaire de la Chartered au Cap; il l'avait mis dans la confidence de ses projets en lui donnant toute liberté pour en assurer la réussite.

La lumière n'a pas encore été faite complètement sur les rapports qu'eut à cette époque R. Harris avec les fonctionnaires du ministère des colonies et le secrétaire colonial lui-même. Les a-t-il mis entièrement au courant des projets de Rhodes à l'égard du Transvaal? C'est vraisemblable, mais ce n'était même pas nécessaire. Il suffisait de parler à demi-mot pour être compris. Après quelques pourparlers, la cession du protectorat du Bechuanaland à la Chartered fut décidée.

Pendant que Harris négociait à Londres, on continuait dans l'Afrique du Sud les préparatifs de la révolution. A Johannesburg, la plupart des directeurs des grandes sociétés minières se décidaient à y prendre part, et ils apportaient leur appui à l'Union nationale. Dans le courant d'octobre, quand la question du transfert du Protectorat fut à peu près réglée, Rhodes eut à Capetown une entrevue avec MM. Charles Leonard et Lionel Phillips, les deux principaux chefs du parti révolutionnaire à Johannesburg. On arrêta les grandes lignes de l'entreprise, et on s'entendit sur le manifeste qui devait être publié au nom de l'Union nationale pour fixer l'opinion sur les motifs et le but du soulèvement.

On discuta aussi les mesures à prendre après la révolution, dont personne ne mettait en doute le succès. Rhodes déclara qu'il ne demandait formellement que l'établissement du libre-échange pour les produits de l'Afrique du Sud. La suppression de l'indépendance du Transvaal ne lui était pas nécessaire. Après la victoire, on ferait un plébiscite sur la forme du nouveau gouvernement. Dans ce plébiscite, l'élément anglais aurait nécessairement la majorité. Deux solutions, suivant Rhodes, pouvaient seules se présenter : ou le plébiscite déciderait l'union politique du Transvaal avec le reste de l'Afrique, transformant la République en une colonie autonome comme le Cap, et alors le drapeau anglais flotterait désormais seul du Cap au Zambèze, car l'État d'Orange n'aurait pu rester isolé; ou le plébiscite, en conservant la forme du gouvernement, ordonnerait l'entrée du Transvaal dans une union fédérale, qui se trouverait naturellement placée sous l'*Union Jacks*, l'Angleterre ayant la majorité parmi les États fédérés.

*
* *

Il ne restait plus qu'à fixer la date du soulèvement, quand un incident imprévu faillit amener la guerre entre la Grande-Bretagne et le Transvaal.

La voie ferrée de Lourenço-Marquez à Prétoria avait été livrée à l'exploitation au printemps de 1895. Dès ce moment,

Krüger s'efforça d'attirer sur cette ligne le trafic qui s'effectuait jusqu'alors par celles du Cap et de Natal. La Compagnie néerlandaise fut autorisée à adopter un tarif différentiel en faveur des marchandises envoyées par Lourenço-Marquez; de la sorte, le court trajet du Vaal à Johannesburg coûtait plus que le long trajet entre cette ville et Komati-Port, la station frontière sur la ligne de Delagoa. Pour ne pas subir les tarifs exagérés de la Compagnie néerlandaise, la Compagnie des chemins de fer du Cap fit décharger les marchandises à la frontière de l'État d'Orange et les envoya jusqu'au Randt dans des chariots traînés par des bœufs. Alors Krüger publia une déclaration annonçant la fermeture, à partir du 1er octobre, des gués du Vaal à tous les produits venant d'outre-mer. Cette nouvelle fut très mal accueillie, comme bien on pense, par la colonie du Cap, menacée de perdre la plus grosse partie des ressources qu'elle retirait de son trafic avec le Randt.

Après avoir tenté vainement de faire revenir Krüger sur sa décision, Rhodes demanda à l'Angleterre d'intervenir en vertu des droits que lui donnait la convention de 1884, violée, disait-il, par cette mesure. Le secrétaire colonial se rangea à cette opinion, mais, avant d'agir, il demanda au gouvernement du Cap de s'engager à contribuer pour moitié aux dépenses qu'entraînerait une action militaire, s'il fallait avoir recours à ce moyen pour contraindre le Transvaal à céder. Rhodes et ses collègues, convaincus que, dans cette circonstance, ils pouvaient être assurés de l'appui de la population hollandaise, lésée dans ses intérêts, prirent l'engagement demandé. Le 3 novembre, l'Angleterre adressait un ultimatum très net au Transvaal. Cédant sans doute à des conseils donnés par les Afrikanders du Cap, Krüger s'inclina. Mais Rhodes, qui venait de trouver appui auprès du Bond contre le président, fut confirmé dans son dessein de renverser Krüger.

*
* *

A la fin d'octobre, la Chartered avait pris possession de la partie du Protectorat située le long de la frontière transvaa-

lienne, et les forces de police de la Compagnie, que venaient de grossir celles du Protectorat, se concentraient à Pitsani.

Le 20 novembre, le docteur Jameson, administrateur principal de la Chartered, se rendait à Johannesburg, pour fixer la date de la révolution. Ce personnage, dont la précipitation allait tout faire échouer, était un ami intime de Rhodes. Ils s'étaient connus à Kimberley, où le docteur, fraîchement diplômé, essayait de se faire une clientèle, pendant que Rhodes jetait les premières bases de sa fortune. La sympathie naquit vite entre ces deux jeunes hommes, et toujours, depuis lors, Jameson est demeuré fidèle à celui dont la ferme volonté l'avait complètement fasciné. Nommé administrateur de la Chartered en 1892, Jameson acquérait l'année suivante, dans la guerre contre les Matabelés, la réputation d'un héros. Le vaillant docteur *Jim* était devenu populaire dans toute l'Afrique du Sud.

Le soulèvement, fixé d'abord au 26 décembre, fut remis au 28. Jameson devait se tenir avec ses troupes à Pitsani, mais il était entendu qu'il ne partirait que sur un avis exprès de Johannesburg. Pour le dégager vis-à-vis de la Chartered et des autorités impériales, il reçut une lettre signée par les chefs du mouvement; ceux-ci, après avoir exposé la situation critique de Johannesburg et le danger d'une émeute, lui demandaient son aide pour assurer l'ordre dans la ville et « pour protéger ces milliers d'hommes sans armes, de femmes et d'enfants, qui vont se trouver à la merci des Boers bien armés ». La lettre était sans date; Jameson devait la rendre publique et la dater au moment de son départ.

Des difficultés s'élevèrent alors à Johannesburg. La plupart des capitalistes avaient accepté sans trop de déplaisir l'entente avec Rhodes, et se sentaient rassurés par la communication de télégrammes envoyés de Londres, qui paraissaient promettre aux conjurés l'appui du gouvernement impérial. Un grand nombre d'entre eux, cependant, désapprouvèrent l'appel adressé aux troupes de la Chartered. Cette mesure, disaient-ils, dénaturait le complot et transformait la révolution en une attaque combinée avec des forces étrangères contre le gouvernement du Transvaal. Au dernier moment, la mésintelligence éclata. Le bruit courut qu'à son arrivée Jameson his-

serait l'*Union Jack*. Si cette mesure n'était pas pour déplaire aux Anglais, les nationaux d'autres pays, en particulier les Américains, s'y montraient absolument opposés. Le 20 décembre, on décida donc de reculer encore la date primitivement fixée pour la révolte, et M. Charles Leonard fut envoyé à Capetown pour demander à Rhodes de s'expliquer sur la question du drapeau.

Le 28, il était à Capetown, où Rhodes lui affirmait que ses idées n'avaient nullement changé et qu'il laissait aux événements le soin de résoudre cette délicate question. Mais M. Ch. Leonard avait apporté une nouvelle inattendue : à Johannesburg on n'était pas prêt, les armes et les munitions n'y étaient encore qu'en quantités insuffisantes. Une dépêche fut envoyée à Jameson, lui disant de patienter et d'attendre de nouveaux ordres.

Le bouillant docteur n'eut pas la patience d'attendre. La bravoure des capitalistes du Randt ne lui inspirait qu'une confiance médiocre ; il soupçonnait leur poltronnerie d'être la cause véritable de ces retards successifs. On lui avait signalé la présence d'espions boers sur la frontière, et il ne voulait pas donner le temps au gouvernement du Transvaal de lui barrer la route.

Le 29 décembre, Jameson télégraphiait au Cap : « Je partirai ce soir », et il avisait de sa décision ses correspondants Johannesburg. Le soir, il quittait Pitsani avec le gros de la troupe placée sous les ordres de sir John Willoughby, colonel dans l'armée anglaise. Le lendemain lundi, à cinq heures, les hommes amenés de Mafeking par le colonel Grey, le rejoignaient à Malmani, et il franchissait la frontière à leur tête.

Mais le Président Krüger était averti, et, à sa grande surprise, Jameson se heurta, avant d'avoir atteint Krugersdorp, à une troupe de Boers. A sa profonde confusion, les soldats de la Chartered durent, après une lutte de plusieurs heures, lever le drapeau blanc et se rendre à ces paysans si dédaignés. Le 2 janvier, l'invincible docteur Jim, prisonnier, prenait le chemin de Prétoria, où il fit une entrée sensationnelle, mais autre que celle qu'il avait espérée.

*
* *

Rhodes avait reçu à Capetown, le dimanche, la dépêche par laquelle Jameson lui annonçait son départ. Il essaya de lui télégraphier l'ordre d'attendre; le docteur, ne voulant pas être arrêté, avait fait couper la ligne de Mafeking.

Dès que le haut-commissaire, qui avait été tenu dans l'ignorance la plus entière du complot, apprit l'événement, il fit appeler le premier ministre. Mais Rhodes fut introuvable ce jour-là. Le soir, cependant, M. Schreiner réussit à le joindre. Rhodes avait perdu son assurance habituelle : « C'est vrai, dit-il à son collègue avant même que celui-ci lui eût adressé la parole, le pauvre Jameson a fait verser la voiture, c'est tout à fait exact. » Pendant trois longues heures, les deux hommes discutèrent. Schreiner ne put décider Rhodes à désavouer l'action de son subordonné. Rhodes gardait un dernier espoir : si Jameson réussissait à atteindre Johannesburg, son arrivée soulèverait la foule ; le haut-commissaire n'aurait plus qu'à se faire médiateur entre les uitlanders et les Boers. Il fallait donc d'attendre les événements et donner à Jameson sa « dernière chance ».

Le haut-commissaire était dans un grand embarras. Aussitôt le raid connu, M. Hofmeyr était accouru lui demander de dégager de toute compromission dans cette affaire le gouvernement impérial; c'était le seul moyen de calmer l'effervescence que cette action allait causer parmi les Afrikanders [1]. Le mardi, après avoir communiqué avec Londres, sir Hercules se décida enfin à publier une proclamation ordonnant à Jameson de quitter le Transvaal, et enjoignant aux sujets anglais de s'abstenir de prêter aucun appui à cette « violation armée du territoire d'un État ami ».

1. A cette époque, M. Hofmeyr n'était plus député; il avait quitté le Parlement au mois d'avril précédent. Il avait donné pour raison de sa retraite l'état précaire de sa santé, mais ses intimes prétendent qu'elle était due surtout à son désir de ne prendre aucune part active à la politique de violence vers laquelle Rhodes lui paraissait incliner vis-à-vis du Transvaal. Il avait conservé la présidence du Bond, mais, malgré sa défiance, il n'avait pas encore modifié la ligne de conduite de cette ligue, dont les membres lui étaient tout dévoués.

Le même jour, dans un conseil de cabinet où Rhodes avait fait une courte apparition, il avait été décidé que le ministère démissionnerait. Cette démission ne fut cependant acceptée que quelques jours plus tard, au moment où le haut-commissaire partit pour Prétoria, à la demande du Président Krüger.

A son arrivée à Prétoria, sir Hercules reconnut qu'il ne restait qu'à invoquer la clémence du Président en faveur des audacieux et impudents flibustiers, et aussi des révolutionnaires de Johannesburg. Ceux-ci avaient fait piteuse figure au moment où était arrivée la nouvelle que Jameson se mettait en marche. La foule, surexcitée par les discours des jours précédents, leur avait demandé des armes qu'ils n'avaient pu donner. La capitulation du docteur les tirait d'un cruel embarras. Ils n'avaient plus qu'à se rendre eux-mêmes à discrétion : c'est ce qu'ils firent, ou à peu près, et ils avaient appris avec joie l'arrivée du haut-commissaire, à qui ils remirent le soin difficile de défendre la cause des uitlanders. Le raid avait soulevé l'indignation et la colère parmi toute la population hollandaise de l'Afrique du Sud. Par cette équipée, acte de pure piraterie, les uitlanders perdirent la sympathie que leur avait acquise la légitimité reconnue d'une partie au moins de leurs griefs. La vieille haine de race, que l'habile politique des dernières années avait réussi à endormir, se réveilla subitement. C'en était fait de l'alliance que Rhodes avait si habilement ménagée avec les Afrikanders. Au Parlement du Cap, le 12 mai, M. Merriman demanda l'abrogation de la charte, et M. Schreiner « la nomination d'un comité parlementaire chargé de faire une enquête sur le raid et d'établir les responsabilités ». Ces deux motions furent votées à une grande majorité.

V

La démission du ministère qu'il présidait acceptée, Rhodes se rendit en Angleterre. Il y arrivait le 4 février, il en repartait le 10, après avoir vu ses collègues du Conseil d'adminis-

tration de la Chartered, et le secrétaire colonial. S'il faut en croire ce dernier, aucune allusion au raid ne fut faite dans son entrevue avec Rhodes : ce qui est grossièrement invraisemblable. Le départ précipité de Rhodes était dû sans doute à son désir d'éviter les questions indiscrètes. Il jugeait d'ailleurs nécessaire d'abandonner, pour une courte période au moins, la scène politique. Il décida de consacrer le temps de sa retraite au développement des territoires de la Chartered, auxquels un acte officiel récent, consacrant une appellation déjà courante, venait de donner le nom de *Rhodesia* [1].

Au moment où il quittait Londres tout était prospère en Rhodesia; l'essor de ce pays nouveau avait été véritablement remarquable.

Pour ne pas éparpiller sur un territoire trop étendu les forces restreintes dont il disposait, Rhodes avait d'abord limité l'entreprise au plateau du Mashonaland. Ce plateau, bien arrosé et boisé, jouit d'un climat tempéré et la population indigène y est d'un caractère pacifique. En 1891, une délégation d'agriculteurs du Cap visita le pays; elle évalua à plus de 100 000 kilomètres carrés, — à peu près le tiers de la surface du Royaume-Uni — l'étendue susceptible d'être mise en culture. En 1892, plus de trois cents fermes étaient en exploitation, et le nombre de licences délivrées pour la prospection des mines s'éleva à plus de douze cents.

L'année 1893 fut marquée par une campagne rapide, qui eut pour résultat l'occupation du Matabeleland par la Chartered. Le désir de la Compagnie d'étendre son domaine, et de livrer promptement aux prospecteurs le territoire réputé riche d'or des Matebeles, ne fut certainement pas étranger à cette campagne. Il faut reconnaître cependant que le voisinage d'une population sauvage et belliqueuse était un danger perpétuel pour les colons. La guerre commença à la fin de juillet. La police montée fut renforcée par des volontaires, prospecteurs et colons, auxquels la Compagnie promit, pour récompense de

1. La proclamation du 3 mai 1895, qui a donné aux territoires placés sous l'administration de la Chartered le nom de « Rhodesia », les a divisés en trois provinces : le Mashonaland, — le Matabeleland (ces deux provinces sont souvent réunies sous l'appellation de Rhodesia méridionale), — et la Zambézie septentrionale, appelée souvent Rhodesia septentrionale.

leurs services, des claims et des concessions de terre, sur les territoires qu'on allait conquérir. Le 4 novembre, le kraal de Lo-Bengula, le chef des Matabeles, était occupé. Lo-Bengula était en fuite, et quelque temps après, on apprenait sa mort. En trois mois, une poignée d'hommes avait brisé la puissance des farouches Matabeles.

La guerre achevée, Rhodes hâta la construction des chemins de fer et des télégraphes qui devaient relier ces pays au monde civilisé et leur donner les moyens de se développer. Le 30 octobre 1894, le chemin de fer du Cap atteignait Mafeking, et les travaux pour le pousser jusqu'à Buluwayo étaient commencés. En même temps se continuaient les travaux de la voie ferrée qui devait relier Salisbury à Beïra, et permettre de traverser aisément la zone entre le Mozambique et le Mashonaland, que rend presque impratiquable la présence de la mouche tsetse, dont la piqûre est mortelle pour les bœufs. Rhodes entamait sa ligne du télégraphe transcontinental, qui devait relier le Cap aux télégraphes égyptiens; il en avait exposé l'idée dès la seconde assemblée générale de la Chartered, en novembre 1892. Le télégraphe transcontinental devait soustraire la colonie du Cap au monopole des Compagnies télégraphiques sous-marines, et réduire ainsi de plus de moitié le coût des messages de Capetown à Londres. Il devait être aussi le moyen le plus efficace pour mettre fin au commerce des esclaves qui, en dépit des mesures de surveillance des puissances européennes, continue toujours à se pratiquer dans l'Afrique centrale. « Si ce télégraphe est construit, c'en sera fait du commerce des esclaves, et, en outre, il nous donnera les clefs du continent. »

Mais, pour toutes ces entreprises, aussi bien que pour l'administration des territoires dont elle avait la charge, la Chartered avait besoin de beaucoup d'argent, et son capital initial fut vite absorbé. La Compagnie, qui n'avait encore distribué aucun dividende, n'eût pu trouver les sommes considérables qui lui étaient nécessaires si Rhodes n'avait surexcité les sentiments impérialistes qui commençaient à se développer chez ses compatriotes anglais.

Il se moquait amèrement, dans ses discours aux actionnaires de la Chartered, de ces *Little Englanders* qu'effrayait

l'expansion de l'Empire; il raillait les *Cobdenites* qui s'obstinaient à regarder la doctrine du *Free-trade* comme une panacée merveilleuse : « Il me semble, disait-il, qu'on oublie trop souvent, en parlant de ces îles (le Royaume-Uni), qu'elles contiennent trente-six millions d'individus, et qu'elles ne peuvent produire que la subsistance de six millions : les trente autres millions dépendent entièrement de notre commerce avec le reste du monde... Cobden eut sa conception du *Free-trade* pour le monde entier, mais cette idée n'a pas été réalisée. Le monde entier sait que l'Angleterre fabrique les meilleurs produits, et tous les pays ont, par suite, élevé contre nous non des tarifs protectionnistes, mais des tarifs prohibitifs[1]. » A ce danger pour l'Angleterre de ne plus trouver l'écoulement de ses produits fabriqués, « elle ne peut opposer qu'une solution : faire des arrangements avec ses colonies[2], » et s'emparer des marchés de l'avenir et des derniers territoires encore disponibles. Il voyait dans cette politique nouvelle le moyen de résoudre le redoutable problème ouvrier qui inquiète la mère-patrie : « L'idée que l'occupation des parties du globe non encore civilisées a lieu uniquement pour l'avantage des classes riches, est fausse. Cette politique est entièrement à l'avantage des masses. Les riches peuvent trouver à employer leur argent sous n'importe quel drapeau; mais les masses n'ont pas d'argent à mettre dans des spéculations semblables à celles des mines d'or et d'argent, et les pays étrangers ne les intéressent qu'autant qu'elles y trouvent un débouché pour leur travail, c'est-à-dire pour les produits de nos manufactures[3]. »

L'œuvre à laquelle il invitait ses compatriotes à participer n'était donc pas seulement commerciale : c'était avant tout une entreprise patriotique, un effort pour étendre encore la « Plus-Grande Angleterre », et ajouter un nouveau fleuron à la couronne impériale.

Aux appels de Rhodes, capitalistes et bourgeois répondaient avec empressement. En 1893, la Chartered doublait son capital, et elle trouvait aisément, au lendemain de sa lutte contre

1. A la Chartered, 29 novembre 1892.

2. A Capetown, 9 janvier 1894.

3. A la Chartered, 29 novembre 1892.

les Matabeles, le million de livres sterling dont elle avait besoin. Deux ans après, une nouvelle émission de cinq cent mille actions de une livre sterling fut décidée. Le succès fut plus grand encore. La Compagnie émit ces actions à 3 liv. st 10 sh.; elle encaissait ainsi 1 750 000 livres sterling, qui lui permirent de rembourser une dette de 750 000 livres sterling, pour laquelle elle payait un intérêt de 6 p. 100, et laissèrent disponible un million de livres sterling, tandis qu'elle n'inscrivait à son bilan qu'une augmentation de 500 000 livres sterling de capital. A cette date, le cours de ses actions s'éleva jusqu'à 9 livres sterling.

« A l'automne de 1895, — dit un Africain, le fameux chasseur Selous, — tout était couleur de rose en Matabeleland. Tout était gaieté, joie et espoir en l'avenir; rien ne paraissait devoir entraver la prospérité toujours croissante du pays. » Le boom qui s'était produit en Matabeleland après l'annexion avait amené une légère dépression du Mashonaland, mais les colons demeurés dans cette province n'y voyaient qu'un incident passager ; ils comptaient qu'une fois la communication par chemin de fer établie avec la côte, la prospérité reviendrait et s'accroîtrait. La population blanche en Rhodesia s'élevait déjà à près de six mille individus. Le nombre des claims marqués dépassait soixante-cinq mille, et les compagnies minières, qui s'étaient constituées, commençaient à faire venir, en dépit des difficultés et des frais de transport, quelques batteries de pilons, pour amorcer l'exploitation. A Salisbury et à Buluwayo, de petites villes européennes s'élevaient.

Mais, là aussi, le raid eut son contre-coup. Le départ des troupes de police blanche fit naître chez les Matebeles l'espoir de chasser les blancs de leur territoire. Une épidémie de peste bovine s'étant déclarée, ils refusèrent de se soumettre aux mesures prophylactiques ordonnées par la Compagnie. Le 20 mars, l'insurrection éclatait, et, de nombreux endroits, on signalait l'assassinat des blancs éparpillés en toute sécurité sur cet immense territoire. Ces nouvelles attendaient Rhodes à son arrivée à Salisbury.

La Compagnie ne pouvait se contenter de ses seules forces, désorganisées d'ailleurs par l'équipée de Jameson. Elle dut demander l'aide des troupes impériales, et, le 2 juin, le général

Carrington arrivait à Buluwayo. Rhodes, parti de Salisbury avec une colonne de secours, avait atteint Buluwayo deux jours auparavant, en se frayant un chemin au milieu des bandes ennemies. La lutte fut sanglante. La petite troupe du général Conington fut fort éprouvée, et il devint bientôt évident qu'elle était trop insuffisante.

Dans ces conjonctures, Rhodes informé que les Indunas devaient tenir un grand conseil, et que sa présence y était désirée, décida de s'y rendre. Le 21 août au matin, il quitta le camp, accompagné seulement d'un interprète, M. Colenbrander, du docteur Hans Sauer, et du correspondant du *Cape Times*. Ses compagnons avaient, par précaution, emporté leurs revolvers ; Rhodes n'avait que sa houssine.

A 4 milles du camp, ils arrivaient au pied d'une petite colline. Les quatre hommes descendirent de cheval et s'engagèrent à la suite de leurs guides dans d'étroits sentiers, des plus favorables à une embuscade. Lorsqu'ils furent à mi-côte, un guide se détacha pour prévenir les chefs de la venue des blancs. Bientôt, on aperçut les Indunas, tenant à la main de légères baguettes. Presque tous étaient des vieillards, à l'allure grave et majestueuse. Après s'être inclinés devant Rhodes, ils s'assirent en demi-cercle en face des blancs, tandis que des guerriers armés entouraient le conseil. Cette étrange conférence, où le moindre incident pouvait se terminer par une catastrophe sanglante, ne dura pas moins de cinq heures. A un moment, Rhodes arrêta brusquement les Indunas au milieu de l'exposé de leurs plaintes et, tout comme s'ils avaient été en sa puissance, il leur fit dire par l'interprète le grief le plus sérieux que lui-même avait contre eux : « Je ne vous en veux pas de nous avoir déclaré la guerre, mais pourquoi avez-vous tué nos femmes et nos enfants? Pour cette action, vous ne méritez aucun pardon. » Un silence menaçant accueillit ces paroles. La conférence reprit cependant ; puis, au bout de quelque temps, impatienté d'entendre répéter les mêmes choses, Rhodes interpella de nouveau les Indunas : « Tout ceci est du passé. Mais, pour l'avenir, est-ce la paix ou la guerre ? »

A cette demande, l'un des Indunas se leva, et jetant sa baguette brisée aux pieds de Rhodes, s'écria : « Ceci est mon

fusil, je le jette à tes pieds »; successivement, les autres Indunas firent de même.

On s'entendit sur les conditions de la paix, et Rhodes rentra le soir au camp, satisfait d'avoir passé un de ces rares moments qui font que la vie mérite d'être vécue ».

A la fin d'octobre, la pacification achevée, Rhodes reprenait le chemin de la métropole. Cette fois, il passait par la colonie du Cap, où l'attendaient les réceptions enthousiastes des colons d'origine anglaise. Les Afrikanders en masse s'abstinrent, sans lui marquer toutefois la rancune profonde qu'ils conservaient contre lui. Ils lui en voulaient de l'entreprise si récente encore qui avait failli mettre aux prises les deux races blanches, mais ils savaient ce que l'Afrique du Sud devait à cet homme auquel ils avaient accordé leur confiance pendant cinq années. Dans la dernière révolte, où il avait joué un si beau rôle, Hollandais et Anglais avaient combattu les rebelles côte à côte, enthousiasmés par sa présence, et les uns et les autres ne tarissaient pas d'éloges sur la vaillante conduite de leur chef.

Rhodes n'était plus cependant gouverneur des territoires qu'il venait de pacifier. Au mois de mai, à la suite des révélations apportées par la commission d'enquête du parlement du Cap, sur la participation qu'il avait prise dans les événements qui avaient précédé le raid, le gouvenement lui avait demandé sa démission de directeur de la Chartered[1]. Mais Rhodes n'en demeurait pas moins l'inspirateur et le grand chef de la Compagnie.

Il ne cachait pas, d'ailleurs, son intention de reprendre bientôt la lutte dans l'Afrique australe. Avant de s'embarquer, il déclara fièrement que « sa carrière publique n'était nullement finie, et qu'il était déterminé à travailler encore à la réalisation de l'Union de l'Afrique du Sud ».

*
* *

Le 6 janvier 1897, Rhodes quittait Capetown. Il se rendait devant le Comité nommé par le Parlement anglais pour

1. La démission de Rhodes fut acceptée le 26 juin.

« rechercher l'origine et les circonstances de l'incursion faite dans la République Sud-Africaine par une force armée ; examiner la gestion de la British Souh Africa C°, et rechercher les modifications qu'il paraîtrait désirable d'effectuer dans l'administration des territoires placés sous sa domination. »

Grande était la curiosité soulevée par cette enquête. Le Comité parlementaire du Cap avait fait la lumière sur les antécédents du raid, mais le principal accusé, l'ancien Premier, alors en Rhodesia, n'avait pu être interrogé, et il avait été impossible d'élucider une des questions les plus importantes : le rôle qu'avaient joué le Colonial Office et le secrétaire colonial dans cette ténébreuse affaire. On espérait bien qu'à Londres, le voile qui la couvrait serait enfin levé.

Le Comité commença ses séances le 5 février ; il les termina le 13 juillet. Son rapport blâmait Rhodes « d'avoir profité de sa position pour organiser et stimuler une insurrection armée contre la République sud-africaine, et d'avoir employé les forces et les ressources de la Chartered pour soutenir cette révolution... » Quant aux autorités impériales, à l'exception d'un personnage secondaire, sir Graham John Bower, secrétaire impérial au Cap, elles furent toutes absoutes par le Comité. Pour le haut-commissaire de l'Afrique du Sud, le rapport déclara qu'on n'avait pu « relever le plus léger témoignage permettant de soupçonner qu'il avait eu connaissance des plans de Rhodes ». Et, relativement au secrétaire colonial, M. Chamberlain, que l'opinion publique désignait comme le complice de Rhodes, le rapport concluait : « Ni le secrétaire d'État pour les colonies, ni aucun des fonctionnaires du Colonial Office ne reçurent quelque information qui aurait pu leur donner l'éveil du complot pendant sa préparation. »

La procédure du Comité avait fait prévoir bien avant la fin de ses séances que la vérité sur le raid ne serait pas honnêtement cherchée. Des questions auraient pu apporter quelque lumière sur la part prise par le Colonial Office, et particulièrement par M. Chamberlain dans cette entreprise de piraterie : elles ne furent pas posées. Un seul membre, M. Labouchère, cet enfant terrible du Parlement, eut l'audace de se

montrer indiscret : il scandalisa ses collègues. Sir William Harcourt, le chef de l'opposition, questionna, certes, énormément, mais il se garda bien de pousser les témoins sur les points délicats. Il s'inspirait de la raison d'État. Le Comité, d'ailleurs, ne put obtenir — y tenait-il beaucoup ? — l'ensemble des télégrammes envoyés par Harris, et quelques autres personnes, à Cecil Rhodes, pendant la seconde partie de l'année 1895; et, lorsque, au dernier moment, on eut besoin de ce même Harris, l'Éminence grise de Rhodes, pour éclaircir un point important, on apprit qu'il avait quitté l'Angleterre. Le Comité se hâta de conclure, avant que ce témoin, qui eût pu être gênant, sans doute, eût eu le temps de revenir.

Enfin, M. Chamberlain, qui aurait dû être un accusé, comme Rhodes, figurait, en sa qualité de secrétaire colonial, parmi les membres du Parlement qui dirigeaient l'enquête. Il daigna, à la vérité, fournir au Comité quelques explications sur certaine conversation embarrassante qui avait eu lieu au Colonial Office, en août 1895, entre lui et Harris; les deux interlocuteurs en avaient conservé un souvenir différent, mais on se garda bien de les confronter. Le président remercia de ses brèves explications M. Chamberlain, qui, satisfait du devoir accompli, retourna s'asseoir auprès de ses collègues.

Rhodes fut interrogé six séances durant. Il prit sur lui la responsabilité du complot et fit le moins possible allusion au secrétaire colonial. Celui-ci, quelques jours après avoir signé le rapport du Comité qui flétrissait Rhodes, coupable de mensonge et de mauvaise foi vis-à-vis du gouvernement impérial, déclarait à une séance de la Chambre des communes que « l'enquête ne prouvait rien contre l'honneur de M. Cecil Rhodes ».

Est-il vrai que cette déclaration fut exigée par Rhodes, qui menaça M. Chamberlain de prouver qu'en fait d'honneur, il valait bien le secrétaire colonial ? On ne saura jamais sans doute la pleine vérité sur la comédie qui se joua, sous des airs odieux de gravité et de respectabilité, au parlement britannique. Mais on n'a pas réussi à tromper l'opinion publique, et les révélations récentes de l'*Indépendance belge* sont venues

confirmer ce qu'on savait déjà de la complicité de M. Chamberlain dans la criminelle tentative faite contre le Transvaal.

*
* *

Rhodes ne se souciait guère du jugement sur sa conduite. L'entreprise avait été mal dirigée, voilà tout. Une seule chose importait : réparer la faute au plus tôt. Mais il s'y prit mal.

Il était retourné dans sa chère Rhodesia, où sa présence était nécessaire pour réparer les maux causés par l'insurrection de 1896. Il activa les travaux de chemin de fer; en novembre 1897, la grande ligne Capetown-Kimberley-Vryburg atteignait Buluwayo. Au commencement de 1898, la ligne de Beïra arrivait à Umtali, traversant entièrement la zone infestée par la mouche tse-tse, et le télégraphe aboutissait à Fort-Johnson, à l'extrémité du lac Nyassa.

On pouvait croire que Rhodes attendrait que la défiance des Afrikanders se fût dissipée pour reprendre sa grande politique. Cette conduite eût été sage, mais, au retour d'un court voyage en Angleterre, où il fut réélu directeur de la Chartered[1], il recommença la lutte.

Le raid avait troublé profondément l'Afrique australe. L'hostilité de race réveillée ne s'était pas apaisée. Au Transvaal, l'élection présidentielle de 1898 fut un triomphe pour Krüger. Alors qu'en 1893 il n'avait été que péniblement réélu, il recueillait cette fois une majorité imposante[2]. Dans l'Orange, jusqu'alors favorable à l'Angleterre, un sentiment de défiance contre elle se manifestait. Le Raad aggravait la loi réglementant la franchise électorale. L'État Libre, usant de son droit, avait racheté en 1897 à la colonie du Cap les lignes de chemins de fer construites par celle-ci sur son territoire. En même temps, il resserrait les liens qui l'unissaient

1. Le 22 avril 1898.

2. En 1893, Krüger n'avait réuni que 7881 votes, et son concurrent, Joubert, en avait eu 7009. — En 1898, Krüger fut élu par 12.858 votes, tandis que ses concurrents n'en avaient : Schalk Burger que 3753, et Joubert 2001 seulement.

au Transvaal : au mois de mars de la même année, les Présidents des deux Républiques signaient à Bloemfontein un traité d'amitié et de commerce plus étroit que les traités de Potchestrom de 1889, et une convention par laquelle les deux États s'engageaient à se secourir mutuellement en cas d'attaque contre leur indépendance. L'union fédérative des deux Républiques désirée par Krüger n'était pas encore faite, mais un Conseil composé de délégués des deux pays était institué en vue d'étudier les questions d'intérêt commun.

Dans la colonie du Cap, le parti afrikander, sous la conduite de M. Schreiner, était maintenant dans l'opposition. Un tiers parti, dit des indépendants, était dirigé par M. Rose-Innes, lequel était d'accord sur bien des questions avec le Bond. Sir Gordon Sprigg, successeur de Rhodes au ministère, et qui s'appuyait sur les progressistes, n'était plus solide. Mis en minorité, il faisait prononcer par le gouverneur, le 23 juin, la dissolution de la Chambre basse. Il fallut donc procéder à des élections générales.

Rhodes se jeta dans la mêlée. Opposé à présent à l'Afrikander Bond, il se trouva placé à la tête des progressistes, dont il avait combattu le programme financier pendant son ministère. Mais ces détails lui importaient peu : il s'agissait de savoir qui dominerait à l'avenir dans la colonie du Cap, de l'élément anglais ou de l'élément hollandais.

Jamais encore la colonie n'avait vu lutte aussi violente. M. Hofmeyr déclara que la seule solution des difficultés était la mort de Rhodes, et M. Rose Innes l'invita à se réfugier dans la cellule d'un ermite, seule place qui pût désormais lui convenir. Rhodes ne demeura pas en reste avec eux ; mais ses plus violentes attaques il les dirigea contre Krüger, l'ennemi du dehors qui attendait le triomphe des Afrikanders aux élections, pour enterrer la Fédération sud-africaine.

La Fédération, sous égide anglaise, était donc l'enjeu de la lutte. Rhodes s'efforça de rallier à lui une partie au moins des électeurs hollandais. Il leur rappela l'ancienne alliance et les intérêts vitaux de la colonie du Cap. En même temps, il menaçait : « Je vous affirme, — dit-il aux électeurs de

Port-Élisabeth[1], — que si je suis vaincu par un ministère du Bond qui obéira à Hofmeyr, je me tournerai vers la colonie du Natal. Je suis résolu à faire l'Union. Certains peuvent se demander ce que deviendra le Transvaal entre le Cap, Natal et la Rhodesia. Je ne m'occupe pas du Transvaal actuel; je regarde ce que sera la situation dans vingt-cinq ans, lorsque la population nouvelle y aura conquis le gouvernement. Si Natal accepte l'Union, les autres États devront suivre. Vous comprenez ma pensée à présent. La question est celle-ci : la colonie du Cap doit-elle, par sa conduite, demeurer isolée et perdre tous les avantages qu'elle avait espéré retirer de l'expansion vers le nord? »

Prières et menaces furent vaines. Le parti afrikander sortit vainqueur de la lutte. Sa victoire, à la vérité, était faible; dans la nouvelle Chambre, il n'avait que deux voix de majorité, mais il avait repris confiance[2]. Rhodes lui-même, bien que réélu, n'avait pas retrouvé dans son propre district sa majorité accoutumée, et l'on n'ignorait pas que, si le Bond avait reçu vraisemblablement des subsides du Transvaal, du côté des progressistes, Rhodes et ses amis avaient prodigué l'argent pour obtenir des votes. Lorsque le nouveau Parlement se réunit, sir Gordon Sprigg abandonna le pouvoir, cédant la place à M. Schreiner, qui forma un ministère afrikander.

*
* *

Les élections terminées, Rhodes se rendit en Europe pour hâter la réalisation d'un projet qui l'enthousiasmait.

Pendant qu'il poussait vers le nord les voies ferrées du Cap, ses compatriotes installés en Égypte poussaient vers le sud les chemins de fer égyptiens. Rhodes décida de raccorder ces tronçons au milieu du continent, et il lança l'idée d'un chemin de fer du Cap au Caire. A son grand regret, pour

1. 18 août 1898.

2. Le ministère Schreiner réussit à faire voter en décembre 1898 un *redistribution bill* qui créait seize sièges nouveaux. Les élections pour ces sièges eurent lieu au commencement de 1899 et vinrent renforcer la majorité du parti afrikander.

cette ligne, comme pour son télégraphe, il était obligé d'emprunter sur une partie du parcours un territoire étranger : l'État du Congo ou l'Afrique Orientale allemande. Il se décida pour cette dernière et se rendit à Berlin.

Le 2 mai, de retour en Angleterre, il assistait à une assemblée générale extraordinaire de la Chartered. Longtemps avant l'heure fixée pour l'ouverture de la séance, l'immense salle était comble. Après un long discours, interrompu plusieurs fois par des applaudissements frénétiques et terminé par une ovation, Rhodes dut encore haranguer du seuil de la salle les nombreux actionnaires, qui étaient venus pour entendre leur « bon vieux Rhodes » les entretenir de « leur pays » et qui avaient dû rester dans l'escalier, faute de place. Rhodes n'avait cependant pas annoncé la distribution de bénéfices : c'était de l'argent qu'il était encore venu demander[1].

A la même assemblée, il exposa « l'ordre » dressé en Conseil du 25 octobre 1898 ; cet ordre acheminait la Rhodesia méridionale vers le *self-government*, que son créateur lui avait promis. Les colons recevaient le droit d'élire un certain nombre de membres au Conseil législatif, qui devait, conjointement avec le Conseil exécutif, administrer la province. En même temps, et pour empêcher le renouvellement de faits semblables au raid Jameson, l'ordre donnait le commandement supérieur des troupes de la Chartered au haut-commissaire du Cap.

Peu de temps après, au mois de juin, Rhodes allait recevoir à Oxford le titre de docteur que l'Université, fière de son glorieux élève, lui avait décerné en 1892.

*
* *

Quel rôle a joué Rhodes pendant la période qui a précédé la guerre actuelle? Si on l'en croit, — et, de fait, son nom ne

1. Le capital de la Chartered, de 2 500 000 livres sterling en 1895, avait été porté à 3 500 000 livres sterling en 1896, puis à 5 000 000 livres sterling en 1898. Rhodes demandait à l'assemblée de 1899 d'autoriser l'emprunt 3 000 000 livres sterling, pour l'achèvement des chemins de fer en Rhodesia, et de combiner cette opération, pour en assurer la réussite, avec la vente de 625 000 actions de la Compagnie qui restaient encore à émettre.

fut guère prononcé durant ces quelques mois, — il se serait bien gardé d'intervenir dans cette question. A un journaliste qui l'interrogeait sur ce point, en juin dernier, il répondit : « J'ai fait une gaffe, c'est assez pour moi. Je me tiens à l'écart des affaires du Transvaal. Je ne veux pas qu'on puisse dire, si ça va mal : c'est encore Rhodes qui a fait ça. J'ai bien assez à faire avec mes télégraphes et mes chemins de fer, et avec le développement et l'administration de la Rhodesia [1]. »

Approuvait-il du moins la politique brutale et de « bluff » du secrétaire colonial? Un des hommes qui connaissent bien Rhodes, nous dit qu'avant son départ pour l'Afrique australe, celui-ci lui déclara qu'il était prêt à suivre aveuglément sir Alfred Milner, le nouveau haut-commissaire, dût sa politique, dictée par la métropole, aboutir à la guerre [2]. Rhodes, d'ailleurs, comme sir Alfred et M. Chamberlain, ne croyait pas cette éventualité possible. Il était convaincu que Krüger finirait par céder

Il semble que Rhodes ait ignoré, de même que M. Chamberlain, les changements considérables survenus au Transvaal depuis 1895. S'il les ont connus, on ne comprend pas comment ces hommes ont pu si grossièrement se tromper sur la force de leurs adversaires.

Rhodes était à Capetown au début de la guerre, espérant une victoire rapide. Les Boers vainqueurs envahirent le Natal, la colonie du Cap, le Bechuanaland. Kimberley était menacé; Rhodes courut s'enfermer dans la « Cité des diamants ». Pendant plus de cent jours, ses ennemis l'ont tenu assiégé; ils ont pu espérer un moment qu'ils s'empareraient enfin de celui qu'ils regardent comme le « génie malfaisant » de leur pays. Cette joie ne leur était pas réservée. Le 23 février, Cecil Rhodes présidait dans Kimberley délivrée, l'assemblée générale de la société De Beers. Il glorifiait la guerre faite aux Républiques et félicitait ses compatriotes d'avoir accompli leur devoir en défendant le plus grand actif commercial du

1. Voir *Deutsche Revue*, juillet 1899 : *Gespräche mit Cecil Rhodes*, von Gustav Krause (London).

2. V. W. T. Stead, *Review of Reviews*, novembre 1899.

monde : le drapeau britannique. A présent, il est en route vers l'Europe,

VI

— Quelle est la traduction de Rhodes en latin ? demandait une voix ironique dans le *Sheldonian theatre* à Oxford, le jour où Rhodes allait recevoir le titre de docteur.

— *Colossus*, répondirent des voix enthousiastes.

C'est en effet un colosse, ce grand corps massif, haut de près de six pieds, large d'épaules. Du visage placide, les traits épais ont au repos la rigidité d'un masque ; on dirait un gentilhomme campagnard éleveur de chevaux et de bœufs ; mais que la conversation s'engage sur un sujet qui l'intéresse, l'air de nonchalance disparaît ; la masse s'anime, le regard aigu des yeux bleu d'acier trouble l'interlocuteur qui le sent pénétrer jusqu'au plus profond de sa pensée.

Rhodes avait fait un très grand rêve : donner un empire à sa patrie, faire de l'Afrique australe, morcelée et divisée par des antipathies de race, une nation homogène dont la puissance ajouterait à la force et à la gloire de la « Plus Grande-Bretagne » ; être le premier ministre et le gouverneur de cette nation nouvelle ; mais il a été grisé par sa puissance si rapidement acquise. « J'ai découvert une chose, a-t-il dit, c'est que si vous avez une idée, que cette idée soit bonne, et si vous vous attachez à elle, vous viendrez nécessairement à bout de la faire triompher[1] ». Il a fait preuve d'une ténacité qu'aucune désillusion n'a rebutée, mais il n'a point cette autre qualité, non moins nécessaire : la patience. Il semble, à voir son activité fébrile, qu'ayant vécu plusieurs années sous la menace de la mort prochaine, il ait continué de croire que ses heures étaient comptées et qu'il n'avait pas une minute à perdre.

Puis, pour réaliser cette œuvre, délicate entre toutes, de la création d'une nation, c'est-à-dire d'un être moral, il faut d'autres qualités que celles d'un financier habile. Les pro-

1. A Capetown, 8 janvier 1894.

blèmes politiques se présentent à l'esprit de Rhodes sous la forme concrète et sèche des questions financières, et bien qu'il mêle à ses actes des rêves d'humanité — entendue d'ailleurs à sa façon — il a le tort de méconnaître la puissance de la force morale dans les affaires humaines. Il a jugé le Transvaal sur ce qu'il en voyait dans les villes, sur la minorité politicienne à laquelle il a eu affaire. Que tout un peuple, hommes, femmes, enfants, fût capable de préférer toutes les souffrances à la servitude d'une domination étrangère, ni lui ni aucun Anglais ne l'a vu. Cette prodigieuse méconnaissance de la réalité est un phénomène d'orgueil britannique.

Où en est Rhodes aujourd'hui, et qu'adviendra-t-il de sa prédiction que sa vie politique ne fait que commencer? En tout cas, quoi qu'il advienne, son ambitieuse espérance de créer une nation africaine, semble irrémédiablement compromise. Il y a quelques années, on entrevoyait la possibilité de cette nation : « L'amour effaçait chaque jour un peu la ligne de démarcation entre les deux races, — disait vers cette époque Olive Schreiner, le grand écrivain de l'Afrique australe, — dans la colonie, il est peu de familles qui n'aient contracté d'alliances anglaises ou hollandaises. Encore une génération et la fusion sera complète. » Aujourd'hui, c'est le dissentiment, c'est la haine de races. Dans l'Afrique australe de demain, si elle reste sous la domination de l'Angleterre, Rhodes pourra être le chef du parti impérialiste anglais : c'est moins, mille fois moins qu'il n'avait rêvé. Son nom, cependant, demeurera lié à jamais à l'histoire de l'Afrique australe. Ses ennemis eux-mêmes reconnaissent son extraordinaire prestige, et le plus acharné de tous, Mrs. Olive Schreiner n'a pu s'empêcher d'en faire l'aveu[1]. Un jour que quelqu'un lui disait timidement que cet homme qu'elle hait si profondément, après l'avoir longtemps admiré, était après tout un grand homme, elle répliqua :

— Grand homme, évidemment, il l'est, et c'est bien là le malheur !

Et elle commenta cette opinion par un apologue :

« Rhodes vint à mourir : à peine avait-il poussé son der-

1. Voir *Review of Reviews*, 15 février 1896.

nier soupir que le diable se présenta, le réclamant comme son bien, et emporta sa dépouille en enfer. Quand ils arrivèrent aux portes du Pandemonium, l'entrée se trouva trop étroite pour pouvoir l'y introduire. Furieux de sa mésaventure, le diable poussa des cris de colère : vainement, il chercha une ouverture suffisante pour donner passage au gros corps de Rhodes : portes et fenêtres étaient trop petites, et il lui fut impossible de faire entrer Cecil. Entendant le bruit qui se faisait aux portes de l'enfer, le Bon Dieu les appela tous devant lui :

» — Quelle est la cause de tout cet émoi ? demanda-t-il au diable.

» — C'est Cecil Rhodes, répondit piteusement Satan.

» — Bien, dit le Bon Dieu, il t'appartient, pourquoi ne le prends-tu pas en enfer ?

» — Hélas ! dit le diable, il est trop grand ; nous ne pouvons le faire passer ni par les portes ni par les fenêtres. Nous avons essayé de toutes les manières, et nous n'avons pu réussir.

» — Eh bien, répliqua le Bon Dieu, je suppose alors que Cecil doit rester ici, après tout.

» Et c'est ainsi que Cecil Rhodes alla au ciel, parce qu'il était trop grand pour aller autre part. »

ACHILLE VIALLATE

LE RETOUR DE HARTWELL[1]

12 mai. — On dit que de toute la famille royale, le Roi est celui qui a les idées les plus libérales; il est animé, paraît-il, des meilleures intentions, mais cela ne l'empêche pas de faire beaucoup de mécontents, chacun s'agite et se remue, et il est assailli de toutes parts par les anciens fidèles du gouvernement déchu. Ce sont eux qui font le plus de protestations bruyantes, et se répandent le plus violemment en injures contre Napoléon. Je suis souvent écœuré et révolté de ce que je vois et de ce que j'entends; un misérable, qu'on ne nomme pas, a été, dit-on, trouver le Roi au moment de sa rentrée pour lui proposer d'assassiner l'empereur. Le Roi a été indigné et a répondu fort noblement: « On ne nous connaît pas encore, monsieur : dans notre famille on n'assassine pas, on y est assassiné. » De tous côtés, il arrive de la province des gens qui assiègent les antichambres; on commence à se plaindre, naturellement, des deux parts; ceux qui étaient en place voudraient y rester, et ceux qui n'ont pas servi le gouvernement de Bonaparte veulent obtenir la récompense de leur fidélité à la cause des Bourbons.

Parmi les plus forcenés, on cite MM. de la Rochefoucauld et de Vaudreuil, qui ont pris l'initiative de jeter à bas de la colonne Vendôme la statue de Napoléon. Ils n'ont pas réussi tout d'abord dans leur triste besogne, et, malgré les cordes et

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

les vingt-quatre chevaux qu'ils y avaient attelés, ils n'ont pu parvenir à la renverser. C'est en vain qu'ils ont tenté de scier ses jambes de bronze fondues avec les canons pris à l'ennemi ; ils ont dû recourir à un homme du métier, pour en venir à bout. Ces messieurs avaient eu le bon goût de choisir le 31 mars, jour même de l'arrivée de l'empereur Alexandre, pour faire ce honteux affront à l'un des plus beaux monuments de notre gloire nationale !

Beaucoup de royalistes d'avant la Révolution ne peuvent se résigner à accepter la Charte dont le Roi a posé les principes dans la déclaration de Saint-Ouen, et, chose curieuse, l'empereur Alexandre y donne son approbation, tandis que le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche la déconseillent formellement.

14 mai. — Le roi a formé son ministère. Le général Dupont reste à la guerre, c'est tout ce que je pouvais désirer; il est bien disposé pour moi et m'a fait l'accueil le plus favorable à mon retour de Mayence. Le prince de Talleyrand est aux affaires étrangères et l'abbé de Montesquiou à l'intérieur. Le baron Malouet est à la marine, M. d'André est à la police et le baron Louis aux finances. On trouve que c'est trop de curés à la clef.

16 mai. — L'empereur de Russie est allé hier à Saint-Leu pour faire une visite à la reine Hortense. Sur le désir de sa fille, l'impératrice Joséphine s'y était rendue pour lui faire les honneurs du château et du parc. Sa santé est, dit-on, gravement affectée par les émotions que lui ont causées les derniers événements. Le prince Eugène se trouvait également à cette réunion, il a laissé sa femme à Munich et est arrivé le 9 à Paris. Le tsar témoigne au frère et à la sœur la plus grande sympathie, il admire le charme infini de la reine et il rend pleine justice à la bravoure et à la loyauté du prince Eugène, qui a fait glorieusement son devoir dans les circonstances délicates dans lesquelles il s'est trouvé. Ce jeune prince est respecté de tous les partis, et l'on ne peut que louer le tsar de s'occuper de lui assurer la meilleure situation possible. C'est un beau caractère de prince et de soldat. Alexandre a du reste donné des preuves marquées de l'intérêt qu'il porte

encore à la famille impériale, et c'est sur ses vives instances qu'on a réglé leur situation matérielle dans le traité du 11 avril de façon à ce qu'ils puissent garder un état de maison convenable. En plus de Navarre et de la Malmaison, l'impératrice Joséphine aura une dotation annuelle d'un million; la reine Hortense quatre cent mille francs, Madame Mère trois cent mille francs, le roi Joseph cinq cent mille. La princesse Pauline et la princesse Elisa chacune trois cent mille francs. Cependant l'admiration que le tsar a pour la reine Hortense l'a rendu moins généreux pour son mari. Il ne lui a accordé qu'une rente de deux cent mille francs. Rien n'est décidé encore pour le prince Eugène, mais il aura beaucoup mieux.

17 mai, — Le duc d'Orléans est rentré à Paris; il était à Palerme chez le roi des Deux-Siciles, père de sa femme, lorsque lui est parvenue la nouvelle du rétablissement de Louis XVIII, et il s'est embarqué aussitôt en laissant en Sicile sa femme et ses enfants. On dit que le Roi lui a fait bon accueil et que ses biens lui seront rendus; mais il n'est pas descendu au Palais-Royal.

18 mai.— Le Roi s'est rendu hier à l'Opéra; on avait disposé au centre de la salle une grande loge d'un accès facile pour lui et où pussent trouver place la duchesse d'Angoulême, Monsieur et les princes. On a donné *Œdipe à Colone*, où figure parmi les personnages la célèbre Antigone. Madame la duchesse d'Angoulême, qui a mérité ce nom par son dévouement filial envers le Roi, a été à maintes reprises l'objet des plus chaleureuses ovations. Le Roi lui-même en donnait le signal, se tournant vers sa nièce lorsque le nom d'Antigone était prononcé. Tout ce qui pouvait prêter à des allusions a été salué d'unanimes applaudissements; à chaque instant les cris et les trépignements recommençaient, au point que les acteurs étaient obligés de s'arrêter. Pendant l'entr'acte, l'orchestre tout entier a attaqué l'air *Vive Henri IV*; l'assistance alors tout entière s'est levée et a entonné en chœur le nouveau chant national. Le coup d'œil de cette salle de la rue Richelieu, remplie de tout ce que Paris compte d'élégant et de brillant, était indescriptible, d'autant plus que toutes

les femmes de qualité s'étaient entendues pour s'habiller de blanc à l'instar de la duchesse d'Angoulême; et depuis les guirlandes et les plumes qui ornaient leur coiffure jusqu'aux bouquets de lys qu'elles tenaient à la main, tout était de cette même couleur blanche, emblème de la royauté. On ne peut se faire une idée de l'agiotage fabuleux qui s'est fait sur le prix des billets. Depuis plusieurs jours, toutes les places étaient louées à des prix extraordinaires; j'avais eu grand'peine à m'en procurer une et l'on s'arrachait encore celles de la dernière catégorie. Bien avant cinq heures, une foule immense de femmes parées et d'hommes en costume habillé avait envahi les abords de l'Opéra, mais il en est bien peu qui avaient pu pénétrer, tant on s'était arraché les places depuis une semaine. On a d'autant plus applaudi la princesse que le bruit avait circulé avec persistance que jamais elle ne paraîtrait au spectacle ni à aucune fête. Non seulement le commerce parisien avait vu là une cause de pertes considérables, mais tous les amateurs de plaisirs mondains avaient craint de voir la cour assombrie par les mélancoliques souvenirs de Madame Royale, dont les plus grandes calamités ont bouleversé la jeunesse et qui retrouve à chaque pas tant de sujets de tristesse! Pas une fois encore elle n'a voulu traverser la place Louis XV, et elle a déclaré qu'elle l'éviterait toujours soigneusement, tant l'horrible fin de ses malheureux parents est encore présente à sa pensée.

22 mai. — Le Roi a été hier pour la première fois au Théâtre-Français; il a été fort acclamé. On jouait *le Legs* et *Héraclius*. La salle était magnifique.

26 mai. — Le Roi a publié, le 25 mai, une ordonnance qui retablit les quatre compagnies de gardes du corps supprimées sous le feu roi, et en crée deux nouvelles. On s'occupe, du reste, activement de la réorganisation d'une maison militaire du Roi; mon plus grand désir serait d'y être placé, mais on ne se figure pas à quel point la moindre place y est convoitée. Dans ces troupes privilégiées, les simples soldats ont rang d'officier et se recrutent presque uniquement parmi les membres de l'ancienne noblesse. Des avis ont été insérés

dans toutes les feuilles périodiques, et les demandes d'inscription affluent.

27 *mai*. — Le duc d'Angoulême, qui vient de passer plusieurs mois à servir le Roi dans les départements méridionaux, est arrivé aujourd'hui. Depuis onze heures du matin, les troupes de la garde nationale étaient sur pied et les maréchaux avaient été commandés pour aller à sa rencontre. La duchesse d'Angoulême est partie dans une voiture attelée de huit chevaux blancs et est allée jusqu'à Bourg-la-Reine. Lorsque le prince a aperçu son épouse, il est descendu de sa voiture; la princesse a fait de même, et tous deux se sont entretenus quelques instants de la façon la plus affectueuse; puis il est monté à cheval, et les deux cortèges se sont réunis. Arrivé à la barrière, le duc d'Angoulême a été complimenté par le préfet; puis il a suivi les boulevards et la rue de Sèvres, et, après avoir descendu la rue du Bac, il est arrivé au château. Le prince montait un cheval blanc, le duc de Berry et le duc d'Orléans marchaient à ses côtés.

Le soir à sept heures et demie, après le dîner de la famille royale, le Roi a paru au balcon, ayant à sa droite monseigneur le duc d'Angoulême et à sa gauche Madame Royale. Tous trois ont été salués par de longues acclamations. Toutefois, l'accueil qu'on a fait au prince a été plus froid qu'à son frère; outre de nombreux détachements de la garde nationale et de différentes armes échelonnés sur le parcours depuis la barrière du Maine, une foule considérable s'était portée au-devant de lui, toute disposée à lui faire fête et à l'acclamer; mais ces bonnes dispositions ont été sensiblement modifiées par la vue du prince, qui avait revêtu un uniforme anglais. Chacun s'est étonné avec raison qu'il n'ait pas suivi l'exemple du comte d'Artois et du duc de Berry, qui, tous deux, avaient eu le tact de faire leur entrée avec l'uniforme de la garde nationale. De tous les alliés, les Anglais sont ceux qui sont le moins aimés, pour ne pas dire plus, et l'effet a été vraiment fâcheux. Le prince, en outre, n'a semblé aimable à personne, et n'a pas trouvé un mot gracieux à répondre lorsque son frère lui a fait les présentations. Sur le parcours, il saluait à peine et a gardé tout le temps une attitude gla-

ciale. Il faut avouer, au surplus, que son extérieur ne prévient pas beaucoup en sa faveur : il a la taille grêle, les mouvements brusques, et, quoiqu'il rappelle un peu le comte d'Artois, il n'en a ni l'élégance ni la grâce séduisante. On lui reproche de ne pas être décoratif : c'est un prince modeste, ennemi du faste et du bruit. Malgré son goût pour la simplicité, il tient pourtant à toutes les prérogatives de son rang, mais tout chez lui est raisonné et réfléchi, et il ne fait jamais rien à la légère. Sa bravoure est connue, il en a donné des preuves, et sa piété est exemplaire : pendant qu'il était à Bordeaux, il a rempli ses devoirs religieux pendant la semaine sainte, à l'édification générale. Attentif près des femmes sans être galant, on dit que c'est un époux modèle, la duchesse d'Angoulême a pour lui la plus grande estime; c'est elle-même qui l'a choisi et qui, pour rester Française, a refusé d'épouser un archiduc autrichien qu'on lui proposait.

Le duc de Berry, malgré sa brusquerie un peu voulue et sa familiarité poussée quelquefois jusqu'à l'extrême, a des qualités extérieures qui plaisent davantage à la foule. Il est de taille médiocre, avec la tête un peu enfoncée dans les épaules ; mais il a une physionomie franche et ouverte qui ne manque pas d'une certaine finesse ; de plus, il est instruit, parle plusieurs langues et se montre grand ami des arts, voire même des artistes, lorsqu'elles sont jolies. Il a des mœurs fort libres, ce qui n'est pas pour déplaire en France chez un prince de sang royal. On raconte même qu'il a repris les habitudes qu'il avait à Londres et qu'il a fait venir à Paris certaine dame chez laquelle il avait l'habitude de fréquenter.

29 mai. — On a appris ce soir la mort de l'impératrice Joséphine, qui a succombé à la Malmaison avant même que personne ait su qu'elle fût malade, et j'avais entendu dire qu'hier encore l'empereur Alexandre était allé y dîner. Cette nouvelle inopinée, qui vient de se répandre, donne lieu aux plus étranges propos ; tout le monde sait l'affection que l'empereur de Russie témoignait à Joséphine et combien son influence sur lui pouvait être grande. Cette fin prématurée, qui ne semble pas naturelle, donne carrière à des soupçons fâcheux, et on ne se gêne pas pour dire que l'impéra-

trice avait su trop de choses autrefois. On ajoute même qu'elle aurait pu faire sur certains personnages des révélations qui n'eussent pas été de saison. En tout cas, il n'y a qu'un cri pour regretter cette femme charmante, bonne entre toutes, dont la vie entière s'est passée à rendre service. Lorsqu'elle était toute-puissante, elle n'a jamais usé de son influence que pour faire le bien, et je ne crois pas que l'excellente créature ait jamais eu un ennemi.

30 mai. — La pauvre Joséphine a été, en effet, à peine malade pendant quelques jours; elle a été enlevée par un mal subit et imparfaitement caractérisé qu'on attribue, dit-on, à un simple refroidissement. On prétend qu'Alexandre, qui venait fréquemment à la Malmaison, s'était promené avec elle longuement dans le parc à la fin du jour, et que c'est là qu'elle a pris son mal. Les soirées sont encore fraîches, les pelouses étaient humides, et l'impératrice qui, toujours coquette, ne portait qu'une toilette légère, sentit le froid la gagner à travers la simple gaze qui recouvrait ses épaules. Esclave de l'étiquette, elle n'osa abréger la promenade, par déférence pour son hôte, et rentra glacée. C'est en vain qu'elle fit faire un grand feu, il était trop tard. La fluxion de poitrine l'atteignait au moment où elle était déjà malade moralement et physiquement, tant elle avait été atteinte par les derniers événements. Le chagrin de voir détrôné et exilé Napoléon qu'elle chérissait toujours, les inquiétudes qu'elle avait pour la situation de ses enfants depuis le renversement de l'Empire, tout cela l'avait déprimée profondément. De plus, malgré son état de santé, elle n'avait pas cessé de recevoir depuis plusieurs jours; le roi de Prusse était venu avec ses deux fils[1] passer une journée entière à la Malmaison; puis les grands-ducs Nicolas et Michel s'y étaient rendus à leur tour pour lui rendre leurs devoirs. Toutes ces réceptions, qu'elle jugeait utiles à la cause de ses enfants, les démarches qu'elle avait dû faire, tout cela, joint à ses chagrins et à ses inquiétudes, a contribué à augmenter le mal qui, au début, n'était que peu de chose. Le jeudi, 26 mai, elle se sentit si abattue et si

1. L'un des deux était le prince Guillaume, le futur empereur d'Allemagne.

souffrante avec la tête prise, que, le soir, M. Horau lui fit appliquer sur le cou un vésicatoire qui produisit quelque soulagement ; mais le vendredi elle n'allait pas mieux, la faiblesse avait augmenté, et le médecin de l'empereur Alexandre, que celui-ci avait envoyé, la trouva fort mal. Après beaucoup d'hésitation et de trouble, il a diagnostiqué une angine de poitrine. Le prince Eugène, qui a toujours été le modèle des fils, fut tellement frappé en apprenant de la bouche du docteur la gravité de l'état de sa mère, qu'il ne put résister à ce coup et dut se mettre au lit. La reine Hortense, épuisée par ces émotions, n'était guère en meilleur état, et le dimanche matin la situation avait encore empiré. On essaya quelques réactifs violents qui ne donnèrent aucun résultat sur l'impératrice ; son joli pied, dont elle était si fière, refusa même les sinapismes. En proie à de cruelles souffrances que personne ne savait comment soulager, elle délirait par moments et prononçait des paroles entrecoupées où l'on distinguait les mots de « Bonaparte » et « l'île d'Elbe ». Le tsar, inquiet de ce mal foudroyant dont un refroidissement ne pouvait justifier les effets terribles, était venu lui-même dans la soirée de lundi à la Malmaison, y avait dîné et y avait passé une partie de la soirée. Il fallut enfin se rendre à l'évidence : les traits de la malheureuse Joséphine s'altéraient à vue d'œil et se décomposaient affreusement ; chacun comprit que la fin approchait, et le prince Eugène, qui avait quitté son lit, alla lui-même querir le confesseur de l'impératrice, l'abbé Bertrand, qui lui administra les derniers secours de la religion. La pauvre femme, qui n'avait pourtant jamais été dévote, a eu la fin la plus édifiante ; elle s'est confessée avec humilité et, après avoir tendu les bras à ses enfants, elle est morte à une heure de l'après-midi. La reine Hortense n'avait pu supporter un spectacle si déchirant et était tombée en syncope. L'impératrice a vu venir la mort et l'a acceptée avec douceur et résignation, comme elle avait su accepter les chagrins et les malheurs qui étaient venus briser la fin de sa vie. Elle avait protégé les ministres de la religion lorsqu'ils étaient persécutés et sauvé bien des infortunés au temps de la Révolution, et, depuis, elle a obligé tant de monde et secouru tant de misérables au cours de son existence, que les légèretés ou les

inconséquences dont la pauvre femme a pu se rendre coupable se trouveront largement compensées par sa bonté, son indulgence et sa mansuétude.

30 mai. — Tout Paris a été profondément impressionné par la mort de l'impératrice; il y a longtemps qu'on ne l'appelait que la bonne Joséphine et elle avait rendu tant de services que les regrets qu'elle inspire sont unanimes sans distinction de partis.

Placée par son mariage aux premiers rangs de la société, elle avait connu nombre de personnes de l'ancienne cour et s'en était souvenue. Au temps du Directoire et du Consulat, elle avait sauvé bien des têtes et rappelé bien des malheureux de l'exil, et toujours elle avait su obliger avec tant de bonne grâce que même les plus ingrats n'avaient pu l'oublier. Son attachement pour Napoléon était si grand qu'elle n'a pu survivre qu'un mois à l'effondrement de celui qu'elle aimait; c'est une nouvelle auréole qui s'ajoute à sa mémoire, que ses malheurs ne pouvaient point ne pas rendre sympathique.

Louis XVIII et la famille royale lui rendaient justice, et on raconte que le Roi lui-même lui a donné audience il y a quelques jours. Couverte d'un voile épais, on l'avait introduite par le petit escalier Médicis, elle avait été reçue avec la plus grande bienveillance et, en même temps qu'une riche dotation pour elle, le Roi lui avait offert pour son fils le bâton de maréchal ou le titre de connétable. Elle meurt encore jeune, charmante de grâce et d'élégance, enlevée en quelques jours, presque en quelques heures, par un mal étrange et foudroyant auquel on ne parvient guère à donner un nom. Malgré les efforts qu'on a tentés pour rassurer l'opinion, bon nombre persistent à ne pas voir dans cette fin prématurée une cause naturelle, et l'on aura beau faire, on n'empêchera pas, à tort ou à raison, les suppositions d'aller leur train.

31 mai. — On a embaumé le corps de l'impératrice et on l'a exposé dans le vestibule de la Malmaison; il y a une foule considérable de monde qui se présente pour jeter l'eau bénite; ce qui est vraiment touchant, c'est de voir défiler les personnages les plus divers, depuis les membres du faubourg Saint-

Germain jusqu'aux ouvriers et aux paysans. C'est un bel hommage rendu à cette femme de bien ; on dit tous les jours pour le repos de son âme plusieurs messes dans la chapelle du château, qui est toujours pleine.

1er juin. — Chacun donne des détails sur la pauvre Joséphine ; voici ce qui m'a semblé le plus intéressant.

La famille de Tascher est originaire de Blésois ; les membres de cette famille avaient de grandes prétentions à l'ancienneté, et prétendaient avoir figuré aux Croisades. C'est sous la régence, que le grand-père de Joséphine partit pour les îles ; elle avait quinze ans seulement lorsqu'elle épousa le vicomte de Beauharnais, dont le père avait été gouverneur de la Martinique[1]. Ce dernier, élevé en partie à la Roche-Guyon avec les la Rochefoucauld et Rohan-Chabot, avait pris avec eux les idées libérales à la mode. On dit qu'un certain Patricot ou Patrical, je ne sais trop au juste, précepteur des jeunes gens, fut la cause de tout le mal et leur inculqua ces tristes principes qui devaient les conduire tous trois à l'échafaud. Cependant Beauharnais s'était marié et n'avait point rendu sa femme heureuse ; il l'avait d'abord présentée à la cour, où il avait la réputation d'un homme à succès, puis bientôt, obéissant à son humeur fantasque, il l'avait quittée brusquement pour retourner aux îles, l'abandonnant dans l'hôtel Beauharnais situé dans la vieille et noire rue Thévenet. A son retour à Paris, ce fut la séparation complète. Logée avec ses deux enfants chez son beau-père, qui vivait publiquement avec sa tante madame Renaudin, la vie n'était point gaie pour elle malgré la situation toujours grandissante de son mari. Député au bailliage de Blois, il devenait président de la Constituante, puis, en 1793, commandant en chef de l'armée du Rhin. Cette brillante carrière allait se terminer sur l'échafaud. En 1794 il fut jugé, condamné et exécuté. Dieu sait cependant s'il avait tout fait pour se faire bienvenir du gouvernement révolutionnaire, car c'est lui, dit-on, qui eut la belle idée de faire apporter à Paris la Sainte-Ampoule qu'on conservait à Reims pour le sacre des rois de France et de

1. Le marquis de Beauharnais avait le titre de gouverneur des Iles-du-Vent.

faire brûler sur l'autel de la patrie l'huile sainte qu'elle renfermait, en présence des membres de la Convention. Son ami d'enfance, cependant, le duc de la Rochefoucauld avait été, cette année-là même, massacré à Gisors, et l'autre compagnon de sa jeunesse. Charles de Rohan-Chabot, guillotiné à Paris. Mais cela n'avait point suffi à servir de leçon à cet homme vaniteux et insupportable de pédantisme qui n'eut jamais pour lui que sa bravoure et sa jolie tournure de beau danseur. Au même moment Joséphine avait été incarcérée aux Carmes; le 9 thermidor lui rendit la liberté.

A sa sortie de prison, elle était sans ressources et s'estima heureuse de trouver Barras pour lui venir en aide; il est probable qu'elle reconnut ses bontés, mais si la pauvre femme a été coupable, elle a été bien excusable; j'étais trop jeune et trop souvent loin de Paris pour pouvoir bien juger la bizarre société d'alors, mais à cette époque de trouble, il semble que toutes les idées se soient trouvées bouleversées au point que le bien fût devenu difficile à distinguer du mal. Comment s'étonner alors que cette jeune femme sans appuis et sans conseils ait cédé à des entraînements que personne dans son triste entourage ne songeait même pas à dissimuler? Son mariage avec Bonaparte la sauva, mais que de déboires, que d'amertumes elle a eu à subir, et combien chèrement elle a acheté son invraisemblable fortune! C'est pendant le temps qu'elle passa à l'abbaye de Panthemont qu'elle fréquenta le plus de personnes de l'ancienne société. Le nombre de gens qui se vantaient plus tard de l'y avoir rencontrée était innombrable, et le nombre de ceux qui se disaient ses parents n'était pas moins grand. Chaque jour, aux Tuileries, son fameux salon jaune se remplissait de solliciteurs qu'elle recevait et écoutait avec une égale patience et qu'elle finissait par renvoyer contents. Que n'a-t-elle pas fait pour ses parents! Elle supportait sa cousine, madame de la Rochefoucauld, comme première dame d'honneur, et Dieu sait si elle avait à souffrir souvent de ses rebuffades! De son beau-frère Beauharnais elle avait réussi à faire un ambassadeur d'Espagne, et ni ses sottises ni ses bévues ne la décidèrent à l'abandonner. C'était elle qui l'avait fait rentrer, dès le Consulat, et lui avait rendu son bien malgré ses opinions

royalistes, car il avait émigré des premiers et avait été colonel de l'armée de Condé. Plus tard, il fit tant et commit de si lourdes maladresses que Napoléon dut le rappeler et lui payer de nouveau ses dettes. De l'autre Beauharnais[1], son cousin, elle avait fait un sénateur, et avait marié splendidement sa fille Stéphanie au prince de Bade. Madame de Barral, sa sœur, avait obtenu une préfecture pour son mari et une mitre pour son beau-frère[2]. Tout était à l'avenant, jamais elle ne se décourageait quand il s'agissait des siens, et il n'était point de peines ni de fatigues qu'elle n'endurât pour ses protégés ; une place, un titre, une pension, un secours, elle ne se lassait point de demander pour ceux qui l'imploraient, et il était bien rare qu'elle refusât son concours. Si elle avait favorisé les Beauharnais, à plus forte raison avait-elle comblé sa famille à elle. Elle avait adopté les fils et les filles de son oncle Tascher, et, après l'avoir fait revenir des îles où il végétait pauvrement, elle lui avait payé ses dettes et l'avait installé dans l'hôtel de la rue de la Victoire.

3 juin. — Les funérailles de la pauvre Joséphine ont eu lieu hier, au milieu d'une foule énorme, dans l'église de Rueil[1], où elle avait désiré être enterrée et qu'elle avait fait restaurer il y quelques années. Le prince Eugène, toujours alité depuis la mort de sa mère, n'a pu conduire le deuil et

1. Le comte Claude de Beauharnais, marié à Fanny Mouchard. Cette dernière, qui appartenait à une famille de finance, avait un salon littéraire où fréquentaient Bernis, Richelieu et les beaux esprits de l'époque. Le ménage était peu uni : elle passait pour avoir une conduite légère et habitait Paris, tandis que le mari vivait dans ses terres.

2. Monseigneur de Barral, évêque de Meaux, puis archevêque de Tours et premier aumônier de l'impératrice.

1. En 1824, le prince Eugène et la reine Hortense achetèrent une des chapelles de l'église de Rueil pour y élever à leur mère un monument digne du rang suprême qu'elle avait occupé. Ce monument se compose d'un tombeau de marbre noir renfermant le corps, surmonté d'une statue de marbre blanc représentant l'impératrice agenouillée, en costume de cour. Une voûte supportée par quatre colonnes de marbre complète l'ensemble. Sur le socle on lit l'inscription suivante : « *A Joséphine*, Eugène et Hortense. » En 1838, la dépouille de la reine Hortense, qui en avait exprimé le désir dans son testament, fut transportée d'Arenenberg, où elle était décédée le 3 avril 1837, dans la même église. Plus tard, l'empereur Napoléon III lui a fait élever un monument de marbre blanc, qui fait pendant à celui de Joséphine. La reine est à genoux, avec la couronne royale et enveloppée de longs voiles; un ange placé près d'elle semble lui montrer le ciel.

a été remplacé par les deux jeunes enfants de la reine Hortense[1]. Le grand-duc de Bade, le comte de Tascher, l'ancien sénateur, le comte de Beauharnais, ses cousins, et le marquis son beau-frère portaient les cordons du poêle. L'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient voulu y figurer d'une manière officielle, et leurs représentants marchaient en tête du cortège. Toutes les classes se trouvaient représentées, et les anciens fonctionnaires de l'Empire aussi bien que les titulaires actuels des grandes charges avaient tenu à venir rendre un dernier hommage à cette femme de bien. Je n'ai pu me défendre d'une vive émotion en voyant combien les assistants manifestaient de touchante sensibilité, car beaucoup versaient des larmes ; les habitants des campagnes voisines étaient venus aussi en grand nombre, et deux mille pauvres, un cierge à la main, suivaient le corbillard. Depuis la grande grille de la Malmaison, le cortège a suivi la route de Paris jusqu'à l'église de Rueil entre deux haies de soldats russes et de gardes nationaux; les litanies du clergé, les cantiques chantés par les députations de jeunes filles vêtues de blanc, tout cela produisait un effet saisissant. Le clergé de Notre-Dame était venu officier, et la maîtrise s'est fait entendre à plusieurs reprises dans des chants vraiment magnifiques. Il semble que ce domaine de la Malmaison[2] ait justifié son vieux nom de maison de malheur, et ait été funeste à Joséphine ; pendant toute sa jeunesse, elle l'avait ambitionnée; réfugiée à Croissy pendant la Révolution, ses grands toits, qu'elle apercevait dominant les arbres, faisaient l'objet de sa convoitise : aussi, à peine au pouvoir, elle avait satisfait son caprice. Y fut-elle

1. Le prince Louis, devenu Napoléon III, et le prince Napoléon.

2. La Malmaison a passé depuis par bien des mains différentes. Vendue d'abord au banquier Haguermann, elle devint ensuite la possession de la reine Christine d'Espagne, en 1842. En 1861, l'empereur Napoléon l'acquit pour la somme de onze cent mille francs, et en fit don à l'État, après y avoir réuni une foule de reliques de l'époque impériale et de portraits curieux des personnages qui l'avaient habitée; mais tous ces intéressants souvenirs se trouvèrent dispersés pendant la guerre. La Malmaison, vendue par l'État à un particulier, est restée pendant longtemps dans un état complet d'abandon et de délabrement; le parc, morcelé, a été dévasté et vendu, et il ne reste maintenant que le jardin situé derrière l'habitation. Depuis quelques années, heureusement, le château a été racheté par un savant doublé d'un artiste, qui s'occupe de rendre à cette intéressante demeure son aspect d'autrefois et d'y grouper une foule d'objets d'art se rattachant à la période impériale.

jamais heureuse? c'est ce qu'il est permis de se demander : les cinq années qu'elle a passées sur le trône ont été gâtées par la crainte incessante du divorce ; puis son renvoi est venu briser son cœur, et enfin la chute de Napoléon et de l'Empire sont venus mettre le comble à ses douleurs et l'entraîner dans la tombe.

3 juin. — La paix est signée ; elle nous réduit, ou à peu près, à nos anciennes frontières. On dit pour se consoler que ce sont nos frontières naturelles et que nous devons encore nous estimer heureux de les conserver ; c'est peut-être vrai, et il est bien certain que nous devons beaucoup au Roi en cette circonstance. Sans lui, assurément, nous eussions été autrement maltraités ; mais comment ne pas regretter nos magnifiques conquêtes? — Pour moi, j'ai de plus en plus chance d'être replacé avantageusement ; mes affaires marchent bien, le général Dessolles s'occupe de moi et me donne bon espoir.

Il y a eu aujourd'hui séance royale ; le Roi s'est rendu au Corps législatif et lecture a été faite de la Constitution octroyée par le Roi. Cela n'a pas appris grand'chose, puisque la déclaration, datée de Saint-Ouen, en contenait les parties essentielles ; mais on a beaucoup remarqué que le document était daté de la dix-neuvième année du règne de Louis XVIII ; cela a soulevé de grandes colères chez les partisans du régime déchu.

On a créé un grand nombre de pairs, parmi lesquels le général Dessolles ; certains d'entre eux étaient ducs et pairs avant la Révolution, d'autres étaient sénateurs ; mais on s'est abstenu d'en nommer aucun qui pût compter parmi les régicides. Il y a bien des mécontents : tous ceux qui avaient témoigné de leur dévouement aux Bourbons se croyaient des droits irréfutables, et, naturellement, tous les anciens sénateurs de l'Empire auraient voulu conserver leur siège. M. de Blacas, qui était assiégé de demandes en raison de l'amitié que le Roi lui témoigne, supporte tout le poids de la colère des désillusionnés ; on fait passer une caricature qui le représente habillé en nourrice tenant par des lisières le Roi qui porte un bourrelet. Il paraît certain, et c'est fort naturel, qu'il a une certaine influence sur le Roi, qu'il sert depuis nombre d'années avec un dévouement à toute épreuve.

5 juin. — J'ai reçu ce matin une lettre du duc de Gramont m'annonçant que je suis nommé lieutenant de la première compagnie des gardes du corps dont il a le commandement. Tous mes vœux se trouvent réalisés. C'est par le général Dessolles [1] que j'ai été proposé et admis par le duc de Gramont, avec l'assentiment du Roi. Je ne saurais dire à quel point je suis fier et heureux de ma nomination à ce beau poste ; de toutes les troupes de la maison militaire qui vont être créées, c'est dans les gardes du corps que j'ambitionnais le plus d'être placé.

6 juin. — Le Roi s'occupe activement de la réorganisation de l'armée ; mais la raison d'économie force à réduire les effectifs davantage chaque jour. Il est navrant de songer combien de braves officiers vont se trouver mis en non-activité et, par conséquent, écartés de l'armée pour un temps indéterminé. Beaucoup d'émigrés, en revanche, qui ont servi avant la Révolution, réclament des places et des grades ; la plupart ont conservé leur ancienne tenue d'autrefois et se présentent en habit bleu étriqué avec deux fleurs de lys brodées au col, un jabot et d'étroites épaulettes d'or en forme de langues de chat. Une petite épée transversale complète ce costume étrange qui les désigne à l'attention ; aussi, n'est-il point de jours que des collisions ou des duels n'éclatent entre eux et les officiers à la demi-solde. Une commission a été établie le 31 mai pour examiner les brevets et les états de service de ces officiers, dont les revendications passent souvent toute mesure. Ceux qui ont suivi l'empereur sont suspects aux ultras, et ceux-ci s'indignent de voir donner des grades à des gens qui ne se sont jamais battus. On a répandu

1. Jean-Joseph-Paul-Augustin marquis Dessolles, né à Auch en 1767. Il fit ses études sous la direction de son oncle, qui devint évêque de Chambéry, et entra au service en 1792. Nommé général en 1799, il se signala dans toutes les campagnes et principalement en Espagne et en Russie, où il entra le premier à Smolensk. A la rentrée du comte d'Artois, il devint ministre d'État, pair de France, major général de la garde nationale. Au moment des Cent Jours, il accompagna le Roi à Béthune et se tint à l'écart jusqu'à la rentrée du Roi, où il reprit ses fonctions. Il devint en 1818 président du Conseil des Ministres, en remplacement du duc de Richelieu. Il avait été nommé pair en 1814 et était chevalier de Saint-Louis, grand-cordon de la Légion d'honneur et commandeur du Saint-Esprit. Il mérita le surnom de Ministre-Honnête-Homme, lorsqu'il quitta le Ministère, dont les sentiments ne cadraient plus avec les siens. Il mourut en 1828.

à profusion une caricature qui peint bien les déboires et le mécontentement de ceux qui cherchent à se caser. Le Roi est représenté entre un bonapartiste et un émigré ; il tend la main au premier et tourne le dos au second. Cela s'appelle *union* et *oubli*, en dérision de cette parole que le Roi a prononcée en montant sur le trône. Au surplus, c'est un mélimélo général. On voit des officiers qui portent l'habit vert des Vendéens, ayant encore le sacré cœur cousu sur le côté gauche de la poitrine ; d'autres, l'uniforme de l'armée de Condé bleu de ciel à brandebourgs d'argent et revers jaunes, et les Chouans leur habit gris de fer. Certains d'entre ces derniers n'ont pu encore s'habituer au costume ordinaire de Sa Majesté et s'en tiennent à la dénomination de Bleus qu'ils donnaient à leurs adversaires pendant les guerres de Vendée. « Le Roi, disent-ils, ne devrait pas porter un habit bleu, mais un habit vert ou gris comme les nôtres ; il ne doit pas aimer cette couleur-là plus que nous ! »

8 juin. — Le comte Beugnot a rendu hier une ordonnance qui prescrit l'observation rigoureuse des dimanches et fêtes ; il est interdit d'ouvrir toute espèce de chantier ou de boutique, quelle qu'elle soit, et tout transport est rigoureusement interdit. Quant aux cafés-restaurants ou traiteurs, ils doivent être fermés pendant tout le temps des offices. Quiconque y contreviendra sera passible de cent à cinq cents francs d'amende. Cet édit a été mal accueilli ; on veut bien aller à la messe, mais on veut s'y rendre librement ; on murmure déjà que bientôt on demandera des billets de confession, et une caricature représente le Roi paralytique et immobile dans un monumental fauteuil à roulettes que pousse un jésuite dissimulé derrière le dossier. On lit en dessous ; « Va comme je te pousse. » L'exception qu'on a faite pour les apothicaires fait sourire et a inspiré un autre dessin des plus plaisants. On voit un affamé maigre et have qui, après avoir frappé inutilement à la porte de plusieurs restaurants fermés, se décide à entrer chez un apothicaire. Celui-ci, par la porte entr'ouverte, lui administre un lavement pour lui rendre des forces. Cela est intitulé : « Le meilleur repas du dimanche. » Tout finit toujours chez nous par des plaisanteries.

11 juin. — Les processions de la Fête-Dieu sont rétablies. Voilà vingt ans qu'elles étaient supprimées et il avait été décidé sous l'Empire, au moment du Concordat, qu'elles n'auraient point lieu à Paris en raison des cultes différents qui y sont exercés. Mais toutes les cérémonies qui peuvent servir à la foule de spectacle gratuit sont toujours sûres d'être les bienvenues. Cette décision a été bien accueillie et ne soulève point de mécontents.

12 juin. — Les actes officiels qui sont datés « de la dix-neuvième année du règne de Louis XVIII » continuent à soulever des discussions passionnées ; l'explication est cependant fort simple : c'est que le 3 juin 1795, jour de la mort de son neveu, Louis XVIII a pris le titre de roi ; cela n'empêche point de répandre une caricature fort piquante où l'on voit le Roi acceptant la dédicace d'un ouvrage en plusieurs gros volumes reliés qui porte pour titre : « Histoire des dix-neuf glorieuses années du règne de Louis XVIII. »

15 juin. — Amélie arrive enfin : je suis donc à l'abri de tout souci ; en attendant, je travaille activement à organiser la compagnie d'une façon parfaite, et elle est recrutée de telle sorte que je n'aurai point de peine à obtenir les plus heureux résultats. J'ai reçu mon brevet de retenue ce matin ; je n'ai plus qu'à attendre le moment vivement désiré où je prendrai le service, et je me félicite chaque jour davantage d'avoir pu obtenir un commandement dans cette troupe d'élite qui aura le pas sur toutes les troupes du royaume.

VICOMTE DE REISET

A L'EXPOSITION

VISIONS LOINTAINES

Si l'on jette un coup d'œil sur la liste officielle des trente-trois attractions que prépare la fête prochaine, on s'aperçoit que vingt et une d'entre elles se proposent, soit de placer le visiteur devant des sites du globe, soit de le transporter dans les profondeurs du ciel, du sol ou de la mer, en un mot de découvrir à ses yeux des vues sur l'univers. Naturellement, les moyens d'évocation sont aussi variés que les spectacles eux-mêmes. Mais, partout, le résultat reste identique: montrer à des millions d'êtres humains le mirage d'une réalité qu'ils n'auront pas le loisir de connaître. Et, dans la gerbe d'effets utiles que permettra de moissonner l'Exposition, ces charmantes fleurs d'illusion donneront peut-être au bouquet sa couleur et son parfum prédominants.

D'où vient ainsi, pour les deux tiers des concessions, cette tendance à reproduire l'œuvre pittoresque de la nature et des hommes? S'inspirant d'une claire vue sociale, artistes et commanditaires ont-ils suivi ce grand courant de démocratisation qui veut pour toute la foule les précieuses joies jusqu'ici réservées à quelques-uns? Ou bien se sont-ils tout simplement souvenus des succès de 1889? Deux attractions triomphèrent

à cette époque : le Panorama transatlantique et la Rue du Caire. Ces exemples ont pu rester, dans l'esprit des concessionnaires, les deux modèles types de l'entreprise florissante. Et les illusions de toile peinte, les décors animés de 1900, descendent peut-être tous en ligne directe de ces deux ancêtres.

A la vérité, ces hypothèses se confondent ; car la foule de 1889 fut portée vers ces deux attractions — la seconde seule jouissait d'une réputation libertine — par une curiosité naissante d'horizons nouveaux, un confus désir d'élargir un peu, ne fût-ce qu'en apparence, le cadre de sa vie. En dix ans, cet instinct à dû se développer. Le satisfaire, c'était donc à la fois habile au point de vue financier et juste au point de vue populaire.

Aussi allons-nous assister à un véritable concours d'évocations, une sorte d'agréable course où chacun s'efforce de serrer de plus près la Vérité. Comme on pouvait s'y attendre, les stratagèmes employés sont inégaux. Il y en a d'ingénieux ; d'autres ne sont qu'ingénus. Mais leur intérêt réside précisément dans la diversité des recherches et des trouvailles. Et c'est en calculant ensuite la somme de tous ces efforts, que l'on peut concevoir cet extraordinaire mouvement de vulgarisation, l'énorme jouet scientifique mis aux mains de la foule.

Il nous faut donc parcourir rapidement cet univers en raccourci, réaliser ces voyages extraordinaires de Jules Verne, traverser successivement le monde céleste, le monde sous-marin, le monde souterrain, pour explorer enfin la surface du globe.

*
* *

Un homme a convié le Ciel à l'Exposition. Il est vrai que c'est un diplomate. Par un stratagème ingénieux, M. Deloncle — ministre plénipotentiaire — fait entrer le firmament tout entier dans son *Palais de l'Optique*. On pourrait dire plus justement le Monde de l'optique. Car l'ambition de M. Deloncle ne s'est point bornée à héberger un tel hôte : autour de ces vues sur le ciel, il a groupé tous les miraculeux avatars de l'onde lumineuse. Mais dans l'ensemble de la conception, la

fameuse lunette à qui nous devrons une étape nouvelle vers les astres, reste la pièce de résistance, la colonne vertébrale de ce vaste organisme.

Abritée dans une galerie et soutenue par des piliers métalliques d'une sveltesse élégante, elle court horizontalement, sur soixante mètres, à hauteur de premier étage. Malgré le respect que l'on doit à une telle exploratrice, il faut avouer qu'elle ressemble singulièrement à une conduite d'eau. Et d'ailleurs, ce n'est qu'une conduite de lumière, une gaine protectrice contre l'atmosphère ambiante; et si peu fragile, qu'un des attraits d'une visite actuelle au Palais de l'optique consiste à pénétrer dans la lunette par le côté de l'objectif, à en sortir par l'extrémité oculaire, tout comme une image céleste, grossissement à part. Il faut ajouter que ce tube mesure un mètre et demi de diamètre. Il n'est, en somme, que la partie passive de l'appareil. L'organe actif devait contraindre les rayons lumineux d'un point quelconque de l'espace à pénétrer dans cette lunette immobile. Le problème est résolu chaque jour par le gamin facétieux qui, un fragment de miroir à la main, envoie un rayon de soleil dans l'œil d'un passant. Ainsi agit le sidérostat envers l'objectif. Seulement, ici, le miroir mesure deux mètres de diamètre, trente centimètres d'épaisseur, et pèse, avec son armature, sept mille kilogrammes. Et pourtant un enfant pourrait aussi le mouvoir, grâce à une machinerie délicate et puissante. Soustrait d'autre part au mouvement de rotation de la terre par un mécanisme d'horlogerie qui lui imprime une impulsion égale et contraire, ce miroir cueille donc un rayon de soleil ou d'étoile, de comète ou de nébuleuse, le réfléchit et le lance à travers les deux lentilles monstres de l'objectif, jusqu'à celle de l'oculaire.

Là, l'image est reçue, environ dix mille fois grossie, sur un écran visible de toute la salle. Nous voici donc loin de cette formule qui synthétisa la naïve confiance de la foule : « La lune à un mètre. » Car la voir dix mille fois agrandie, c'est s'en trouver éloigné de quatre-vingts kilomètres environ. Cependant, les limites du grossissement peuvent être indirectement reculées : au lieu de recevoir l'image oculaire sur un écran, on peut la recueillir sur une plaque sensible,

la rendre ainsi en quelque sorte durable, et projeter enfin l'épreuve photographique sur le mur de fond, formant écran. Évidemment, ce n'est plus une image directe, mais c'est encore une image fidèle. Cette fois, elle couvre douze mètres. Une masse de cinquante mètres sur le satellite apparaît comme une mouche qui se promènerait sur le mur. On voit la lune à quatre kilomètres.

Cette projection d'une image photographique constitue une première licence scientifique commise au nom de la vulgarisation. Mais en voici bien d'autres : le diorama fait son apparition ; d'abord prudent, il reproduit avec exactitude les paysages lunaires; puis, fantaisiste, il peint un voyage imaginaire dans un astre; enfin, franchissant les siècles aussi aisément que l'espace, il raconte en vingt tableaux la genèse de la terre. Les miracles de la lumière, répartis en vingt salles, apportent à ces vues astronomiques une heureuse diversion, forment comme un cadre scintillant à cette glace où se reflète le ciel. Les voici tous, depuis les plus récentes découvertes de laboratoire jusqu'aux jeux de fête foraine, depuis les Rayons Rœntgen, les projections microbiennes, les photographies sous-marines et souterraines, les lumières froides de Crookes et de Tesla, la cristallographie, jusqu'aux labyrinthes de glace, le kaléidoscope et les visions d'horreur, en passant par l'orgue optique où le musicien, jouant une symphonie de sons, s'efforcera de lui donner pour accompagnement une symphonie de couleurs...

Ainsi, en trois quarts d'heure, le visiteur traverse vingt-six salles et assiste à soixante spectacles différents. Et l'inconnue la plus intéressante, dans cette tentative de diffusion scientifique sans exemple, c'est peut-être l'attitude que va prendre, devant ce palais, une foule venue pour dépenser son argent d'épargne en plaisir. Second mystère : le grossissement réel, définitif, de la lunette; il oscillera certes, avec l'intensité de la lumière; mais ses limites mêmes ne pourront être connues que le jour où, toutes choses en place, le premier observateur recevra la première image oculaire. Ainsi, en dehors des services qu'elle peut rendre dans l'avenir, en dehors des efforts de patience et d'argent qu'elle représente, cette intéressante tentative retient encore l'attention par cette double énigme.

Une seconde entreprise exploite le ciel : le *Globe céleste*. Sur de puissantes assises de ciment s'arrondit une demi-sphère en charpente. L'ensemble présente actuellement la silhouette drolatique d'un bouton monumental, d'un furoncle géant, ce qui, pour un futur clou, est d'un heureux présage. Mais ce n'est qu'un aspect passager que M. Galeron, architecte bien avisé, ne lui laissera sans doute pas longtemps. Aux yeux du profane, la bâtisse ne paraît pas très avancée; mais de légers retards ne sauraient être sensibles sur la concession de quinze ans accordée à cette entreprise. La sphère extérieure, haute de soixante mètres, en contiendra une deuxième de trente-cinq mètres, qui en contiendra une troisième de huit mètres, tout comme les œufs changeants des boîtes de physique enfantine. Autour de la dernière sphère, le système solaire, représenté par des lampes, évoluera aux sons d'une musique évidemment céleste. M. Saint-Saëns doit conduire — tout comme dans un ballet — la valse des étoiles.

*
* *

On a pu mesurer les efforts déployés par M. Deloncle pour placer la foule devant les spectacles du monde céleste. L'*Exposition minière* témoigne d'un zèle analogue pour initier le public aux mystères du monde souterrain. Il est vrai qu'une circonstance heureuse favorisa cette nouvelle évocation. Sous le Trocadéro s'étendent des Catacombes et d'anciennes Carrières, qui prolongent leurs rameaux sous la place et les avenues voisines. A tel point, qu'à l'angle de la rue de la Pompe et de l'avenue Henri-Martin, un hôtel particulier, construit sur ces excavations, sombra, pour ainsi dire, lentement dans le sol. L'exposition minière, plus heureuse que les entreprises de plein air, entra donc en possession d'un terrain presque sans limites. Elle l'a divisé en deux parties : l'une, réservée à l'exploitation proprement dite; l'autre, plus spécialement attractive, le *Monde souterrain*. L'ensemble résume fidèlement toutes les traces de la présence de l'homme, tout son travail de termite, dans la croûte superficielle du globe.

On a déjà tenté, dans de précédentes expositions, de représenter un filon en pleine exploitation, avec descente de puits,

simulacre de grisou, ouvriers au travail, extrayant le charbon ou le minerai; la mine de 1900 a, sur toutes celles qui l'ont précédée, l'avantage d'être réellement souterraine et spacieuse. Autre élément d'originalité : les galeries qui passent sous l'exposition sud-africaine représentent un quartier de mine d'or au Transvaal. Et voyez jusqu'où va la recherche de la vérité, du décor exact : les murailles sont revêtues de blocs de minerai envoyés par petites caisses du pays des Boers. C'est ce minerai qui sera, au grand jour, traité sous les yeux de la foule jusqu'à l'obtention du lingot. Verdâtre d'aspect et de cassure granitique, comme cette pierre prestigieuse retiendra les regards! Et combien croiront discerner, dans le scintillement de la roche, à la lueur des lampes électriques, des parcelles de métal, d'ailleurs imaginaires?

La visite du monde souterrain est plus mouvementée. Dans les parois de la galerie s'ouvrent, de temps en temps, des chambres qui sont autant d'ateliers en travail. Qui le croirait? Le diorama sévit à ces profondeurs. Il y joue surtout le rôle d'historien. C'est lui qui raconte, tant bien que mal, la formation de la terre, qui évoque la faune et la flore des grandes époques houillère, jurassique et tertiaire; violemment éclairés par l'électricité, de vastes paysages préhistoriques couvrent le mur de fond dans ces excavations, tandis que des premiers plans, en rochers véritables mais fardés, forment le cadre de ces vues sur les époques disparues. C'est aussi le diorama qui fait, par un procédé analogue, l'historique de la mine, des Phéniciens au moyen âge. Ailleurs, l'évocation, délaissant la toile peinte, peuple les chambres souterraines de bas-reliefs et de statues, reproduit par exemple ces asiles profonds où les rois d'Égypte espéraient s'assurer un inviolable repos; ailleurs encore, ce sont ces retraites mystérieuses que la nature elle-même semble s'être ménagées, grottes, cavernes, tantôt toutes tissées de lianes et de serpents comme celles de l'Annam, tantôt animées de cascades et de lacs, comme dans les causses du Tarn, d'autres encore; en un mot, toute cette pénétration de l'homme dans la terre pour y chercher le mystère, le calme, la richesse... et même la fraîcheur; puisqu'un champagne célèbre va reproduire ici ses caves modèles. Et il faut se heurter aux conduites d'eau du Trocadéro, où vingt-deux ans

d'égoutture ont suspendu de frêles stalactites, ou bien entendre le roulement sourd des wagonnets du Métropolitain, au-dessus du tombeau d'Agamemnon à Mycènes ou de la nécropole de Memphis, pour reprendre pied dans la réalité, échapper à l'illusion que favorise la pénombre...

*
* *

On a pu relever, dans ces tentatives pour divulguer le monde céleste et le monde souterrain, le souci de rendre la science aimable, de la parer d'atours. Le voyage dans le monde sous-marin accuse encore cette tendance. Une expression — d'autant plus haïssable qu'on est obligé de l'employer, faute de mots équivalents — s'impose à l'esprit : non seulement la science s'y montre aimable, mais encore bien parisienne. Jamais l'alliance des moyens de théâtre et d'industrie ne fut plus étroite. C'est le pacte de la coulisse et du laboratoire. Et cette union en fait la force d'amusement.

Voici le problème que semblent s'être posé les auteurs de l'*Aquarium de Paris*, — car c'est encore un trait de ces entreprises mixtes, que de ressembler à des équations et de contraindre les artistes à devenir calculateurs : « Si chaque visiteur dans la salle était revêtu d'un scaphandre, il devrait avoir l'illusion complète d'être au fond de la mer. »

On n'a pas été jusqu'au scaphandre, pour cent raisons. Mais les pièges tendus aux yeux des explorateurs restent encore assez nombreux. Trois au moins constituent des recherches nouvelles. Tout d'abord, jetés dans une salle dont les parois rayonnent une lumière diffuse, ils se heurtent à une épave, une grande barque de pêche qui sombre. Le sinistre est tout frais, car voici la haute et noire étrave du paquebot qui vient de la pénétrer avec une désinvolture toute britannique. L'arme est encore dans la plaie. Avec sa voile déchirée, ses mâts brisés, sa naïve figure sculptée à la proue, ce pauvre bateau dégage je ne sais quelle odeur de misère et de vérité que n'obtiennent pas les autres essais de reproduction... Impression peu surprenante, puisque cette lamentable épave, échouée sur la grève aux environs de Cherbourg, déchiquetée par les intempéries, fut découverte, achetée, démontée, transportée,

rebâtie pièce à pièce par le directeur technique de l'Aquarium. Voilà donc un premier piège, et non des moins impressionnants. Le deuxième, c'est le plafond. Tout en vitrage, il est recouvert d'une mince couche liquide peuplée de petits poissons; une forte lumière tombe sur ce glacis. Le tout est voilé aux yeux de la foule par une étoffe légère, couleur d'eau, et sur laquelle l'ombre portée de ce menu fretin prend de fortes dimensions : le visiteur a la sensation d'avoir l'océan sur la tête. Et on subit aussi l'illusion — c'est la troisième — d'avoir l'océan autour de soi. Comme dans un aquarium ordinaire, les parois de la salle sont formées de glaces sans tain derrière lesquelles la faune et la flore marines se montrent dans leur élément. Mais cette fois, il est absolument impossible de déterminer la profondeur des différents bacs. Grâce à des jeux de miroirs et de lumière, ces bassins, assez exigus en réalité, donnent l'impression d'être sans limites. Les poissons eux-mêmes s'y sont laissé prendre et s'en allèrent, au début, donner de la bouche dans ces glaces trompeuses. Chacun de ces bacs comporte d'ailleurs un décor différent. Ici la banquise, là les végétations madréporiques, plus loin un volcan sous-marin qui bouillonne comme un honnête pot-au-feu. Naturellement, l'intention n'est pas rendue partout avec un égal bonheur. Mais c'est de l'excellente vulgarisation. Et puis, d'ailleurs, le grand bac va si vite tirer l'attention, le grand bac dont de vraies plongeuses viendront explorer le sol, le grand bac peuplé, grâce à un jeu de glace, d'autres naïades moins audacieuses, qui simuleront la nage sur un plan mobile, à sec, dans la coulisse. Ce n'est pas le côté le moins intéressant de l'entreprise, la coulisse. Non seulement pour les boxs réservés aux plongeuses, pour les ébats de leurs compagnes sur le tapis roulant, pour tout l'envers du décor, mais encore pour la machinerie modèle, pour tous les soins donnés à l'eau de mer. Elle est si difficile à se procurer. Elle est venue dans ces bateaux à cidre qui vont de Normandie en Angleterre. Il s'agit de la garder. On la traite comme une intéressante malade. On prend sa température, maintenue à quinze degrés, on la régénère par des injections d'air comprimé, on la filtre, on la goûte. De là, tout un va-et-vient, toute une tuyauterie qui, avec l'installation électrique, la trépidation du moteur, les senteurs

salines émanées du laboratoire proche, donne à ces couloirs une vague ressemblance avec la machinerie d'un paquebot. L'illusion marine est si forte qu'elle se poursuit dans la coulisse.

*
* *

Nous voici revenus à la surface de la terre. Pour nous la faire connaître, les attractions nous guettent par douzaines. Afin de présenter une vue rapide mais complète de cette poussée d'illusions, il faut tenter, comme pour une flore inédite, un classement en genres, espèces et variétés.

Mais d'abord, par un premier triage, il faut éliminer toutes les façades officielles. Tel cet admirable quai des Nations, où vingt palais, empruntés à toutes les capitales du monde, se dressent comme d'orgueilleux écussons aux armes de la patrie. Et encore cette exposition coloniale que le Trocadéro tient dans ses bras, cette ville blanche, rouge et dorée, animée de figurants exotiques, où le Kremlin voisine avec la pagode et la mosquée. Certes, ces façades parlent aux yeux, leur enseignent les architectures lointaines, mais ne constituent pas réellement des attractions, c'est-à-dire des efforts combinés pour une illusion.

Les reconstitutions géographiques proprement dites peuvent se diviser en deux grandes familles : d'une part, les ensembles en relief, en vraie grandeur, formant village, place ou rue; d'autre part, les procédés panoramiques à fond de toile peinte.

Les premières comprennent : un village suisse, une rue espagnole et une place vénitienne.

Ces attractions ont la couleur, la forme et les dimensions de la vérité. Ce sont des morceaux de territoire transportés dans l'Exposition. Et l'on conçoit que cette condition devenait pour le *Village suisse* à la fois un attrait et une difficulté. Apporter en plein Paris un fragment de montagne, quel péril, mais aussi quelle nouveauté! Eh bien, il faut avouer que les organisateurs de ce spectacle en ont tiré tout le parti possible. Bravement, patiemment, ils ont échafaudé, pendant près de deux ans, de formidables charpentes. Ils les ont couvertes de planches comme d'une peau qui dessine à grands

plis les mouvements du terrain. Puis ce derme disparut ici sous des rochers moulés, là sous des alvéoles pleines de terre végétale où reprirent racine les herbages, les sapinières et les fleurs alpestres. Grâce à des raccourcis audacieux, des surplombs, ces obstacles de cinquante mètres donnent réellement l'aspect de montagnes. Dans ce cadre ont pris place, non seulement un village, un lac, une cascade, mais encore ces petits joyaux d'architecture primitive dont de calmes villes, comme Schaffhouse, Morat, Berne, Zug, Lucerne, oubliées par le temps dans leur repli d'alpe, nous ont conservé de précieux et touchants spécimens. Enfin, apparaît ici un élément d'attraction que nous allons souvent retrouver : les figurants. Bêtes et gens viennent habiter ce village, y montrer leurs mœurs, leurs jeux et surtout leurs industries. Mais le site reste le charme attendrissant de cette tentative. Il exhale un parfum de nature. Quiconque a réellement vu l'herbe courte des alpages la retrouve dans ce décor. Et c'est d'un contraste piquant, cette fleurette sauvage piquée dans ce coin de Grenelle sinistre et militaire, avec cette énorme Roue de Paris qui rayonne comme un lever de soleil sur ses montagnes.

Je crois que la proposition est plutôt inversée pour l'*Andalousie*. Le cadre semble passer au second plan, s'effacer devant les figurants. Non pas qu'il soit à dédaigner, certes, cet effort pittoresque pour montrer les traces magnifiques laissées par la domination mauresque en Espagne : ces deux patios de l'Alcazar de Séville, la haute tour de la Giralda, ni cette vieille rue de village dont les façades furent patiemment relevées à Tolède et à Cordoue. Et pourtant, malgré sa robe éclatante et somptueuse, ce vaste enclos reste un décor en place pour la féerie. Partout, on attend les figurants : dans cette piste rectangulaire où pourront se dérouler des tournois, des fantasias, des chasses à la gazelle ; dans ce théâtre dont l'architecture flamboyante semble vaciller au mouvement endiablé des ballerines andalouses ; ces cavernes gitanes où sont tapies les diseuses de bonne et de mauvaise aventure ; ces gourbis de Juives de Tanger : partout on attend cet énorme coup de filet jeté sur toute la côte méditerranéenne, pour ramener les créatures étranges par l'horreur ou la beauté, depuis les Ouled Naïls

jusqu'à ces Hamadcha qui se sabrent la poitrine et reçoivent sur le crâne des poids de cinquante livres, pour la gloire d'Allah. Et comme le quartier du Trocadéro, bien qu'habitué aux exotiques, se montre inhospitalier à cette étonnante colonie, son directeur songe à la loger à l'autre bout de la ville, près de la Bastille. Toutes les nuits, vers deux heures, un bateau à vapeur cueillerait cette smala. Et voyez-vous cette remontée du fleuve enfin vide entre les rives de fête enfin assoupies, ces fanatiques, ces courtisanes et ces danseuses, rêvant pêle-mêle sur le pont du bateau-mouche?

Venise ne connaîtra pas ces soucis. C'est une toute petite Venise, que l'auteur du projet s'est ingénié à faire paraître grande. Il a bouché les échappées avec des dioramas à perspectives profondes, il a remplacé le ciel par un vélum, entassé tout le décor connu de la Piazzetta, Saint-Marc, les chevaux, les lions, des colombiers, des canaux où l'on peut voguer vingt minutes, des palais aux plafonds peints, aux lambris d'or. Bref, un homme précieux qui donnerait une spacieuse apparence même à nos appartements parisiens. Évidemment, les moulages sont un peu naïfs, les peintures un peu crues. Mais il y a tant de bonne humeur dans ce petit coin, tant de lumières, de balcons fleuris, tant de gondoles, de vols de pigeons et de sérénades, que la joie, pour être un peu à l'étroit, comme l'acide carbonique dans une bouteille de champagne, n'en éclatera que plus fort.

*
* *

La seconde famille, celle des illusions à fond de toile peinte, témoigne, pour approcher de la vérité, d'une diversité de moyens intéressante à cataloguer.

Tout d'abord, c'en est fait de l'ancien panorama, où le spectateur, sur une plate-forme ceinte d'une balustrade, était séparé de la toile par des premiers plans réels, mais inanimés. Le pas le plus timide vers le progrès consiste à placer le visiteur dans le décor, à déguiser ce plancher qui rompait en effet l'illusion. C'est un premier genre, dans la vaste famille des panoramas de 1900. Celui de M. Poilpot, *la Ville d'Alger*, en offre un exemple. Le spectateur est placé sur la

terrasse de la grande mosquée. L'idée est ingénieuse et le point de vue excellent. Le regard domine la rade, le car Matifou, gagne le large et, de l'autre côté, se repose sur la ville haute. Même il peut plonger sur les terrasses des maisons environnantes et surprendre dans sa vie privée la femme arabe, qui ne se dévoile ainsi que sous le ciel. Onze dioramas complètent cette vulgarisation de la vie algérienne, onze immenses toiles qui passent du bain maure à la caravane, et de l'école enfantine aux Ouled Naïls.

Même innovation au chalet du *Club Alpin*, où le spectateur est placé sur la pente abrupte de la moraine, devant la coulée de la mer de Glace et le massif du mont Blanc. Là encore, de petits dioramas rappellent heureusement les merveilles de notre sol, délaissées pour d'autres plus lointaines, comme les pittoresques gorges du Tarn et ces admirables Alpes du Dauphiné, dont la Grande-Meige est plus terrible, plus imposante même que le mont Blanc.

Enfin, c'est par un subterfuge analogue, au sortir d'une grotte ménagée dans la montagne du Village suisse, que le touriste se trouve dans la claire et froide lumière du panorama des Alpes bernoises.

Dans un deuxième procédé d'illusion, les premiers plans sont animés de personnages véritables. On peut donner comme modèle du genre le panorama du *Tour du Monde*, dont la richesse extérieure force déjà l'attention. Cet énorme donjon, crénelé d'une galerie hindoue, est flanqué d'une tour de pagode, d'une tour chinoise et d'une tour portugaise; comme poternes, des portiques de temples orientaux, d'une somptuosité presque téméraire. A l'intérieur, la toile qui se développe autour de la salle représente, sans solution de continuité, l'Espagne, Athènes, Constantinople, Suez, l'Inde, la Chine et le Japon. Bien que la transition soit préparée chaque fois par un site neutre, tertre ou bras de mer, on ne voit pas sans un peu d'étonnement l'Acropole voisiner avec la Corne d'Or et le Canal baigner presque les forêts hindoues. Mais, pour tout dire, le panorama ne joue ici que le rôle secondaire de toile de fond, et la foule sera d'autant plus indulgente à cette licence que son attention sera retenue par les premiers plans, peuplés de figurants. C'est l'originalité de l'entreprise. Des

exotiques s'agiteront devant l'image peinte de leur pays. Les Espagnols jaillissent et dansent sur des terrasses au son des castagnettes, un café turc en plein air est installé devant le Bosphore, des Hindous charment des serpents dans une clairière de leur forêt, des Chinois servent du thé dans une de leurs maisons aux larges baies et, dans un jardin animé de canards et de poissons rouges, des Japonaises dansent à l'abri d'un théâtre léger. Quel sera le sort de cette tentative? Les personnages s'harmoniseront-ils avec le décor, comme des comédiens sur la scène? Ou souligneront-ils au contraire l'imperfection inévitable de la peinture? Nous le saurons bientôt. puisqu'ils sont en route. Ce panorama est complété par trois étages d'exhibitions secondaires : diorama mobile qui déroule une traversée de Marseille à la Ciotat, toiles fixes, théâtre et restaurants exotiques. Telle est cette énorme entreprise, qu'on a déjà nommée : une exposition dans l'Exposition. La phrase, à deux tranchants, peut être prise en louange comme en reproche.

Pour quiconque se place à la portière d'un wagon en marche, s'appuie au bastingage d'un navire qui côtoie le littoral, le paysage semble fuir. Un troisième moyen s'offrait donc de produire l'illusion du voyage : dérouler ce paysage sous les yeux du visiteur immobile. Ce procédé fut adopté pour le *panorama transsibérien*. Un chemin de fer doit relier Pékin à Moscou. Or, les deux expositions russe et chinoise sont voisines au Trocadéro. Qu'a-t-on fait? Au grand palais sibérien, on adjoignit la gare de Moscou; dans le rez-de-chaussée du palais chinois, on ménagea Pékin-gare. Un train de la compagnie des wagons-lits s'étend sur quatre-vingts mètres entre ces deux terminus et, devant les portières, se déroulent les sites les plus pittoresques de la voie géante. Le projet est étudié avec science et conscience. Les plus ingénieuses précautions semblent prises pour donner au spectateur l'illusion que le train marche, et non la toile. Porte-t-il ses regards sur le ballast? C'est une bande horizontale qui se déplace à raison de six mètres par seconde, et qui donne au voyageur l'impression de marcher à cette même vitesse. Les signaux, les barrières, les poteaux retiennent-ils son attention? Ils sont fixés sur un invisible treillis métallique qui avance de trois mètres par

seconde. Les deuxièmes plans, arbres, mouvements de terre, arrimés de la même façon, se déplacent à une vitesse moindre et, enfin, la véritable toile panoramique, longue de deux cent vingt mètres, défile en une demi-heure. Les allures relatives que semblent prendre, pour le voyageur, les différents plans du paysage sont donc fidèlement respectées. Aussi l'illusion est-elle heureuse. Pour la compléter, on songea à donner aux wagons une légère trépidation. Puis on y renonça. Peut-être la compagnie craignit-elle de nuire à la réputation de ses voitures qui n'ont pas, à l'entendre, de mouvement en marche.

Créant ainsi un quatrième genre, un panoramiste n'a pas craint, lui, d'agiter son public devant une toile mobile. C'est M. Hugo d'Alési, dont les affiches de gare ont vulgarisé le nom et qui veut, avant tout, donner aux spectateurs l'impression complète d'un voyage en mer. Dans son *Maréorama*, il les place sur le pont d'un paquebot, dans la rade de Villefranche, au matin. L'équipage manœuvre. On lève l'ancre. Un roulis et un tangage légers émeuvent le navire. La côte fuit, babord et tribord. Bientôt, c'est le large. Puis, on croise l'escadre, on touche à Sousse au grand soleil de midi. Il fait nuit à Venise. Une tempête éclate et l'on retrouve le jour et le calme à Constantinople. Le voyage s'exécute en trois quarts d'heure et en musique. En effet, plus les sens émus sont nombreux, plus l'impression est forte. On prétend que le toast répond à ce besoin de les satisfaire tous simultanément : le goût par le vin, le toucher par le mince cristal aux lèvres, l'odorat par le bouquet, la vue par le spectacle de la table, et l'ouïe par le cliquetis des verres ou les paroles de l'orateur. M. Hugo d'Alési a voulu que son voyage, comme un toast, satisfît le plus de sens possible. La vue ne saurait qu'être flattée par le panorama; l'odorat par l'air chargé d'effluves salins, que les manches à vent chassent vers le pont; et l'ouïe par cette musique qui prend la couleur des pays que touche le navire : mélancolique au départ, elle est belliqueuse au contact de l'escadre, devient arabe en Afrique, et finit turque après avoir été vénitienne. Quant au goût et au toucher, souhaitons seulement que le mal de mer n'en vienne pas troubler les fonctions... M. Hugo d'Alési, qui cache sans doute une fine malice sous sa rudesse apparente, a voulu que

ses toiles donnassent l'impression d'un voyage sur terre, en attendant qu'elles donnent celle d'un voyage sur mer. Car l'atelier qui les abrite s'élève loin, très loin, bien au delà de ce quartier Saint-Charles que Marcel Prévost vient de révéler aux foules dans *Léa*. Deux baraquements monstres surgissent d'un terrain vague, au long de rues sans fin, aux trottoirs sans maisons. Ces docks de la peinture sont éclairés à l'électricité, comme le Maréorama lui-même. C'est Constantinople qui est sur le chevalet, c'est-à-dire pendu au mur. On regarde la toile du haut d'une estrade disposée comme le pont du paquebot. La coloration d'aube en est heureuse et se prête bien au passage de la nuit à l'aurore, réglé par l'éclairage. Évidemment, ce n'est pas l'inimitable nature... Mais, au point de vue de populariser la sensation rare du voyage en mer, on ne peut nier que la tentative soit intéressante.

Voici encore une entreprise, le *Stéréorama*, ingénieuse et modeste, qui déroule une toile devant le spectateur. Son originalité consiste à lier des premiers plans en relief à ce fond de peinture. Ils se déplacent ensemble. Le public est sur mer; il voit passer devant ses yeux les côtes de l'Algérie; la toile, fixée sur un vaste tambour, reproduit les lointains; le littoral, avec ses montagnes et ses promontoires, est modelé en cartonnage ou en zinc comme dans les plans en relief. Pendant la marche, les perspectives de ces côtes en miniature se modifient, changent d'aspect, comme dans un véritable voyage en mer dont elles cherchent ainsi à donner l'illusion. L'Algérie est encore représentée par un *Diorama saharien*, qui donne bien l'impression du désert, car il est actuellement impossible d'y rencontrer personne. D'ailleurs, nombre de nos colonies ont usé de la toile peinte pour donner de leur beauté une juste impression. Telles l'Indo-Chine, les îles Comores, Mayotte, Tahiti. Même Madagascar et le Congo ont évoqué la conquête militaire. Le panorama de la mission Marchand se signale surtout aux yeux par les deux éléphants savants qui parent leur fronton; quant aux toiles consacrées à cette dure campagne madécasse où le climat se montra surtout meurtrier, elles sont assez malencontreusement placées sur l'ancien bassin du Trocadéro.

Enfin, cinquième genre : ce n'est plus la toile qui bouge; mais la peinture. C'est le *Cinéorama*, l'application — qu'on

s'étonne de ne pas avoir vu surgir plus tôt — du cinématographe au panorama. Cet ingénieux appareil remplace l'artiste. Comme lui, il s'installe au centre du spectacle à reproduire. Seulement, il a des yeux tout autour de la tête. A la vérité, l'enregistreur se compose de dix cinématographes qui marchent ensemble et se partagent l'horizon en dix secteurs, comme les dix parts d'un gâteau. Place-t-on l'appareil dans une arène de taureaux, il reproduit plus tard, sur la toile circulaire, les péripéties de la course et les aspects de la foule dans toutes les directions. Au milieu des grandes places d'une capitale, il en retrace les mouvements, les fêtes, les processions. A-t-il été braqué de la nacelle d'un ballon, au départ? Il donne ensuite au spectateur la sensation de quitter terre, de s'enlever, en reproduisant sous ses yeux les êtres et les choses qui diminuent, s'enfoncent, s'anéantissent. C'est même cette dernière illusion, la plus curieuse et la plus neuve, qui a décidé du cadre de l'attraction : les visiteurs sont placés dans la nacelle d'un ballon pour assister à ces spectacles panoramiques animés.

Comme bien on pense, le cinématographe paraîtra sous bien des formes à l'Exposition. Celle-là est la plus neuve. Au point de vue de l'illusion géographique, il convient pourtant de citer encore l'entreprise des *Voyages animés*, ainsi que le *Phonorama*, où les sons, enregistrés par un phonographe, sont reproduits en même temps que les mouvements de la vie.

*
* *

Pour juger l'effet total, dans un recul, il faut suivre le conseil que donnent les peintres devant leur panorama. Il faut se faire une petite lorgnette avec les doigts repliés, puis examiner la toile à travers ce tube improvisé. D'abord, les détails apparaissent avec plus de profondeur et de netteté. Et surtout, on ne voit que la peinture, on isole son regard du reste du monde.

Oui, il faut oublier le mobile des entreprises, la personnalité même des artistes et de leurs commanditaires ; les petits ridicules des hommes de métier, presque tous un tantinet jaloux de leurs rivaux ; l'indigence d'esprit qui semble frap-

per certains hommes d'argent comme un châtiment de leur facile fortune; il faut faire indulgemment table rase de ces travers humains, comme on chasse d'un coup de brosse la boue blanche où sont écloses toutes ces jolies fleurs d'illusion.

Et ce qu'il faut seulement retenir, c'est la somme d'ingéniosité, de recherches et de trouvailles, dépensée là pour amuser utilement la foule, pour l'enrichir de visions nouvelles dans toutes les directions de l'univers.

Grâce à elles, on pourra, en peu d'heures, vivre beaucoup de temps; en peu de pas, parcourir beaucoup d'espace; elles sont comme ces liqueurs étincelantes aux yeux, toniques au palais, qui concentrent, sous un mince volume, de la force et de la vie.

Aussi, un souhait s'impose en conclusion : c'est que, sans léser les intérêts en jeu, sans transgresser les contrats passés, les portes de ces attractions puissent être largement ouvertes à la foule. Dans un mois, et pendant deux cents jours, de tous les points du continent, des trains vont converger vers un centre unique : Paris. Ils sont comme autant de petites sociétés en marche, que l'argent a brutalement et nettement divisées en trois classes. Eh bien, il faut souhaiter que cette dure hiérarchie puisse disparaître au seuil de l'Exposition; que ceux qui en pâtissent trouvent précisément dans cette terre promise une courte et charmante revanche de la vie.

MICHEL CORDAY

LE TRANSVAAL

ET

L'EUROPE DIVISÉE

N'arrêterons-nous pas cette guerre? Tel est le cri universel, dans toutes les classes, dans tous les milieux, dans tous les pays; nos enfants, même les plus jeunes, entendant depuis plusieurs mois parler de cette lutte du plus fort contre le plus faible, demandent avec étonnement pourquoi nous n'essayons pas au moins de séparer les combattants. Le peuple, lui aussi, interroge : les puissances européennes vont-elles rester impassibles? N'exprimeront-elles pas, par un acte, le sentiment de compassion et d'horreur qui trouble nos consciences? Donneront-elles encore aujourd'hui à l'humanité le spectacle de l'abdication et de l'impuissance des Gouvernements?

Hélas! il est bien probable que le peuple et les enfants et le monde entier seront déçus une fois de plus. Les Gouvernements se sont mis d'eux-mêmes dans l'impossibilité de rien faire; ils laisseront les événements se dérouler; d'autres complications viendront ensuite jusqu'à la grande et obscure crise sociale où nous mène notre apathie. L'Europe ne pourrait songer en effet à arrêter la guerre actuelle que par deux moyens, tous deux presque impraticables: l'intervention amicale ou l'intervention armée. Examinons ces deux moyens.

I. — L'INTERVENTION AMICALE. — Pourquoi une puissance européenne n'offrirait-elle pas ses bons offices aux deux belli-

gérants, tour à tour victorieux? Qui pourrait s'offenser d'une telle offre, aujourd'hui surtout que la convention de la Haye, *pour la solution pacifique des conflits internationaux*, recommande cette intervention? Il est vrai que Lord Salisbury, au mois de novembre dernier, dans son discours du Guildhall, l'a découragée d'avance, mais ses délégués n'avaient point encore, à cette date, signé la convention; depuis lors, toutes les signatures des plénipotentiaires des vingt-six puissances représentées au Congrès ont été recueillies, sans une exception. Et cependant personne n'intervient.

C'est que l'Europe se trouve en face d'une situation qu'elle a déjà tranchée, sans qu'on s'en doute : le sort du Transvaal a été décidé, non pas hier, mais le jour où l'entrée de la Conférence de la Paix lui a été refusée. Comment la Russie, organisatrice de la conférence, et la Hollande, chargée de faire les invitations, — l'une et l'autre peu suspectes de malveillance pour les Boers — ont-elles été réduites à prononcer cette exclusion? Elles ont dû s'incliner devant une opposition insurmontable en droit et surtout en fait.

En droit, l'Angleterre, affirmant sa qualité de puissance suzeraine, ne pouvait accepter que le Transvaal fût assimilé à un État indépendant : inviter le Transvaal, c'était proclamer son autonomie.

En fait, la Russie et la Hollande pouvaient-elles passer outre? Évidemment non. Ouvrir un si grave conflit à la veille d'un congrès soi-disant pacifique, l'ironie eût été trop forte! La généreuse manifestation devenait un coup direct, porté à la puissance britannique. L'Angleterre, à tout le moins, se serait abstenue de se faire représenter à la Haye; d'autres puissances, à son exemple, seraient restées à l'écart, obligeant la France, à son tour, à se tenir sur la réserve. En sorte que le Transvaal aurait eu sans doute la satisfaction d'être invité, mais il n'y aurait pas eu de conférence!... Bien plus, l'échec de l'initiative du Tsar aurait découragé pour longtemps toute tentative analogue : c'est donc la civilisation elle-même qui eût été sacrifiée, en pure perte. Et à supposer que, renonçant au concours des grandes puissances, la conférence ait pû admettre le Transvaal, malgré l'Angleterre, et le Saint-Siège, malgré l'Italie, de quel droit eût-elle

refusé d'entendre tant d'autres plaintes s'élevant de tant de pays, Irlande, Finlande, Philippines, Macédoine, Arménie, etc., etc.? Écarter de son programme toute question touchant à la constitution des États représentés, telle était la première précaution à prendre pour ne pas avorter dans la discorde et, nouvelle tour de Babel, devenir la risée et la condamnation de notre temps; elle a limité son champ d'action pour aboutir aux résultats peu apparents mais pleins d'avenir que j'ai exposés ailleurs, germe attendu, depuis des milliers d'années, d'une justice internationale.

Soit, me répondra-t-on, le Transvaal a été sacrifié dans l'intérêt de la paix générale, il y a un an. Mais aujourd'hui? ne peut-on rien faire pour le secourir?

Je répondrai qu'il n'est pas inutile de témoigner hautement la sympathie et l'admiration qu'inspire au monde civilisé la résistance de ce petit peuple héroïque, et qu'il ne faut pas hésiter non plus à blâmer la guerre. La conscience de l'opinion ne peut rester muette devant ce spectacle. Mais comment une ou plusieurs puissances européennes pourraient-elles se flatter de faire accepter leur médiation à l'Angleterre après avoir elles-mêmes reconnu implicitement ses droits de suzeraineté sur le Transvaal? Tout au plus doit-on s'efforcer de saisir le moment, — s'il se présente, — où l'Angleterre, émue peut-être par les manifestations de l'opinion, ou lassée, désirerait elle-même une intervention. Pour quiconque toutefois connaît le tempérament britannique, il est présumable que les Anglais voudront terminer seuls une guerre qu'ils considèrent comme d'ordre intérieur et n'encourageront pas plus aujourd'hui qu'au mois de novembre une initiative médiatrice étrangère, fût-ce celle des États-Unis.

En tout cas, cette initiative ne saurait venir de la France. Bien loin de voir en nous des médiateurs possibles, nos voisins d'Outre-Manche nous considèrent présentement comme des adversaires. Un sentiment d'aigreur croissante, pour ne pas dire d'hostilité, règne entre les deux pays, à tel point que l'ambassadeur de la Reine s'absente de Paris en donnant à son voyage la signification que l'on sait; la Reine renonce à son séjour annuel en France, et ses sujets, par milliers, suivront son exemple. Tout cela, — et la tension des

rapports même entre particuliers, les tracasseries, les polémiques et les injures de la presse, les actes de boycotage et de représailles qui sont en train d'altérer gravement les relations sociales, politiques et économiques des deux pays, — tout cela ne nous permet pas de songer à jouer entre Londres et Prétoria le noble rôle de conciliateurs. Après avoir manifesté assez clairement nos sympathies pour les faibles, nous n'avons plus qu'à nous recueillir, et à nous armer, comme tout le monde, en attendant le désarmement.

II. — L'INTERVENTION ARMÉE. — Est-ce à dire que nous devrions, comme le proclament certains chauvins, déclarer sans perdre un jour la guerre aux Anglais; non plus pour secourir les Boers, mais pour profiter de la diversion qu'ils nous offrent, en immobilisant dans l'Afrique australe des forces britanniques considérables? « Si nous ne prenons pas les devants, prédisent-ils, l'Angleterre, elle, ne manquera pas, une fois la guerre du Transvaal terminée, de saisir un prétexte quelconque, Terre-Neuve, Chine, ou Madagascar, pour nous attaquer. »

Non, cette politique doit être nettement condamnée. Si la France avait le malheur d'écouter pareilles suggestions et de prendre l'initiative d'une guerre offensive, elle assumerait devant le monde la responsabilité la plus redoutable. Elle perdrait le bénéfice de l'attitude pacifique qu'elle a su garder depuis la chute de l'Empire : elle se lancerait dans des aventures sans issue et ne déchaînerait rien moins que la guerre universelle! Si les nationalistes veulent nous pousser à cette guerre, je les adjure de commencer par envisager où elle peut nous conduire: cela fait, ils devront parler clairement au pays et lui demander, à l'avance, les sacrifices nécessaires; mais ils ne peuvent pas renseigner le pays sur ce sujet parce qu'ils n'y ont, je le crains, jamais pensé; leur ardeur dédaigne les moyens d'action; leur politique, non sans bonne foi, mais sans programme, sans prévision, n'est autre chose qu'une protestation et un cri. Encore n'est-ce pas toujours le même cri; tantôt c'est: « A Berlin », tantôt c'est: « A Rome », tantôt: « A Londres », tantôt ailleurs. Mais ils ne disent pas au pays *comment* ils comptent arriver à ces buts multiples. Ils ne par-

lent pas des conséquences économiques de leurs belliqueuses propagandes; ils ne se rendent pas compte que cette manie de crier perpétuellement « aux armes! », en menaçant la terre entière, nous isole, nous appauvrit, écarte nos meilleurs clients et que toute cette agitation sans suite ne profite en définitive qu'à l'Angleterre. Supposez, en effet, que l'Allemagne veuille s'interposer en faveur des Boers. Elle craindrait de nous fournir une occasion de prendre enfin la revanche si longtemps réclamée. Et, de notre côté, même avec l'alliance de la Russie, nous ne pourrions pas non plus intervenir sans que l'Allemagne soit tentée de profiter de quelque revers et d'une crise gouvernementale survenant à Paris, pour en finir avec cette crainte de la revanche. L'Allemagne et la France sont donc réduites à l'inaction vis-à-vis de l'Angleterre qui a les mains libres : elles ne peuvent même pas chercher un terrain d'entente que la propagande chauvine a rendu, de part et d'autre, trop difficile à aborder.

Et voici une dernière considération à laquelle on ne songe pas assez.

La guerre du Transvaal aura fait plus que bien des traités pour unir en un seul faisceau les éléments divers de la race anglo-saxonne. Elle a coalisé, pour la seconde fois en quelques années, tous ces éléments épars sur la surface du globe, épars et rivaux, parfois même hostiles; elle les a coalisés contre un rival commun : la vieille Europe.

La guerre hispano-américaine a été la première révélation publique de ce danger nouveau; la guerre du Transvaal est un second avertissement.

Lors de la guerre des États-Unis avec l'Espagne, l'Europe a fait semblant de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien comprendre, — de même que dans les affaires d'Arménie, — et les faits se sont accomplis presque jusqu'au bout, comme si elle n'existait pas. Par la guerre du Transvaal elle s'est laissée humilier dans ses sympathies hautement déclarées. Elle a trahi deux fois son impuissance.

Cela étant, pousser la France et la Russie à déclarer la guerre à l'Angleterre sans avoir au préalable cimenté à Berlin, par un accord honorable, acceptable pour tous, l'union de tous les États continentaux de l'Europe, c'est une rodomontade de

plus après tant d'autres. C'est appeler la guerre du même coup non seulement avec l'Angleterre, mais avec l'Australie, voisine de la Nouvelle-Calédonie, avec les États-Unis, voisins de nos Antilles, avec d'autres puissances maritimes du Pacifique peut-être, et cela sans même soupçonner que la plupart de ces pays lointains, nés d'hier, sont fortement armés et en éveil, — sans avoir pensé aux moyens d'avoir sur eux, le cas échéant, une prise quelconque, — sans même nous être donné une marine correspondant à nos visées nouvelles et une armée coloniale.

Voyons les choses comme elles sont. Actuellement la médiation semble impossible entre l'Angleterre et le Transvaal. Une intervention armée provoquerait la guerre universelle. Que faire alors? Faut-il vraiment nous résigner à notre impuissance, aux humiliations et aux périls qu'elle nous prépare? Ne répondrons nous rien à l'attente de nos enfants et de l'humanité? Non! rougissons de cette impuissance et révoltons-nous, tandis qu'il en est temps encore; que notre indignation contre nous-mêmes ouvre enfin nos yeux et nous guide vers les voies nouvelles... Abandonnons nos vieilles idées; adaptons notre politique aux transformations du monde. Armons-nous certes pour la défensive et nul ne se risquera à nous attaquer. Modérons notre expansion coloniale inconsidérée, source de multiples conflits; et attendons les événements. Des divisions peuvent se produire entre les Anglo-Saxons. De leur côté, si les États de notre vieux monde mettaient en commun leurs forces de résistance, l'Angleterre n'hésiterait pas à se rapprocher d'eux. Hâtons-nous donc, c'est là notre rôle, de faire comprendre à l'Europe son devoir et son intérêt: divisée, écrasée de charges, elle marche rapidement à la ruine; unie, au contraire, elle pourrait, si elle le voulait, devenir invincible et, plus grande que jamais, continuer sa mission civilisatrice, dans la paix.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL BOURGET, TOME II, ÉTUDES ET PORTRAITS.

Ce volume est celui des *Études et Portraits ;* mais l'auteur l'a beaucoup remanié. « La première partie intitulée *Portraits d'écrivains* est resté sensiblement la même... Les *Questions d'esthétique* ont été augmentées d'un fragment sur Shakespeare qui se raccorde à l'article sur Hamlet. Les six *Lettres de Londres,* les pages sur l'*Esthéticisme anglais,* celles sur le *Jubilé de la Reine* ont été ajoutées aux *Études anglaises* qui se trouvent ainsi former un ensemble plus complet... Cette importante adjonction a eu pour conséquence le renvoi à un autre volume et à une autre série des morceaux étiquetés en 1885 du terme de *Fantaisies.* » On s'étonnera que ce livre, écrit il y a quinze ans, ait gardé une telle fraîcheur de nouveauté. C'est que l'auteur exprimait pour la première fois une foule d'idées que le succès même de ces études nous a rendues familières.

LA ROMANCE DU TEMPS PRÉSENT, par **Léon Daudet.**

Le nouveau roman de M. Léon Daudet a ce même attrait de vie passionnée et douloureuse, d'évocation précise et pittoresque, de style enflammé qui fit le succès de ses précédents ouvrages. On sent que l'auteur imagine sans cesse ; et pourtant les pages sont pleines d'observations exactes et subtiles. M. Léon Daudet interprète, recrée la vie, mais plus ardente, avec toute la plénitude qu'il y souhaite. Toute cette histoire de François Albevane, homme de lettres, et de Jacquemine, fille d'un passeur alcoolique, abonde en contrastes saisissants. Certaines pages ont une fraîcheur d'idylle antique, d'autres sont amères et brutales. Quelques détails, çà et là, déconcertent ; mais on est séduit, emporté violemment.

LE SONGE DE L'AMOUR, par **André Rivoire.**

Parce que nos lecteurs ont eu la primeur de ces poèmes, parce que l'auteur est des nôtres, est-ce une raison pour que la *Revue* se dispense de signaler l'apparition du volume ? Elle serait coupable envers tout le public, et d'abord envers ces lecteurs mêmes, qui se feront une joie de les relire, ces vers amoureux et mélancoliques, si fins, si délicats, d'une simplicité discrètement habile, et comme naturellement exquise. Ils ont trouvé, dès le premier jour, le chemin des cœurs. A qui ne les connaît pas, faut-il en donner une idée ? Quelque chose comme des *Intimités* nouvelles, ressenties par une âme apparentée de plus près peut-être à l'auteur des *Solitudes* et des *Vaines Tendresses,* écrites avec l'art le plus classique à la fois et le plus moderne ; l'œuvre d'un poète, enfin, que ses aînés accueillent à l'envi, d'une estime affectueuse et d'une juste faveur, en Benjamin digne de la maîtrise.

LE GARDIEN DU FEU, par **Anatole Le Braz.**

Nous avons plusieurs fois montré aux lecteurs de la *Revue* le talent vigoureux et simplement original de M. Anatole Le Braz. Poète, il a consacré à la Bretagne d'exquises chansons ; il lui reste fidèle en tout ce qu'il écrit. On se rappelle les émouvants morceaux de *Pâques d'Islande,* et ce chef-d'œuvre, *le Sang de la Sirène,* publié ici même, il y a deux ans. *Le Gardien du feu* est le premier roman de M. Anatole Le Braz. C'est un récit douloureux et poignant, d'un style puissant et familier, par celui-là même qui en fut le héros : un mari trompé qui se venge terriblement. Sans effort, par la seule précision des scènes et des moindres détails, M. Anatole Le Braz arrive à la beauté tragique. C'est de l'art le plus naturel, le plus saisissant et le plus pur.

LITTÉRATURE RUSSE, par **K. Waliszewski.**

Il n'y a pas plus de cinquante ans que la littérature russe a pris conscience d'elle-même : elle s'est imposée au monde entier avec des écrivains comme Pouchkine, Gogol, Tourguénief, Chtchédrine, Dostoïevski et Tolstoï, avec des chefs-d'œuvre comme *les Ames mortes, Crime et Châtiment, la Guerre et la Paix, Anna Karénine,* et aujourd'hui encore, *Résurrection.* Toutes les manifestations antérieures du génie national russe échappaient aux critiques les plus avisés, « parce qu'ils les jugeaient au point de vue esthétique et non au point de vue historique qui seul leur convenait ». M. K. Waliszewski nous donne en cette étude un tableau complet et bien vivant de la littérature russe depuis ses origines jusqu'à nos jours. Et sans doute a-t-il fait une plus grande place à certains auteurs et à certaines œuvres : car il ne voulait nous parler que de ce qu'il a pu connaître et apprécier personnellement. Il s'est donc gardé avec soin « des trop grandes généralisations ». Mais on trouvera surtout dans son livre des renseignements nombreux et variés.

LES DEUX RIVALES, par **Georges Beaume.**

C'est une touchante et dramatique histoire du pays basque : il y a deux couples de fiancés, Pierre et Monique, Noël et Céleste. Noël devait épouser Monique ; mais il a repris sa parole, et c'est aussitôt, par tout le village, le sujet des propos quotidiens. Les parents interviennent, d'autant que Céleste n'est pas une vraie Basque ; et le récit de M. Georges Beaume nous fait assister à tous les conflits de races et de cœurs. On trouvera dans ce livre des scènes charmantes, et, presque à chaque page, des descriptions vraiment pittoresques : l'intrigue semble n'être qu'un prétexte à nous bien montrer les fêtes et les coutumes de là-bas ; elle se déroule sans violence, attardée parfois à d'humbles détails. Ce nouveau roman fait grand honneur à l'auteur des *Vendanges* et des *Quissera.*

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4856-3-00. — (Encre Lorilleux).